

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX MAG



ALLORGE Lionel
BALLY Nicolas
BE Henri
BOULEGUE Franck
BURIAN Frédéric
CALVEZ Jean-Michel
CROUZET Yves
DUBREUIL Gaël
ETRIVERT GAUTHIER Viviane
METZIGER Marc
REY Timothée
RODITI Denis
SOUTHEAST Jones
VERBAUWHEDE Joël

+

Un scénario inédit de
Jeu de Rôles
par l'équipe de
Imaginez.net

Phenix Mag Nouvelles Chutes
Juillet 2008
10 euros

SOMMAIRE

- Franck Boulègue**
Compter les heures de la nuit
Illustré par Emmanuelle Bonnefons
5
- Gaël Dubreuil**
Peintre en sentiments
13
- Frédéric Burian**
Le Soir où les hommes disparurent
17
- Marc Metziger**
Problème
21
- Timothée Rey**
Sur les dents
25
- Henri Bé**
Rencontre
29
- Jean-Michel Calvez**
Une histoire avec chute
Illustré par Michelle Bigot
31
- Denis Roditi**
La Défaite du roi
37
- Joël Verbauwhede**
Le Projet R.H.
43
- Lionel Allorge**
Disciples
51
- Henri Bé**
La Fugue d'Amélie
55

EDITO

Tout le monde se souvient de l'extraordinaire plan final de *La Planète des Singes*. Dans un traveling arrière, Charlton Heston découvrirait que la planète où il avait échoué et la Terre ne faisaient qu'une. Cette chute mémorable est due à la plume de Rod Sterling, le génial créateur de *La Quatrième Dimension*.

Pour son nouveau recueil de textes, Phénix vous propose des nouvelles « à chute ». Surprenante, glaçante, amusante, effrayante, inattendue... Pour votre plus grand plaisir, je l'espère !

Marc Bailly

- Yves Crouzet**
Le Disciple
59
- Gaël Dubreuil**
Le Fou d'à côté
61
- Nicolas Bally**
La Terre endormie
65
- Southeast Jones**
Barbares
71
- Viviane Etrivert Gauthier**
Game is over
75
- Imaginez.net**
Plus dure sera la chute
81

Phénix Mag Nouvelles Chutes, juillet 2008. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Lionel Allorge, Marc Bailly, Nicolas Bally, Henri Bé, Michelle Bigot, Emmanuelle Bonnefons, Franck Boulègue, Frédéric Burian, Jean-Michel Calvez, Yves Crouzet, Véronique De Laet, Gaël Dubreuil, Viviane Etrivert Gauthier, Imaginez.net, Southeast Jones, Marc Metziger, Timothée Rey, Denis Roditi, Joël Verbauwhede.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

FRANCK BOULÈGUE

Fantastique

Compter les heures
de la nuit

Franck Boulègue est né en 1973, dans la région lyonnaise. Il est responsable d'une bibliothèque municipale en Saône-et-Loire depuis 2001. Il collabore régulièrement à diverses publications (Phénix Web, Eclipses, Sueurs Froides, Khimaira) pour lesquelles il écrit des articles consacrés à la littérature, aux mangas, aux manhwas ainsi qu'au cinéma. Il réalise aussi des courts-métrages de vidéo-danse en compagnie de son épouse, Marisa Hayes (un de leurs films a récemment été sélectionné pour le «Yokohama Dance Film Festival»). Tard, le soir, il s'attable parfois devant son ordinateur pour rédiger des nouvelles. Ces textes vont du burlesque au fantastique en passant par le récit de voyages.

Vous finissez de retirer vos vêtements, vous entrez dans la cabine de douche et vous réglez la température de l'eau sur brûlant. Le liquide se répand sur votre cuir chevelu, votre poitrail, dévale le long de votre dos. Glisse jusqu'à votre pubis, où il s'abîme un instant. Pour resurgir en jets chevrotants. Il finit par s'engouffrer dans la bonde que vous tuteyez des orteils.

Vous poussez un long soupir et vous vous enduisez le corps de lotions rougeâtres. Vous laissez l'eau chaude laver la fatigue de la journée. Lextirper de votre corps endolori. Vous avez quasiment la sensation de la voir, cette fatigue. Elle suit les tourbillons de l'eau mêlée de savon et de crasse, disparaît dans le réseau de canalisations. Vous lui dites au revoir.

Vous inspectez la salle de bains d'un œil apaisé. Vous avez eu de la chance de dégoter cette chambre d'hôtel. A cette période de l'année, il n'est pas évident de s'en procurer une ainsi, à la dernière minute. Les touristes abondent dans les parages. Ils sont légion. L'Europe de l'Est leur appartient. Enfin, en un sens, elle vous appartient également. Mais vous auriez aimé planifier vos déplacements dans cette grande capitale mieux que vous ne l'avez fait.

Vous ne pouviez pas deviner qu'elle serait aussi brouillonne. Aussi peu soucieuse de déterminer à l'avance l'endroit où il vous faudrait passer la nuit. Elle, la femme dans la pièce attenante. Allongée à moitié nue sur votre lit. La femme qui vous sert de compagne depuis trois nuits déjà. Qui partage vos nuits. Qui se repaît de votre sommeil.

Vous l'avez rencontrée à la terrasse d'un café, alors que vous feuilletiez les pages d'un canard local. Elle vous a accosté pour vous demander l'heure. Vous lui avez offert un verre, elle est venue s'asseoir à votre table, vous avez engagé la conversation. Cette dernière s'est rapidement mise à rouler sans encombre, sur les sujets les plus éclectiques, les plus joyeusement surprenants. Il est toujours délicat de s'enquérir de l'âge d'une jeune femme. Surtout si l'on conçoit un quelconque intérêt pour sa personne. Pourtant, par la grâce d'une pirouette, vous y êtes parvenu. Vous aviez pour une fois vu juste : elle a plus de dix ans de moins que vous. Une éternité. Lorsque l'on a trente ans soi-même, cela commence à compter. Vous étiez déjà à l'Université qu'elle fréquentait encore les bancs de l'école élémentaire. Elle s'épanouit encore que déjà vous vous fanez.

De fil en aiguille, vous avez décidé d'entreprendre une virée dans les hauts lieux touristiques de la région. Vous vous êtes donnés rendez-vous le soir même, à proximité de l'hôtel que vous occupiez alors. Une baraque sans âme, aux murs lépreux et aux chambres trop exigües. Elle était déjà là avant l'heure dite, assise sur un muret, son sac à dos posé à ses pieds. Vous avez enfourné ses affaires dans le coffre de votre voiture. Puis vous vous êtes élançés en direction de la capitale et de ses délices coupables.

La route s'est avérée plaisante. Sa compagnie charmante. Elle vous a laissé entendre qu'elle venait de plaquer son petit ami, un étudiant sans relief. Que la raison pour laquelle elle sillonnait ainsi le continent avait directement à voir avec cette rupture. Cela vous a laissé de marbre. Vous vous êtes contenté de penser au plaisir du moment présent, à la chaleur de son corps joutant le votre. Vous avez apprécié l'entendre reprendre le refrain d'une chanson qui vous tient à cœur, diffusée par une station de radio locale.

Et vous voilà maintenant dans la même chambre qu'elle. De nombreux kilomètres en plus dans les mollets. Vous avez parcouru, de concert, la capitale en long en large et en travers. Ses quartiers historiques tout autant que ses portions les plus interlopes. Ses usines en friche au même titre que ses cathédrales gothiques. Le tout dans une ambiance de complicité totale, une douce sensation de connivence.

Toutefois, vous devez l'avouer, lors de votre arrivée en ville, vous avez mal vécu ses piètres qualités de copilote. En fait, vous avez même eu envie de lui arracher le plan des mains. Quelle catastrophe ! Incapable de seulement déchiffrer le nom d'une rue, de vous donner la direction à suivre. Au bout de huit heures de route, vous auriez apprécié qu'elle vous soit plus utile. Vous vous êtes retrouvé à deux doigts de laisser éclater votre fureur. Mais par le plus grand des hasards vous êtes alors tombés sur l'hôtel que vous aviez réservé sur Internet. Et tout est rentré dans l'ordre. Vous avez déchargé les bagages en vous efforçant d'oublier l'incident. Ce soir là, elle est toutefois restée un long moment sans vous adresser la parole.

C'est votre troisième nuit dans cet hôtel. La troisième nuit que vous partagez sa couche. Hier, vous l'avez entendue marmonner durant son sommeil. Elle s'est mise à prononcer des mots qui n'en étaient pas, enrobés d'inflexions sauvages. Cela vous a un peu fait peur. Durant un moment, vous n'avez pas reconnu la fraîche étudiante qui vous accompagnait dans vos déambulations diurnes. Vous auriez souhaité savoir ce que son inconscient lui dictait. Ces marmonnements, ce charabia guttural vous avait fait penser aux incantations lovecraftiennes si souvent lues, ces imprécations rugueuses qui rythment ses ouvrages : « *Iä ! Iä ! Lloigor nafllhtagn cf'ayak vulgtmm Shub-Niggurath !!!* ».

Ces considérations font que votre esprit s'emballe au sujet des pages du « Phédon » que vous avez récemment dévorées. Vous réfléchissez aux propos tenus par Platon au sujet des philosophes et de la mort.

A l'en croire, les amis de la sagesse seraient les mieux placés pour accepter leur propre décès. Philosophe, prétend-t-il, revient à laisser l'âme s'extraire du corps dans le flot de la vie. L'esprit des philosophes s'évade temporairement de sa prison de chair. Mais cette césure n'est pas irrémédiable. L'âme finit toujours, quand on philosophe, par réintégrer son enveloppe charnelle. Cependant, la brièveté de l'expérience mise à part, philosopher et mourir sont deux activités aux accents fort similaires. Philosophe, c'est mourir au monde.

Vous reliez ces diverses réflexions au film que vous avez visionné la semaine passée, avant de prendre la route. Un long-métrage grouillant de zombies claudicants. Leurs cohortes envahissaient le monde, submergeaient la totalité des terres émergées, tel un raz-de-marée cataclysmique jaillissant de cimetières engorgés. Ils avançaient d'un pas implacable, se jetaient maladroitement sur les quelques survivants, les traquaient pour une curée sanguinolente. Ils arrachaient à l'aide de leurs dents pourries de grands lambeaux de viande dégoulinante, plongeaient leurs doigts dans les entrailles fumantes de leurs prochains. Dévoraient leurs viscères, leur chair la plus secrète.

Les morts-vivants dépeints par ce film ne mangeaient pas. Ils se repaissaient, ils assouvissaient leur faim. Comme des bêtes sauvages.

Ces images vous ont violemment secoué, cette boucherie à ciel ouvert. Cette hécatombe terminale.

Si l'on suit Platon sur toute la ligne, les philosophes sont les seuls morts-vivants que nous côtoierons jamais. Les zombies du monde réel. Mais alors que dans l'imaginaire collectif le mort-vivant n'est qu'un être dépourvu d'âme et de raison, uniquement mû par son appétit de viande fraîche, les philosophes sont au contraire les plus éveillés des hommes. C'est-à-dire éveillés au seul monde qui vaille

la peine qu'on s'y attarde, le monde intelligible – et morts au monde des faux-semblants, le monde sensible.

Les facultés de philosophie deviennent dès lors d'infâmes repaires pour morts-vivants. Elles sont leurs antres, leurs garde-mangers. Et ces philosophes-zombies écument les rues des grandes villes en toute impunité. Ils passent inaperçus, totalement incognito, et ce en dépit du fait qu'ils sont morts et que nous ne le sommes pas.

Enfin, *qu'ils* ne le sont pas.

Car en effet, vous êtes l'un d'eux : vous enseignez la philosophie depuis peu. Vous êtes venu grossir les rangs de la légion des zombies.

Votre vocation pour les choses de l'esprit remonte aux années où vous étiez encore lycéen. Déjà à cette époque, vous aviez développé une aversion notable pour le monde dans lequel vous évoluiez. Le monde des petits tracas quotidiens. Déjà vous aspiriez à faire retraite hors de cette mélasse. Et vous voilà aujourd'hui agrégé de philosophie, professeur à l'Université, auteur de plusieurs recueils d'aphorismes.

Vous coupez l'eau et sortez de la cabine de douche. Un épais nuage de vapeur emplit la pièce, vient voiler le miroir au dessus de l'évier. Vous attrapez une serviette et vous vous essuyez de la tête aux pieds. Vous vous emparez de votre trousse de toilette, farfouillez dans ses entrailles. De la paume de la main, vous essuyez le miroir, afin d'apercevoir votre reflet. Pas moyen : plus vous frottez et plus votre image devient floue. Trop de vapeur.

Vous tendez l'oreille. Aucun son ne vous parvient depuis la chambre. Peut-être s'est-elle assoupie. Bizarrement, vous le souhaitez presque. Ce soir, vous n'êtes pas d'humeur à lui faire l'amour. Vous avez l'esprit étrangement embrumé. Un début de fièvre ? Par précaution, vous avalez un cachet d'aspirine.

Vous aviez vu juste. Elle s'est glissée dans les draps, a éteint sa lampe de chevet et s'est laissée aller dans les bras de Morphée. Dans les bras d'un autre. Vous ne lui en voulez pas. Enfin, pas trop. Vous n'avez pas été de bonne compagnie aujourd'hui. Ce fichu mal de tête. Lancinant. Vous espérez vraiment que le cachet que vous avez pris vous en débarrassera. Vous souhaitez passer une bonne nuit de sommeil. Réparatrice, comme on dit.

Vous vous glissez à votre tour dans les draps, en veillant à ne pas la réveiller. Vous n'avez pas la tête à bouquiner ce soir. Il est tard. Pas si tard que ça, en vérité. Mais vous êtes fourbu. Lessivé. Vous vous allongez de tout votre long, ajustez l'oreiller correctement derrière votre nuque, respirez profondément.

Vous éteignez la lumière.

Le sommeil ne vient pas tout de suite. Il tarde même à poindre le bout de son nez. Vous avez tout le temps de revivre les événements marquants de la journée. Les moments où vous l'avez trouvée ravissante. Ainsi que ceux où vous l'avez jugée encombrante. Justement, elle change de position, dans le lit, près de vous. Vous ouvrez les yeux et constatez que vous voyez parfaitement bien dans la chambre. Elle a laissé les rideaux entrouverts et la lumière laiteuse de la pleine lune inonde la pièce. Cela vous rappelle la veilleuse que vos parents laissaient branchée dans votre chambre, quand vous étiez petit. Cela vous rassure. A nouveau, elle esquisse un mouvement à vos côtés. Vous tournez la tête dans sa direction. Vous la voyez qui se retourne sur le dos, marmonne quelque chose, rentre ses bras sous les couvertures. Il n'y a plus que sa tête qui dépasse. De la voir ainsi vous met mal à l'aise. On la dirait recouverte d'un linceul. Vous détournez le regard, fermez à nouveau vos paupières.

Votre ouïe prend le relais. Elle explore votre environnement sonore. Tout au bout du couloir, vous entendez un client de l'hôtel qui avance en trébuchant. Qui peine un long moment avec son jeu de clefs. Avant de finalement parvenir à ouvrir sa porte. Probablement éméché. Dans la chambre qui se trouve derrière la tête de votre lit, vous percevez nettement le ronflement d'un homme - profond, bestial. Cela vous indispose au plus haut point. Dormir à l'hôtel réserve parfois des surprises. Désagréables.

Plus le temps passe et plus vous vous persuadez que vous êtes victime d'une insomnie. En prendre conscience n'arrange rien. C'est un cercle vicieux et vous le savez. Vous vous efforcez de faire le vide dans votre esprit. Autant que faire se peut. Mais bien sûr, vouloir la cessation de la volonté est un paradoxe en soi.

Plusieurs dizaines de minutes s'écoulaient avant que votre conscience n'abdique et que vous sombriez dans un sommeil sans rêve.

*
 * *

Plus tard, vous vous réveillez.

Sans trop savoir pourquoi. La nuit est désormais bien avancée, vous le percevez diffusément. Aucun bruit ne filtre des environs. L'hôtel dort profondément.

Soudain, presque sans un bruit, une forme se soulève à vos côtés. D'une raideur surnaturelle. Un lever de vampire. C'est elle, bien entendu. Votre étudiante. Mais la lune ne vous permet de distinguer que sa silhouette. Elle s'est redressée d'un seul trait, s'est mise en position assise. La couverture, qui lui remontait alors jusqu'au menton, glisse le long de son corps. Elle ne bouge plus. Elle regarde droit devant elle.

Etes-vous en train de rêver ? Tout ceci est bien fantomatique. Vous êtes forcément en train de rêver. Cela ne peut être que ça.

Et la voilà qui se tourne vers vous. Vous ne pouvez toujours pas distinguer les traits de son visage. Mais vous avez l'intime conviction qu'elle a les yeux grands ouverts. Qu'elle vous regarde sans vous voir. Une sensation de malaise s'empare de vous, vous vous apprêtez à prononcer son prénom quand tout à coup, mais de manière spectrale, elle lève son bras droit dans votre direction, telle une serre. Et se laisse tomber sur vous comme pour vous étrangler.

Vous hurlez.

Votre cri retentit dans la pièce, dans la chambre, dans l'hôtel. Un rugissement de terreur pure. Incapable de déterminer si vous rêvez ou si tout ceci est bien en train d'advenir, vous ne retenez pas votre hurlement. Il vous arrive souvent de vous extraire de certains mauvais rêves en criant de la sorte. Sauf que cette fois ci, il ne s'agit pas d'un rêve.

Votre cri la réveille. Désorientée, confrontée au hurlement d'un homme en face d'elle, elle se met elle aussi à hurler bruyamment.

Durant quelques instants, vous vous hurlez à la face l'un de l'autre, terrifiés. Elle peut-être encore plus que vous.

Puis vous reprenez vos esprits. Vous comprenez le ridicule de la situation. Et vous éclatez tout deux de rire. Un rire nerveux, frénétique, qui n'en finit pas. A peine l'un de vous deux finit-il par reprendre le dessus, par calmer sa crise, que l'autre explose à nouveau, s'esclaffe à n'en plus finir. Vous entendez des voix qui s'élèvent des chambres avoisinantes, mais vous n'en avez cure. Vous avez besoin d'évacuer l'extrême tension qui vous a saisi, la peur viscérale qui a fait vibrer vos corps à l'unisson.

Elle vous avoue qu'elle est somnambule.

Vous lui dites que vous aviez remarqué.

Elle vous explique qu'elle n'avait plus connu de crise depuis de nombreux mois, qu'elle pensait être guérie.

Vous lui confirmez que ce n'est pas le cas.

Elle prétend qu'elle n'avait pas, mais alors vraiment pas, l'intention de vous faire du mal.

Vous lui rétorquez que si, on aurait bien dit.

Puis vous la serrez dans vos bras.

Le moment le plus terrifiant de votre existence s'avère aussi être le plus hilarant. Vos battements de cœur ne sont toujours pas revenus à la normale. Vous tremblez encore, de peur, de soulagement. Elle respire contre votre poitrine. Vous passez votre main dans ses cheveux. Vous fermez les paupières.

Et cette fois, vous vous endormez pour de bon.

*

* *

Le lendemain matin, vous décidez d'un commun accord de poursuivre votre périple plus à l'est. De vous enfoncer dans les profondeurs d'une *Mittleeuropa* aux contours résolument vagues, aux frontières imprécises. Ce ventre mou du continent, perpétuellement battu par la pluie, vous attire mystérieusement. Vous aspirez à vous laissez happer par ces territoires semi-civilisés, sur lesquels plane toujours, menaçante, l'ombre de l'ogre russe.

Il ne vous faut pas longtemps pour faire vos bagages. Le réceptionniste de l'hôtel vous dévisage étrangement tandis que vous réglez ce que vous lui devez. De temps à autres, il jette de rapides coups d'œil par dessus votre épaule. On se sera probablement plaint auprès de lui de vos rugissements nocturnes. Ce matin, à la lumière du soleil, cela vous fait doucement rire.

Tout irait merveilleusement bien si votre mal de tête n'avait pas redoublé d'intensité depuis la veille au soir. Les nouveaux cachets que vous avez avalés au réveil n'y font rien. Les rayons du soleil vous harcèlent méchamment. Vous n'êtes pas sujet à de fréquentes migraines et vous pariez donc sur l'effacement progressif de celle-ci.

Vous introduisez vos valises dans le coffre de votre voiture, jetez un dernier regard à l'hôtel que vous abandonnez derrière vous, et vous voilà repartis sur les routes de cette Europe centrale qui vous fascine tant. Sur le siège passager, votre compagne demeure silencieuse. Le regard fixé droit devant elle, sur la route qui défile à un rythme soutenu. Un certain malaise persiste entre vous. Vous ne cherchez pas à brusquer les choses, tout finira bien par rentrer dans l'ordre. Pour meubler, vous allumez votre autoradio. Des mélodies slaves emplissent l'habitacle.

Et vous roulez ainsi durant plusieurs heures. Au fur et à mesure de votre progression, le ciel devient toujours plus lourd, toujours plus chargé de noirs nuages. Mais vous avez de la chance, jusqu'ici vous n'avez pas eu à subir d'averses mémorables. Des escarmouches, tout au plus. La circulation, quant à elle, se fait toujours plus fluide. Jusqu'à devenir inexistante. Bientôt, vous filez seul à travers cette désolation bordée de forêts impénétrables. Régulièrement, vous lancez un commentaire à la volée - tantôt au sujet de la beauté fantasmagorique du paysage, tantôt au sujet de vos prévisions météorologiques, pessimistes. Mais rien n'y fait, elle demeure coite, uniquement préoccupée par le défilement des kilomètres au compteur.

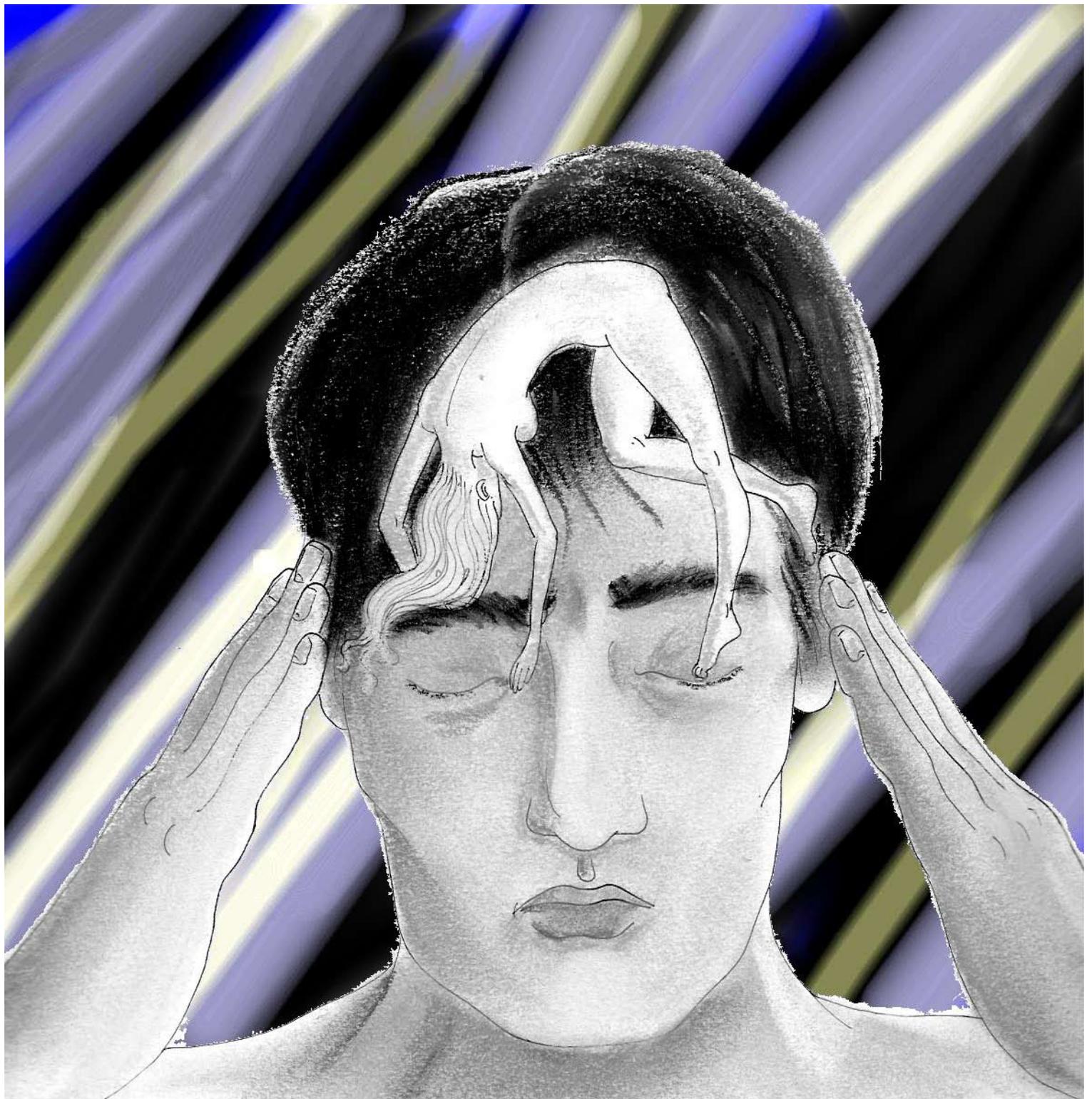
D'ailleurs, vous remarquez que le moment est venu pour vous de faire le plein d'essence. Il ne s'agirait pas de tomber en panne sèche au beau milieu de ce grand nulle part. A des kilomètres de tout centre urbain digne de ce nom. Vous vous empresses par conséquent de vous arrêter à la première station service que vous croisez. Aussi loin que le regard porte, vous ne décelez pas trace d'implantation humaine. Juste une lande au vert profond où le regard ne peut s'enfoncer. Et au-dessus de ce tableau végétal, la chape de plomb d'un ciel nuageux à l'extrême. Une promesse de déluge.

Vous gardez votre voiture à proximité de la pompe « Eurosuper 95 » et posez le pied à terre. Elle aussi descend du véhicule et s'éloigne en direction du bâtiment, d'un pas hésitant. Probablement pour se rendre aux toilettes. Vous vous appliquez à faire le plein de votre réservoir. Tandis que les unités défilent sur le compteur de la pompe, vous vous abandonnez au calme de l'endroit. Le ciel est encore plus sombre que ce matin, mais une sensation de liberté absolue baigne ce lieu. Vous aimez tout particulièrement la juxtaposition de la technologie humaine la plus nauséabonde avec cette nature sauvage, inviolée. Le vent balaye la scène de quintes de toux rageuses. Vous lui résistez, tandis qu'une irrépressible inquiétude sourd progressivement en vous, sans que vous sachiez vraiment à quoi l'attribuer.

Après avoir veillé à ce que les dernières gouttes d'essence soient parties rejoindre leurs congénères dans le réservoir, vous vous dirigez en direction de la boutique. Un employé hirsute vous salue négligemment. Vous lui réglez ce que vous lui devez.

C'est alors que vous constatez qu'elle n'est toujours pas revenue des toilettes. Cela commence à vous inquiéter. Est-elle malade ? A-t-elle envie de vomir ? Etait-ce donc là la raison de son silence tenace de la matinée ? Vous vous enquêrez auprès de l'employé de ses faits et gestes. Il vous répond qu'il n'a pas fait attention, qu'il n'a vu personne entrer aux toilettes et que, si ça vous chante, vous êtes libre d'aller vérifier par vous-même. Vous vous empresses par conséquent d'aller frapper à la porte des W.C. Sans résultat. Au bout de plusieurs essais, vous ouvrez la porte. La pièce dans laquelle vous pénétrez est plongée dans la pénombre, vide de toute présence humaine. Aucune trace de son passage.

Vous rebroussez chemin jusqu'au caissier et lui demandez si ce sont bien les seules toilettes du lieu. Il acquiesce, visiblement agacé par vos multiples questions, et retourne à sa lecture d'un magazine pornographique criard. Votre mal de tête redouble d'intensité.



De retour sur le parking, vous faites le tour de la station à plusieurs reprises, criez son nom à la ronde. Mais rien, rien sauf le sifflement du vent. Qui vous vrille les tympans. Qui vous fait vaciller. De dépit, vous retournez vous asseoir dans votre automobile. Vous vous interrogez : où aurait-elle pu disparaître ? Vous posez votre front sur le volant, vous tentez de ramasser vos idées. Vous klaxonnez à plusieurs reprises. Sans effet.

Elle vous a abandonné.

En désespoir de cause, vous retournez dans la station service pour téléphoner à la police, de manière à signaler cette disparition. Au bout de plusieurs minutes de conversation décousue, vous finissez par comprendre que la ligne ne fonctionne plus. Le vent, paraît-il.

Vous reprenez immédiatement la route, jusqu'à la ville la plus proche. Afin d'avertir les autorités. L'a-t-on enlevée ? Mais si tel est le cas, où le ravisseur aurait-il pu disparaître à son tour ? Vous allumez vos phares, enclenchez vos essuie-glaces, car la nuit vient de tomber, précédée de quelques instants par une pluie battante. Vous roulez à toute allure, prenez des risques inconsidérés par ce temps déplorable. Et votre crâne est sur le point d'exploser, d'horribles pulsations vous font plisser les yeux de douleur. Plusieurs larmes dévalent même le long de votre joue. Le pire, c'est que vous n'avez pas la moindre idée du temps qu'il vous faudra pour rallier la localité la plus proche.

Au bout d'une heure de ce régime, vous abdiquez. Il ne serait pas sage de poursuivre dans ces conditions. Vous vous rangez sur le bas-côté, signalez votre position en allumant vos feux de détresse. Et vous tentez, tant bien que mal, de vous assoupir. Mais rien n'y fait. Le martèlement de la pluie sur la carlingue engendre un boucan infernal. Pas moyen de fermer l'œil. Et la faim vous tenaille.

Cela, au moins, vous pouvez y remédier. Vous courez jusqu'au coffre et sortez le sandwich que vous vous êtes préparé le matin même, avant de prendre la route. Un morceau de viande, badigeonnée de moutarde, coincé entre deux tranches de pain. Vous dévorez cet en-cas en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mais cela ne vous rassasie pas pour autant. Et puis, quelque chose vous turlupine. Une chose que vous avez vue traîner dans le coffre. Vous n'arrivez pas à mettre le doigt dessus. Vous ne savez plus ce dont il s'agit. Et pourtant, vous comprenez que la réponse à toutes vos interrogations se situe là. Dans ce coffre. La raison de sa disparition. De son évanouissement.

N'y tenant plus, vous ouvrez de nouveau la portière de votre véhicule. La pluie s'engouffre immédiatement dans l'habitacle. De violentes bourrasques vous fouettent le visage, vous vous protégez comme vous pouvez. A peine avez-vous fait le tour de la voiture que vous êtes déjà trempé jusqu'aux os. Et cette affreuse migraine qui ne veut pas vous lâcher. Vous ouvrez le coffre d'une main, l'esprit agité d'un grouillement chaotique. L'eau de pluie se répand...

... sur mon cuir chevelu, mon poitrail, dévale le long de mon dos. Tout en me savonnant de manière énergique, je réfléchis aux propos tenus par Platon au sujet des philosophes et de la mort. Et puis je pousse un long soupir. Je laisse l'eau chaude laver la fatigue de la journée. L'extirper de mon corps endolori. J'ai quasiment la sensation de la voir, cette fatigue. De la contempler suivre les tourbillons de l'eau mêlée de savon et de crasse. Elle disparaît dans le réseau de canalisations. Je lui dis au revoir.

Je coupe l'eau et je sors de la cabine de douche. Un épais nuage de vapeur emplit la pièce, vient voiler le miroir au dessus de l'évier. De la paume de la main, je l'essuie, afin d'apercevoir mon reflet. Pas moyen : plus je frotte et plus mon image devient floue. Trop de vapeur.

Je me glisse dans les draps, en veillant à ne pas la réveiller. Je suis fourbu. Lessivé. J'éteins la lumière.

Le sommeil ne vient pas tout de suite. Il tarde même à poindre le bout de son nez. J'ouvre les yeux et constate que j'y vois parfaitement bien dans la chambre. Elle a laissé les rideaux entrouverts et la lumière laiteuse de la pleine lune inonde la pièce. Elle esquisse un mouvement à mes côtés. Je la vois qui se retourne sur le dos, marmonne quelque chose, rentre ses bras sous les couvertures. Il n'y a plus que sa tête qui dépasse.

Tout au bout du couloir, j'entends un client qui avance en trébuchant. Probablement éméché. Dans la chambre qui se trouve derrière la tête de mon lit, je perçois nettement le ronflement d'un homme - profond, bestial.

Plus le temps passe, et plus je me persuade que je suis victime d'une insomnie. Je m'efforce de faire le vide dans mon esprit. Mais bien sûr, vouloir la cessation de la volonté est un paradoxe en soi. Plusieurs dizaines de minutes s'écoulent avant que ma conscience n'abdique et que je ne sombre dans un sommeil sans rêve.

Plus tard, je me réveille...

... en HURLANT, épouvanté. Les mains autour du cou d'une forme surnaturelle. La lune ne me permet de distinguer que sa silhouette, mais je sais que c'est un vampire. Alors je serre, très fort, aussi fort que possible. Et j'hurle, un rugissement de terreur pure. Il m'arrive souvent de m'extraire de certains mauvais rêves en criant de la sorte. Sauf que cette fois-ci, il ne s'agit pas d'un rêve. Le spectre a les yeux grands ouverts et il ne bouge pas. Il regarde droit devant lui, sans me voir. Et voilà qu'il se met lui aussi à hurler bruyamment. Durant quelques instants, nous nous hurlons à la face l'un de l'autre.

Puis il se tait.

Je reprends mes esprits. Je reviens à moi. Et je ne sais quoi faire sinon éclater de rire. Un rire nerveux, frénétique, qui n'en finit pas. J'entends des voix qui s'élèvent des chambres avoisinantes, mais je n'en ai cure. Mes battements de cœur ne sont toujours pas revenus à la normale. Je tremble encore.

Je lui avoue que je suis somnambule. Que je n'avais plus connu de crise depuis de nombreux mois, que je pensais être guéri. Que je n'avais pas, mais alors vraiment pas, l'intention de lui faire de mal.

Je passe ma main dans ses cheveux. Je ferme les paupières. Je la serre dans mes bras.

Puis je m'endors pour de bon.

*

* *

Debout, immobile près du coffre de votre voiture, vous contemplez son contenu. Le cadavre de votre jeune étudiante. Roulé en boule, désarticulé. Atrociement pétrifié. Et vous vous souvenez de tout désormais. De tout ce qui a suivi cet accès de folie. Ou plus exactement de la folie qui a suivi cette crise de somnambulisme. Oui, ce n'est qu'après que la folie a fait son apparition. L'insanité.

Vous vous souvenez du cadavre qu'il a fallu extraire du lit. De l'attente, interminable, au cœur de la nuit. Des deux étages qu'il a fallu descendre, en silence, avec son corps porté sur l'épaule. Du jeu du chat et de la souris auquel vous avez dû vous adonner avec le réceptionniste afin d'esquiver sa surveillance. Du parking désert, silencieux, uniquement éclairé par une poignée de lampadaires faiblards. De l'étrange sensation qui vous a saisi au moment de fourrer cet épouvantable baluchon dans le coffre de la voiture. Du bruit sec, définitif, produit par ce dernier, quand vous l'avez refermé sur sa pitance.

Vous vous souvenez de tout ça et ne parvenez pas à articuler le moindre mot. Tout ce que vous réussissez à produire, c'est un charabia monstrueux, une succession de syllabes imprononçables. C'est à votre tour maintenant d'employer le jargon lovecraftien que vous lui prêtiez.

Vous refermez le coffre sur cette vision hideuse et retournez prendre place à l'avant de la voiture. A l'abri de la tempête qui sévit désormais sur les plaines d'Europe centrale. Vous constatez que votre mal de tête s'en est allé, comme par magie. Il faut dire que votre fuite en avant arrive à son terme. La tournure des événements vous incite à penser que la nuit sera encore longue. La pluie également.

Vous jetez un regard sur le siège côté passager. Vous vous rappelez sa présence, son sourire. Les chansons qu'elle entonnait gaiement en regardant défiler le paysage. Et tout ce que vous voyez maintenant, c'est ce siège vide. Il est affreusement vide. Seules quelques miettes de votre casse-croûte jonchent encore son cuir. Quelques miettes de pain...

Soudain, vous écarquillez les yeux.

Et vous plaquez votre main devant votre bouche.

D'un geste vif, vous rouvrez votre portière et vous vous jetez à l'extérieur. Juste à temps pour régurgiter votre repas. Ce dernier s'étale bientôt en une flaque informe à vos pieds. La pluie qui n'en finit pas de s'abattre lui prête vie, le fait clapoter dans l'obscurité. Vous crachez les morceaux qui restent accrochés à votre palais. Vous frissonnez comme un nouveau-né.

C'est d'un pas incertain que vous vous dirigez de nouveau vers l'arrière du véhicule. Vous trébuchez à plusieurs reprises. Il faut que vous sachiez. Vous vous faites peut-être des idées. Votre mémoire vous joue peut-être un mauvais tour. Il faut impérativement que vous sachiez. Votre esprit ne saurait vous mystifier de la sorte. Non, vous n'y croyez pas. Vous ne voulez pas y croire.

Pourtant, la loupiote qui s'allume quand vous ouvrez le coffre ne ment pas, elle. Et vous ne voyez plus que ça. Plus rien n'existe hormis ça. Vous savez maintenant. Vous êtes totalement réveillé. Finies, les réflexions savantes sur le trépas. Vous voilà plongé dans l'horreur la plus viscérale. Oui, l'horreur a pris possession de vos viscères. Car vous ne voyez plus que ça.

La portion de chair manquante au bras de votre belle étudiante.



L'illustratrice : **EMMANUELLE BONNEFONS**

Emmanuelle Bonnefons est née en 1984, à Conflans-Ste-Honorine. Licenciée ès Lettres de la célèbre Université Nancy 2, elle travaille activement à son mémoire de master portant sur l'adaptation cinématographique des œuvres d'Edgar Allan Poe par Roger Corman et son influence dans le cinéma contemporain, notamment chez Tim Burton. Parallèlement à ses fascinantes études, elle exerce l'emploi de bibliothécaire et de gobe-mouche dans un musée de sa région. Elle écrit des nouvelles et possède un talent certain pour l'illustration.

GAËL DUBREUIL

Fantastique

Peintre en sentiments



Né à Lyon en 1979, Gaël Dubreuil possède, entre autres qualités, une sympathique dyslexie qu'il s'est amusé à apprivoiser d'abord par la lecture de bandes dessinées, puis de romans, nouvelles, lettres d'amour, manuels de construction pour Lego... Bref tout ce qui lui tombe sous la main. Outre les livres, Gaël dévore la vie, et tout ce qui est comestible, à pleines dents.

Régisseur à France 3, administrateur de compagnie de spectacle vivant, chargé de production pour des documentaires et films courts, Gaël Dubreuil collabore par passion (et par métier) à la réalisation de manifestations artistiques. Il est notamment un des fondateurs de l'Institut du Court-Métrage Rhône-Alpes.

Parallèlement, il prend la plume pour croquer histoires poétiques, contes absurdes et récits humoristiques. Vous pouvez retrouver son univers tendre et drôle dans de nombreuses nouvelles et surtout dans sa dernière pièce de théâtre « L'amitié entre les hommes et les femmes n'existe pas », Prix des plumes de Grenoble, éditée chez Publibook, disponible dans toutes les bonnes librairies.

Il était une fois un peintre qui exerçait son art sur la noble architecture du Vieux Lyon.

Dans ses bâtiments, ses ruelles, ses pierres polies par le temps et les hommes, il goûtait la beauté des constructions, y puisait une certaine sérénité, accordant un profond respect à nos ancêtres bâtisseurs. Ses aquarelles étaient à la fois épurées et savamment échafaudées, à l'image d'une vieille photographie que l'on aurait diluée avec une larme de peinture et de sentiment. Par le sépia, les tableaux savaient réveiller chez le spectateur la nostalgie du passé ou le simple plaisir offert par la beauté architecturale de la Renaissance lyonnaise.

Malgré cela, le peintre se sentait triste. Toute son existence, il avait travaillé sur des images fixes, parfois avec une telle passion qu'il y avait deviné un soupçon de mouvement, mais jamais il n'avait pu capter ne serait-ce qu'une pointe d'activité semblable à la vie réelle. Bien loin en tout cas, de l'animation joyeuse et tourbillonnante de sa femme.

Et pourtant...

Pourtant, s'il savait seulement, le pauvre homme... Dès qu'il avait le dos tourné, son Vieux Lyon peint retrouvait l'activité d'autrefois. Qu'il fasse seulement mine de quitter l'atelier et déjà une tête coiffée d'un feutre pointait dans les galeries couvertes de la Cour des Loges. Et lorsqu'il l'abandonnait vraiment, dans un ensemble parfait, tous les tableaux prenaient vie en un brouhaha joyeux et désordonné.

Cela commençait par un des bedeaux de la cathédrale Saint-Jean qui faisait tinter les cloches pour réveiller les ouailles. Aussitôt, dans les artères de la ville, les carrosses disputaient les pavés aux manants, colporteurs, artisans, toute une foule de badauds et de commerçants. Les enfants jouaient dans les eaux sales du caniveau. Ici, le joueur de viole commençait son récital, un peu plus loin, le cri du vitrier, qui proposait ses services. Là-bas, le bruit caractéristique de la pierre du rémouleur, et au loin, les protestations d'un bourgeois qui se faisait délester de sa bourse sous le regard indifférent des passants. Rien ne semblait perturber l'atmosphère joyeuse et colorée, caractéristique de la vie qui se fait et se défait dans les rues du futur Vieux Lyon.

Encore que...

Dans les traboules obscures et sinueuses, un drame se prépare.

Dans les bas-fonds, l'atmosphère est plus pesante, plus inquiétante. Des hommes au faciès et au passé louche patientent en silence. Sans échanger la moindre parole, ils font circuler entre eux une bouteille de mauvais tafia. L'un d'eux, une cicatrice lui barrant entièrement le visage, rompt parfois la monotonie de leur mutisme en crachant bruyamment.

Soudain, paraît l'homme qu'ils attendent : il est habillé comme un grand seigneur, une immense cape brodée d'or et de soie, un gilet de dentelle, une culotte bouffante assortie à la pèlerine et une épée de duel dont le pommeau incrusté de pierreries pourrait, seul, indiquer le rang du propriétaire. Pourtant, l'homme n'a de noble que le titre, c'est un être cupide et vil. Sa lame ne s'accorde nullement à la beauté du fourreau, elle est sombre à l'instar de l'âme de son maître, parée de sang et de mort. C'est le Duc de Corbières, intrigant à la cour du Roy, seigneur despotique dans le duché du Beaujolais et le pourtour du Lyonnais.

Dès que le noble arrive à sa hauteur, l'homme à la cicatrice se lance dans une courbette excessive.

« Maître, nous sommes fort aise de voir une aussi grande seigneurie se déplacer pour des bons à rien comme nous, c'est un grand honneur pour... »

D'un geste las, le Duc de Corbières écourte la tirade du brigand.

« Avez-vous trouvé ce que je vous ai demandé ?

- Sans mal, Monseigneur, un si joli minois, cela ne s'oublie pas. Vos instructions étaient si...

- Suffit ! l'interrompt alors le Duc de Corbières que les courbettes de politesse ont tendance à agacer.

- Pardon, Maître. Je voulais simplement vous annoncer qu'on a déniché la damoiselle qu'était sur le médaillon. Elle est dans c'te bonne Lyon.

- Elle se trouve ici ?

- Oui, Maître, elle est hébergée par les de la Basoche. Mais rassurez-vous, ils ne soupçonnent rien. Ils l'ont recueillie comme préceptrice pour leurs enfants. Ils la prennent pour une p'tite aristo désargentée.

- Avez-vous pris vos dispositions ?

- Tout est prêt, Monseigneur, nous n'attendons plus que vos ordres.

- C'est bien La Balafre, vous avez fait du bon travail.

- On peut savoir pourquoi « Monsignor » s'intéresse à une aussi jolie donzelle, demande alors d'un ton sarcastique l'un des hommes présentant un sourire partiellement édenté.

- Dites donc, La Balafre, vous n'avez pas appris à vos hommes à s'occuper de ce qui les regarde ? s'enquiert le Duc auprès du meneur de bande.

- Moi, je crois savoir, reprend l'homme avec audace. S'aurait qu'il y ait une histoire d'héritage, là-dessous, Monsi... »

Aussitôt la pointe de l'épée du Duc de Corbières se retrouve contre la gorge du téméraire brigand. Celui-ci n'a même pas le temps d'esquisser le geste de sortir la sienne de son fourreau. Le duc a dégainé son arme à une vitesse foudroyante, qui témoigne plus que tout autre chose de sa dextérité pour l'escrime.

« Il est un peu fouineur, mais il manie le mousquet comme personne, Monsieur le Duc, intercède alors La Balafre en faveur de l'homme en sursis. Nous avons besoin de lui. »

Le Duc réfléchit, puis se ravise. Il rentre son arme au fourreau :

« Voyez ce qui vous attend, si j'ai à me plaindre de votre travail. »

Loin de cette sinistre conversation, deux tourtereaux se font la cour. Ils rejouent Roméo et Juliette sur les balcons de la maison des avocats. Quel meilleur endroit pour plaider sa cause ? Le jeune Sylvain de Gadagne conte gaillardement fleurette à la douce Rose de Montmorency. Il fait étal de ses exploits à grand renfort de gestes, mimiques et pas mal d'inventivité :

« Ils étaient plus de cent, armés jusqu'aux dents. Mais je n'ai pas eu peur. N'écouter que mon courage, je leur ai fait face, jusqu'à ce que les gens d'armes viennent à mon secours. Nous en avons tué un bon nombre, fait prisonniers la moitié et mis le reste en fuite. » Rose n'est pas dupe. Elle écoute pourtant ce pieu mensonge avec force attention et romantisme. Les histoires épiques ont toujours fait pâmer les femmes, des jeunes pucelles aux plus vieilles donzelles. Et puis, le conteur n'a-t-il pas de si beaux yeux ? Plongée ainsi dans ce regard passionné et aventureux, la damoiselle de Montmorency aurait pu ouïr toutes les menteries du Royaume de France.

Une heure ainsi passe. Le peintre n'a toujours pas réintégré son atelier. Aussi les deux galants peuvent-ils poursuivre tranquillement leur tête-à-tête. Eh oui, la séduction n'est pas une affaire d'empressement, surtout à cette époque. Sylvain mène bien son ouvrage, puisque la belle Rose a fini par accepter qu'il la rejoigne sur le balcon. Il commence cependant à manquer d'imagination, le soupissant a épuisé tout son répertoire d'aventures héroïques. Le galant a donc tenté de parler Amour.

Pour Sylvain, l'entreprise paraît bien moins aisée. Lorsqu'il s'agit de deviser sur ses bravoures enjolivées ou fantasmées, les mots viennent tout seuls. Hésitant, bafouillant sur des phrases simples et inutiles, le jeune de Gadagne a maintenant perdu de sa superbe. Pourtant ce n'est pas faute de passion, bien au contraire, elle brûle en son sein, mais d'une autre manière. Le fougueux aventurier se fait timide et bien moins téméraire que sur les champs de bataille imaginaire. Que ne donnerait-il pas pour affronter les cent brigands auxquels il faisait allusion tout à l'heure, plutôt que le regard de cette jeune damoiselle ?

Son vœu ne tarde pas à être exaucé.

La cour est rapidement envahie par de louches personnages. L'individu à leur tête a le faciès rayé d'une ancienne estafilade. L'air décidé, il désigne les deux jeunes gens. Les canailles gravissent quatre à quatre l'escalier en colimaçon qui borde le balcon des amoureux. Sylvain, outré par cette malséante intrusion, fait face aux voyous.

« Messieurs, lance-t-il, ne vous a-t-on pas appris en bons gentilshommes à vous faire annoncer ?

- Dégage maraud ! répond La Balafre au jeune hobereau. Je n'ai que faire des leçons d'un noblaillon.

- Monsieur, veuillez-vous excuser, réplique le jeune paladin, aussi fier que droit. S'affirmant du mieux qu'il peut face à ces brigands, poussé par la présence de sa dame de cœur.

- Hors de ma vue, coquin, si tu ne veux pas tâter de mon épée et laisse-moi examiner de plus près la rombière.

- Monsieur ! Vous êtes en présence d'une noble dame. Je vous prierais d'opter pour une attitude moins cavalière. »

La Balafre tire l'épée de son fourreau, imité immédiatement par ses compères. Sylvain hésite un court instant, mais sentant sur lui le regard de la damoiselle met à son tour son arme au clair.

Les deux adversaires se jaugent lentement. Sûr de sa supériorité, La Balafre brise le silence qui s'installe peu à peu, pour défier une fois de plus Sylvain :

« Il serait dommage de souiller un aussi joli pourpoint. Il est encore temps pour toi de rejoindre les jupons de ta nourrice, gamin !

- Je reste, rétorque le jeune seigneur. Juste pour vous inculquer quelques notions de civilité. Il n'est pas tous les jours que l'on a pour élèves cinq boit-sans-soif qui veulent s'attaquer à une damoiselle seule, et sans défense.

- Vous maniez fort bien la parole, petit hobereau, mais en est-il de même pour l'épée ? »

Aussitôt La Balafre se fend d'une attaque en règle. Sylvain, moins prompt, esquive du mieux qu'il peut la pointe de l'arme. Il a, face à lui, un adversaire redoutable. Si ses compagnons lui viennent en aide, il sait qu'il ne pourra résister longtemps. Le jeune de Gadagne peste contre sa langue trop bien pendue et sa manie de se fourrer dans les pires situations. Néanmoins, il ne peut décemment laisser Rose dans les mains de tels coupe-jarrets.

Il pare les nouveaux assauts de son ennemi avec un peu plus de facilité, mais ne peut que rester sur la défensive. Surtout qu'il distingue bien les autres bretteurs se disposer pour l'affronter en groupe.

Rose, voyant la tournure que prennent les événements, ne tergiverse pas une seconde.

« Bazin ! Le Bris ! À l'aide ! »

Sortant d'une porte dérobée, deux domestiques armés de solides gourdins assomment lourdement deux des compères de l'homme à la cicatrice, puis s'emparent aussitôt de leurs épées pour faire face aux rescapés. Il s'ensuit une bataille sans règle, dans un style rustre et téméraire qui laisse peu de place à l'expression d'une escrime large et expansive.

De son côté, La Balafre a un peu perdu son arrogance, le jeune hobereau qu'il affronte est plus redoutable qu'il n'y paraît. Sylvain reprenant confiance en lui, a abandonné son attitude défensive, pour s'engager de plus en plus dans des attaques volontaires et soignées. Le sieur de Gadagne n'est pas de l'école gasconne, plutôt de la lyonnaise, moins démonstrative mais tout aussi efficace. Malgré sa jeunesse, il donne du fil à retordre à son adversaire.

La Balafre veut en finir. L'éclat des escarmouches a fait grossir le nombre de domestiques. Déjà il perçoit des signes de faiblesse chez ses compagnons. Il se décide à sortir sa botte secrète. La crapule commence par allonger le bras, laisse couler la lame, puis d'un mouvement circulaire prépare un enveloppement, pour déstabiliser son adversaire. Mais Sylvain ne s'en laisse pas conter, son père a été maître d'armes à la Cour du Roy. L'attaque qu'installe son opposant, un temps soit peu démodé, lui a été narrée, ainsi que sa riposte.

Le sieur de Gadagne, pare, rompt, laissant La Balafre s'engager, et dès que ce dernier est découvert, il assène un coup vif, plantant son épée dans la trachée. Les yeux exorbités, emplis de surprise et de peur, le brigand dévisage son adversaire comme pour emmener une dernière image de lui avant de trépasser. Sylvain ne peut s'attarder, la bataille fait rage entre les domestiques et les autres malfaiteurs. D'un coup sec, il retire son épée du corps de son rival. Il a juste le temps de voir le sang jaillir de la gorge de La Balafre, avant que celui-ci ne s'affaisse de toute sa masse.

De sa cuisine, l'épouse du peintre s'alerte de la clameur qui a soudain envahi l'atelier. Quand elle pénètre dans la pièce, Sylvain est aux prises avec un des brigands. La femme reste interloquée devant le spectacle du tableau étrangement animé. Une bataille se joue sous ses yeux.

Sylvain maîtrise superbement la situation, dictant le combat à son adversaire. Mais il n'a pas conscience d'un danger qui se prépare.

Un des brigands assommé au début de l'engagement commence doucement à reprendre connaissance. Sans précipitation, le voilà qui charge son pistolet et met en joue le jeune de Gadagne. La femme du peintre s'aperçoit à temps de la trahison du triste individu. Dans un élan du cœur, elle avertit Sylvain : « Attention ! » Le serviteur qui répond au nom de Le Bris comprend immédiatement la menace et cogne le brigand de toutes ses forces.

La femme du peintre prenant peu à peu conscience d'être devant un spectacle incroyable, appelle son mari, l'invite à terminer aussitôt sa toilette, afin de partager cette expérience.

La victoire semble maintenant promise aux gentes hommes, mais c'est sans compter Monsieur de Corbières... Caché jusqu'alors, le sinistre Duc, voyant la défaite poindre, se rapproche discrètement de Rose, réfugiée dans une petite niche durant le conflit. À l'instant même où le peintre entre dans son atelier, voilà l'inquiétant personnage qui pointe sa dague sur la jeune demoiselle. Interdite, l'épouse de l'artiste indique à celui-ci le drame qui est sur le point de se dérouler. Sans hésiter l'aquarelliste attrape un de ses pin-ciaux, saisit la couleur étalée sur sa palette et d'un geste alerte et précis, efface le sinistre Duc de Corbière du tableau.

La suite de l'aventure est facile à deviner. L'histoire simple et belle de deux êtres que l'amour réunit. Oyez Dames, Damoiselles et Messieurs, si vous croisez quelques aquarelles du Vieux Lyon, observez-les biens. Il vous arrivera peut-être d'apercevoir l'ombre d'un passant au détour d'une ruelle, la soie d'une robe dans l'encoignure d'une porte ou deux amoureux qui espèrent un jour fêter leurs noces d'or.

On dit, en effet, que le peintre a dessiné dans un de ces tableaux une porte dérobée qui n'existe pas dans la réalité, et dont seuls sa femme et lui connaissent l'entrée. Le couple de Gadagne et ses enfants y auraient élu domicile.

FREDERIC BURIAN

Science-Fiction

Le Soir où les hommes disparurent



Née en 1977, Frédéric Burian (un pseudo en hommage à un dessinateur talentueux de fresque préhistorique) a attrapé le virus de l'écriture avec la lecture de « L'homme dans le Labyrinthe » de Robert Silverberg. Elle écrit pour s'échapper, pour inventer d'autres mondes et d'autres façons de vivre, à la recherche d'une liberté perdue, mais surtout pour rêver et faire rêver tout simplement.

Deux nouvelles – hors SF - publiées en 2006.

Des critiques romans et BD SF pour Phénix Web depuis juillet 2007.

Des dizaines de nouvelles de SF encore au placard faute de trouver preneur, pour le moment !

Dans les rues, ordinairement désertées aux nocturnes heures, défilaient des ombres fines et dégingandées. Projetés par l'éclat argenté du croissant de lune, les spectres silencieux se dirigeaient dans la même direction ; bientôt ils convergeraient pour ne former qu'une longue et muette procession. Les appartements et les maisons, refuges fragiles et délabrés, étaient définitivement abandonnés. Les silhouettes inhumaines, ne portant que des fripes rapiécées sur le dos, marchaient sans un baluchon sur l'épaule. Ils ne rentreraient pas ce soir dans leurs foyers. Ils n'allumeraient pas, dans les âtres de fortune, le feu ancestral sans lequel ils auraient péri de froid durant ces rudes hivers, se pelotonnant sous les couvertures. Ils ne rentreraient pas dans ces murs protecteurs contre le soleil de plus en plus meurtrier du milieu de journée. Mis à nu, sans défense contre les prédateurs de moins en moins intimidés par ces êtres faméliques, ils rejoignaient leur histoire, celle qui ne serait jamais racontée ni écrite. Les hommes n'étaient plus le reflet de la splendeur passée, ils n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes ; de pauvres hères rescapés momentanés d'un cataclysme improbable.

Les voitures avaient épuisé les dernières réserves d'essence depuis dix ans, alors que les électricités hydroélectrique et nucléaire n'existaient déjà plus. Les carcasses métalliques stationnées dans les rues faisaient le bonheur des enfants jouant à conduire comme les grands ; bien qu'ils n'apprendraient jamais à piloter ces engins défunts. Ils s'amusaient à tourner et tourner les volants, imaginant de grandes chevauchées à travers la ville en ruine, roulant jusqu'au couchant. Ils s'étaient parfois à une dizaine sur les banquettes en fibre synthétique et voyageaient toute une après-midi au rythme de leurs cris, rappelés à la réalité par l'heure du dîner. Abandonnées par les enfants, les voitures retournaient à leur triste silence non polluant, attendant la décomposition totale, qui aurait dû prendre près de deux cents bonnes années. A l'image des automobiles, la civilisation avait rendu l'âme petit à petit, le nombre des hommes s'amenuisant chaque jour. Sans guerre atomique, biologique, ni aucune invasion venue de l'espace, il n'existait plus sur Terre qu'une centaine d'hommes et de femmes, seuls survivants de la sélection naturelle. Trois générations, c'était encore bien, mais insuffisant. Ils marchaient sur leur fin sans pouvoir recréer l'espèce dominante. Les technologies avancées étaient depuis longtemps oubliées, finis le clonage et autres innovations.

Pour leur survie, la reproduction primitive avait été leur seule chance. Le retour au contact humain n'avait pas été sans créer quelques soucis, notamment d'ordre religieux. On avait crié au scandale, on avait fustigé les brutes sans âme se livrant aux ébats sataniques. On les avait menacés des pires choses, mais c'était le seul agissement capable de pallier à la pénurie des naissances. Sans ce changement dans leurs habitudes, les hommes se seraient éteints ; ils avaient voulu battre le temps, encore un peu. La seule religion qui persista peu à peu fut celle de l'amour. A l'aube de leur dernier jour, les hommes étaient enfin unis. Alors que leur histoire se résumait à des batailles sanglantes et inutiles, ils avaient trouvé la paix qui leur avait fait défaut toute leur existence. Mais maintenant qu'ils étaient heureux, si peu nombreux, ils avaient appris qu'ils n'avaient aucun contrôle sur leur destin. Ils n'étaient pas tristes, ni même en colère. Qu'auraient-ils pu faire contre le sort décidé de la Terre ? Leur seule interrogation concernait ces gens, ces êtres qui statuaient pour eux ce que serait leur sort. Les hommes ignoraient qui étaient ces êtres et d'où ils venaient. Ils ne le sauraient jamais. Était-ce enfin ces extra-terrestres dont ils rêvaient tant ? Était-ce ce Dieu des Légendes dont certains scientifiques avaient dédié leur vie à démontrer l'existence ou l'inexistence ? Peu importait la réponse en fin de compte puisque les hommes allaient disparaître. La priorité en ce soir était de s'abandonner une dernière fois à cette communion réconfortante pour leurs âmes. Ils formeraient une seule entité espérant que l'essence humaine s'échapperait de leurs corps et survivrait dans le cosmos, oubliant que leurs particules en faisait déjà partie comme toutes celles de la Terre.

Par groupe de trois, cinq ou six, ils marchaient vers la falaise, leur bout du monde. Acculés en vain vers la fin du continent. Nulle part ailleurs la terre n'était propice à la vie humaine, pas une âme n'y subsistait encore. Ils étaient tous là, les derniers hommes, dans ce désert qu'ils avaient voulu dompter en un temps semblait-il lointain. L'étendue pierreuse s'était montrée docile un moment, mais en l'absence chronique des humains, le désert était redevenu lui-même, sec et aride. Insensible aux peines mortelles, mais pourtant si présent et accueillant en ce soir où les hommes espéraient son étreinte éternelle.

Tout était silencieux. Aucun cri d'animaux, aucune feuille secouée par le vent, ne se faisait entendre, pas même les pas des humains ne résonnaient sur l'asphalte déformé par le temps. On n'entendait aucun murmure, aucun bruit de vêtements froissés, ni même un reniflement d'enfant. C'était comme si toute sonorité avait quitté la surface de la planète, précédant de peu la disparition même des hommes.

A présent, disposés en un cercle imparfait, assis à même la pierre acérée, ils observaient sereinement Jean, seul debout en leur centre. Jean n'était ni le plus vieux, ni le plus fort, mais il était le chef. Et ces hommes et ces femmes, les yeux emplis d'une incroyable conscience de ce qu'y allait arriver, se tenaient tranquillement assis, sans débordement affectif, même pas envers leurs enfants calmes et parfois même effrayants de stoïcisme. Ils avaient marché en silence, au rythme tranquille de leurs pas. Les enfants ne courraient pas mais tenaient fermement la main du père ou de la mère, parfois des deux, parfois celle du frère ou de la sœur. Jean avait marché en tête, tel l'apôtre menant ses fidèles au lieu de culte.

Jean leur avait enseigné leur fin. Ils l'avaient cru, suivant cet antique besoin de croire en quelque chose même mortel. Ils voyaient dans cet événement la punition divine pour leurs mauvaises actions envers leur planète-mère. Ils avaient failli la détruire. Il s'en était fallu de peu pour qu'elle n'explode. Tous se souvenaient de cette fois où une décharge nucléaire souterraine était entrée en combustion et il s'était écoulé des dizaines d'années avant qu'un scientifique, traité de fou, n'arrive à alerter les gouvernements. On avait frôlé la catastrophe. La faute avait été rejetée sur les ingénieurs du site dont l'incompétence pourtant notoire était à l'origine d'une bonne douzaine de sites de configuration identique et potentiellement dangereux. La solution adoptée à l'époque avait été d'envoyer tous les déchets quels qu'ils soient dans l'espace, en se moquant bien d'où ils s'échoueraient, du moment que ce ne fut pas sur Terre. Après ce mini-cataclysme, l'hémisphère Nord devint complètement stérile.

Les lueurs d'un feu crépitant, chaleureux et rassurant mais imaginaire, zébraient le cercle de tons fauves. Ils étaient silencieux. Aucun d'eux n'osait briser cet éternel silence. On aurait pu croire qu'ils étaient tous rassemblés pour se recueillir sur la tombe d'un ami. Les hommes nostalgiques se remémoraient les moments agréables, souriant sous les larmes inondant les visages tantôt graves, tantôt heureux sous la lumière irréaliste. Ils se souvenaient.

C'était pour ce soir. C'était ce soir que les créateurs de mondes viendraient reprendre leurs existences pour que d'autres puissent être modelées. Créateurs de mondes... Ils n'avaient de créateurs que le nom que Jean leur avait donné, préférant retenir le côté positif de leur intervention. Ils auraient pu être appelés les destructeurs, les modeleurs de mondes. Mais dans l'esprit des humains, ils seraient les créateurs, ceux qui reformeraient autre chose à partir d'eux, confortant la croyance anthropocentrique avant sa destruction, alors que les hommes n'étaient en rien au cœur de l'événement. La Terre s'était formée, ne perdant rien, transformant tout, jusqu'à créer l'espèce d'hominiés ultime qui pourtant ce soir, serait effacée au même titre que les animaux et végétaux prospérant beaucoup mieux que les hommes. Pas un caillou ne réchapperait de la disparition, mais les particules élémentaires seraient à nouveau dispersées dans l'univers

pour permettre la création d'autre chose, ailleurs. Leur monde, leur Terre, plus rien de ce que les hommes avaient côtoyé, connu, frôlé, effleuré, caressé, brisé, recollé, ne serait plus. Et à la place de la Terre, le vide.

Jean en était sûr, ensuite, il y aurait autre chose, mais aucun d'entre eux n'en ferait partie. C'était le principe même du phénomène nommé disparition affectant toute civilisation, de quelle nature qu'elle fût, un jour ou l'autre, quand les créateurs de mondes venaient lui rendre visite. Ce phénomène n'était en rien une extinction dans la définition donnée par les hommes pour expliquer la disparition de nombreuses espèces sur un temps géologiquement court. Il s'agissait d'une disparition définitive sans que rien n'en découle d'autre que le vide interplanétaire.

Tout à coup, du décor, se détachèrent les silhouettes d'êtres à la chevelure hirsute comme une crinière, portant un masque rouge sang dénotant avec la romanesque mise en scène humaine. Seuls des trous béants indiquaient l'emplacement des hypothétiques yeux et de l'orifice buccal. Les monstres se levèrent et s'approchèrent de l'homme du centre, en glissant littéralement sur la rocaïlle sans aucun bruit. Un seul s'approcha assez près de Jean pour qu'il puisse distinguer la lueur blanche émise par les yeux noirs. La chose articula quelque chose que l'humain n'entendit pas mais déjà il tremblait à la pensée de ce qui suivrait. Car ils étaient les derniers. Ils ne voulaient pas mourir, mais ils ne souffriraient pas. Ils cesseraient simplement d'exister, comme ça, d'un seul coup, tous ensemble, pour toujours, sans cadavres pourrissants. Ce qu'ils avaient vécu, fait, ressenti, tout serait effacé et à jamais perdu. Tous regardèrent une dernière fois leurs proches.

L'être masqué, le visage indéchiffrable tourné vers Jean, claqua seulement des doigts et les quatre milliards six cent millions d'années d'histoire de la Terre furent achevés.

MARC METZIGER

Science-Fiction

Problème



Marc Metziger est né en 1984 à Strasbourg. Passionné par l'ensemble des thèmes de l'Imaginaire depuis son enfance, son esprit créatif lui permet rapidement d'inventer une multitude d'histoires, notamment en science-fiction. Tombé un peu par hasard dans les concours et les appels à textes, il remporte un concours international de science-fiction en 2005 (organisé par Eurisy et l'UNESCO) et obtient quelques publications (Fanzine Eclats de rêves n°4 et 6, Pépin 2006). Travaillant dans l'environnement, il poursuit actuellement l'amélioration de son style et de ses histoires durant ses loisirs et espère multiplier les publications dans un avenir proche.

Les couleurs chaudes du coucher de soleil commençaient déjà à envahir les cieux épurés de tout nuage. Les immenses parois diamantaires limpides du Dôme les réfléchissaient dans tout l'espace, réchauffant le cœur inquiet de la jeune femme qui faisait les cents pas sur le tarmac. Eva se sentait à la frontière de la panique, tout ce remue-ménage était plus qu'elle ne pouvait en supporter. Les premiers invités allaient arriver d'une seconde à l'autre et quels invités ! Tout le gratin du *Monde* serait là. Une dernière fois, elle vérifia dans son esprit que tout était prêt. Le Dôme était propre, nettoyé par les robots, la nourriture et les boissons avaient été synthétisées un peu plus tôt par les systèmes nanotechnologiques, les chambres des ailes de séjour étaient en ordre et surtout toute la signalisation holographique qui devait guider ses hôtes était en place. Elle expira une grande bouffée d'air et fixa le soleil couchant pour s'apaiser. Quelle mouche les avait donc piqués ? Lui ordonner d'organiser une conférence *Mondiale* en deux jours. Les Voix lui avaient juste annoncé, sans autre explication, qu'un Problème majeur venait d'émerger, un Problème qui remettait en question toute l'Humanité, rien que ça ! Elle avait naturellement été prise de court, et l'organisation d'un séminaire de plus de 8000 représentants lui avait demandé 48h de travail ininterrompu. Pourtant, il n'y avait plus aucun danger qui pesait sur l'Homme depuis des millénaires alors pourquoi tant de hâte ? En tant que responsable de la Terre 38, elle était sensée pouvoir organiser une telle conférence sans difficulté, mais lui imposer cela deux semaines après son élection à ce titre honorifique, c'était trop pour elle.

Le jaune de l'astre vira à l'orange au moment où une ombre émergeait du cercle flamboyant. L'aéronef au profil harmonieux se posa en un parfait silence sur l'aire d'atterrissage. La porte se désintégra et la silhouette de la Voix Vitale de l'univers 38 descendit de son véhicule. Eva la connaissait déjà par différentes rencontres dans son univers natal, c'était une femme stylée aux traits fins extrêmement gaie... autrefois. A présent, son visage, tout comme sa démarche, semblait tendu et crispé. Elle s'avança vers Eva et lui fit un signe à peine amical, se contentant de suivre les panneaux pour rejoindre sa place sous le Dôme de diamant.

Surprise par l'attitude de la Voix Vitale, Eva mit plusieurs secondes à remarquer que les rayons solaires se dérobaient. Levant la tête au ciel, elle constata que la lumière chatoyante de la fin du jour était masquée par une masse immense et imposante en provenance directe de l'espace intersidéral. Un minuscule disque s'en détacha et amorça une chute lente et soignée vers le tarmac. Pour la première fois de son existence, Eva aperçut la Voix Spatiale de l'Univers 38 en chair et en os. Celui-ci portait les vêtements typiques en polyalliage synthétique des explorateurs galaxiens. Son visage semblait flotter sur son crâne formant des rides difformes : des marques de stress sans aucun doute. L'homme se contenta de lui signifier son nom : Knut von Ferga en lui serrant mollement la main. Il disparut sous le Dôme avant une réaction quelconque de son hôtesse. La nouvelle responsable de la Terre 38 commençait à comprendre pourquoi si peu de personnes s'étaient présentées à ce poste...

La sphère solaire se faisait peu à peu dévorer par les montagnes ouest, le crépuscule obscur ne tarderait plus. La lumière devint encore plus abstraite alors que l'espace se déformait en un halo tridimensionnel irisé de mille couleurs. Les vaguelettes de distorsions temporelles cerclées d'éclairs envahirent l'intégralité du tarmac, émettant un son indicible. Eva se protégea les yeux jusqu'au retour du doux silence naturel. La Voix Temporelle se tenait devant elle, arborant des vêtements qui situaient son époque de départ au 23ème millénaire après la Fin des Conflits. L'homme avait vraiment l'air dépressif, ses yeux étaient voilés d'une tristesse sans nom. Il maugréa quelque chose sur le Problème dans un langage mêlé de dialecte ancien qu'Eva ne saisit qu'en partie.

Le tarmac baignait dans la couleur rosée du soleil disparu, une bise agréable rendait le lieu extrêmement confortable et Eva aurait sans doute passé une plaisante soirée si la panique ne la gagnait pas en force. Tous ses invités semblaient désespérés, le Problème devait être des plus sérieux, peut-être bien capital. Non, il était encore pire, ces gens étaient des sommités dans leurs domaines, et les voir dans cet état ne pouvait guère signifier qu'une chose : il n'y avait a priori aucune possibilité de solution. Le bippeur de sa montre la rappela à la réalité. Elle actionna la télécommande du tarmac. Celui-ci se déploya dans l'espace, triplant de surface. Des arceaux de taille humaine se formèrent en de multiples endroits et s'emplirent d'énergie nacrée. De toutes parts, les Voix Vitales, Spatiales et Temporelles de chaque univers parallèle émergèrent ; toutes avaient un visage fermé. Eva prit une grande inspiration et dirigea tout ce petit monde vers sa place dans le Dôme. Le ballet des arrivées interunivers continua pendant près d'une heure, le temps nécessaire aux représentants des 2825 univers parallèles pour se matérialiser dans l'univers 38.

Eva quitta le tarmac, soulagée par le bon déroulement des opérations et s'engagea dans le bâtiment sous une semi-obscurité crépusculaire. La froideur du couloir fut bientôt balayée par l'éclat indescriptible de l'hémicycle et de son dôme constitué de diamant pur obtenu grâce aux nanotechnologies. L'immense pièce brillait de mille feux, symbolisant l'extraordinaire élévation de l'Humanité. Toutes les Voix s'étaient assises, et toutes arboraient de sombres mines défaites.

Eva s'installa sur son estrade et fit son travail :

- Vous vous trouvez actuellement dans l'Univers 38 sur la planète Terre en l'année 92345 Après la Fin des Conflits. En tant que superviseur de la planète, je vous souhaite la bienvenue à toutes et à tous à ce congrès exceptionnel. Sont présents les représentants des Voix Vitales, Spatiales et Temporelles de l'ensemble des 2825 Univers parallèles existants. En d'autres termes, tous les représentants des lieux et des temps où l'Homme fut, est et sera sont présents. Je laisse maintenant la parole à Knut von Ferga, la Voix Spatiale de cet univers qui va diriger les débats.

- Très bien, Voix du *Monde*. Vous connaissez tous et toutes la situation actuelle, pour le moins alarmante. Avant que nous nous penchions sur une éventuelle résolution du Problème en lui-même, je souhaiterais que chaque famille de Voix me fasse un rapport succinct de leur branche respective et m'annonce, si possible, une bonne nouvelle. Voix Vitale ?

L'une des Voix Vitales se dressa.

- Notre plus belle réussite est évidemment la conquête de l'immortalité pour l'être humain, excepté en cas d'accident bien entendu. De plus, les espèces des différents univers ont été classifiées et étudiées, elles n'ont plus de secret pour nous. Plusieurs confrères ont tenté des modifications génétiques de tout ordre avec succès, les documents sont accessibles à tous.

- Hum... émit la Voix Spatiale du monde 38. Bon ensuite, étant moi-même une Voix Spatiale, je connais déjà la réponse, mais je préférerais avoir confirmation de mes collègues... Voix Spatiale ?

A nouveau, un représentant se leva.

- Nous avons exploré et colonisé toutes les planètes ayant un intérêt quelconque. Du point de vue scientifique, nous avons fait le tour du cercle des connaissances. Pour poursuivre la réponse de mon collègue de la Voix Vitale, les systèmes de protection de la personne sont si efficaces qu'une mort accidentelle ne pourra se produire statistiquement qu'une fois tout les 2300 ans sur la population *Mondiale* soit environ 2500 millions de milliards d'individus.

- Voix Temporelle ? poursuivit Knut von Ferga en grimaçant.

- Le passé a été exploré et cartographié sur support informatique avec succès. Etant donné que le futur n'est pas physiquement accessible, notre travail s'arrête là.

- Donc personne n'a une idée ?

Les représentants se dévisagèrent vaguement, entamant çà et là des conversations en aparté. Eva se demandait ce qu'elle faisait là, sans aucune idée du sujet de la discussion, les Voix étant trop tourmentées pour penser à l'informer. Au moment où les lumières artificielles s'allumèrent pour compenser le manque de soleil, la main tremblotante d'une Voix Vitale émergea.

- Oui ?

- Excusez-moi, mais quand bien même le Problème serait inévitable, serait-ce vraiment si grave que cela ?

Le brouhaha s'interrompit d'un bloc. Tous dévisagèrent cette Voix d'un regard plein d'étonnement mêlé de pitié. C'était pourtant la première et unique déclaration digne d'intérêt pour Eva.

- Quel âge avez-vous ? demanda Knut von Ferga d'un calme peu maîtrisé.

- 208 ans...

- Ah la jeunesse... Réfléchissez deux secondes ! Des idées messieurs dames ?

La jeune Voix se renfrogna et se rassit la tête enfoncée entre les épaules. Eva hurla un « Zut » intérieur. Un membre de la Voix Spatiale émit une idée.

- Et la mort, proposa une Voix Temporelle, d'accord elle a été éradiquée, mais ne serait-ce pas intéressant de savoir ce qu'elle réserve au cas où...

- Pas mal, lâcha Knut von Ferga soutenu par plusieurs Voix, oui, c'est une idée.

Une Voix Vitale toussota en force, une expression de gêne parcourant son visage.

- En fait, l'après-mort a été découverte il y a un peu plus de dix mille ans dans l'univers 1564.

Une réaction de surprise se propagea dans tout l'hémicycle à l'exception d'Eva qui n'était plus à cela près.

- Pourquoi ne le savions-nous pas ? interrogea Knut von Ferga irrité.

- Cela a été classé top secret par mon univers...

- J'en conclus que la mort est...

- Vous ne préférez pas savoir, croyez-moi !

- On pourrait créer de nouvelles galaxies ? interrogea une Voix Temporelle.

- Fait, assura une voix Spatiale.

- Carrément de nouveaux mondes parallèles ?

- Simulé.

- Il n'y avait pas un truc nommé Religion autrefois ? osa une autre Voix.

- Restons sérieux voulez-vous, ordonna Knut von Ferga.

Un long soupir de désespoir retomba dans la salle. Au dehors, la nuit était d'un noir d'encre. Eva avait beau chercher dans toutes les 11 dimensions, elle ne comprenait pas le but de cette réunion. Prise d'une poussée de colère, elle frappa des poings et se leva en trombe :

- Mais à la fin quel est votre Problème ?

Knut von Ferga la dévisagea un court instant et reprit sereinement :

- Eh bien, pour faire simple, jeune fille, le Problème est le suivant : et maintenant que fait-on ?

TIMOTHÉE REY

Science-Fiction

Sur les dents



Timothée Rey enseigne les lettres-histoire dans un lycée hôtelier proche de Nice. Aime les cactus, les hamsters, les films noirs, les étoiles, les livres, les fossiles, les cuisines thaï et savoyarde, le jazz des années 20 à 40 et la marche à pied. On peut lire ses textes ici et là dans des revues ou zines, fan- et web- (Éclats de Rêves ; Le Calepin Jaune, Le Codex Atlanticus ; Géante Rouge ; Un mois, une nouvelle ; AOC ; A&A ; Notes de Merveilles ; Monk ; Parchemins & Traverses ; Marmite et Micro-Ondes ; L'Ours Polar ; Lanfeust Mag, etc.) ou encore des anthologies (« Ouvre-toi » et « La terre » chez Griffes d'Encre ; « HPL 2007 » chez Malpertuis...). On peut voir ses illustrations dans Marmite et Micro-Ondes, les recueils des « Pépins » 2007 et 2008, Éclats de Rêves ou encore Géante Rouge. Un recueil de ses textes fantastiques est en projet. Par ailleurs, il a eu la joie de recevoir le « Pépín d'Or » en 2008. Il est, enfin, l'un des animateurs du webzine Trois Petits Points, consacré aux textes très courts : <http://www.troispetitspoints.net> .

Deux couloirs de métro plus loin, Martine Levasseur en est presque certaine : l'homme l'a prise en filature. Elle progresse un peu de biais pour s'approcher du mur, accélère, ralentit et se déporte plusieurs fois, change souplement de point d'appui pour contourner cette bande de jeunes qui s'interpellent en rigolant, cette grande femme fatiguée, ce couple de babas à guitare, ce grand-père en survêt. L'attaché-case qu'elle tient devant elle comme si c'était l'étrave d'un navire lui permet de se ménager un chemin dans la foule dense de la fin d'après-midi, sous les voûtes carrelées.

Elle n'est pas inquiète, pas encore. Tendue, ça oui. Quoique ce ne soit pas la première fois qu'on lui confie ce genre de responsabilité, elle n'avait pour l'instant jamais été filée. Ribert lui a pourtant bien dit que ça pouvait arriver ; son seul conseil, hélas, a été de l'enjoindre de laisser tomber, dans ce cas-là. Ce qui n'est pas envisageable. Quelqu'un d'autre, dans la boîte, s'empresserait de profiter de son échec pour lui souffler le client. Peut-être ce chacal de Jean-Jacques ou un autre ri-val qu'elle n'identifiera que trop tard. Pas question. Elle a besoin de l'argent que va lui rapporter l'opération.

Ah, un escalator. Elle se faufile, joue la pressée, s'excuse ; arrivée presque en bas, elle se retourne franchement : la foule la dissimule, elle peut lorgner son pour-suivant entre une épaule et une chevelure. Le type vient d'aborder le haut de l'escalier mécanique, il a l'air détendu, même si ses yeux balayent constamment les alentours, mais pas avec l'air de quelqu'un aux aguets, non, on dirait plutôt un étranger qui ne connaît pas la ville et tente de se repérer dans le labyrinthe du métro. Il regarde un instant dans sa direction, très vite : c'est fait avec beaucoup de naturel.

Martine photographie mentalement sa silhouette, son visage. Trapu, plus tout jeune, de longues mèches blond pâle, le visage triangulaire avec des méplats sail-lants. Un Slave ? Vêtu d'un strict manteau noir, il a l'air d'un prêtre. Mmh. Ce n'est pas bon, ça. Il tient à bout de bras une grosse mallette, considérablement plus volu-mineuse que son propre attaché-case. Ça aussi, c'est de mauvais augure. Pour le coup, elle éprouve comme un vide au niveau de l'estomac. Malgré le stage auquel la boîte inscrit tous ses employés susceptibles d'être en contact avec des clients à ris-que, et en dépit du petit Glock 9 mm qu'elle sent peser au fond de la poche intérieure de son blazer à la coupe élégante, elle ne sait pas si elle a la carrure pour affronter un professionnel. Elle ne le pense pas. Le mieux, encore, c'est de le semer. D'essayer en tout cas.

Après qu'elle ait rejoint un quai, changé de couloir et pris deux nouveaux escalators, l'homme n'est plus derrière elle. Les battements de son cœur ralentissent. Martine hésite, toutefois. Elle a été repérée. Comment, elle ne le sait pas. Par qui, elle a bien sa petite idée, Ribert lui en a touché un mot, la première fois qu'elle a dû rencontrer un des *clients spéciaux*. Et c'est pourquoi elle n'est toujours pas tranquille. Peut-être qu'elle ne l'a pas semé. Peut-être même qu'ils sont plusieurs, et qu'elle n'a pas remarqué le ou les autres. L'espèce de confrérie à laquelle appartient vraisemblablement l'homme aux cheveux filasses ne manque pas de ressources.

Cela dit, Vieux Cuir non plus. Il existe d'autres entrées pour se rendre chez lui. C'est cependant un client très exigeant en matière de ponctualité et rejoindre une de ces entrées impliquerait de sortir du métro, puis de traverser le quartier d'un bout à l'autre. Un œil à sa montre. Elle n'a plus guère de temps, avant le rendez-vous. Elle décide de courir le risque : elle restera dans les couloirs du métro.

Et puis, il y a toujours la possibilité que l'homme, par hasard, pour une raison X ou Y qui n'a rien à voir avec le client, ait dû aller dans la même direction qu'elle. Martine doute, à présent. Elle a bien cru être suivie. Peut-être qu'il aurait fallu en avoir le cœur net, le laisser la filer, si filature il y a bien eu, au moins jusqu'à la porte, et l'intercepter à ce moment-là...

Elle rebrousse chemin, guettant sa silhouette dans la foule. Un couloir, un coude, un escalator. Encore un boyau, puis un autre, beaucoup moins fréquenté. Elle s'immobilise. Ça va, rien d'anormal. Au milieu du passage, à droite, dans un ren-foncement mal éclairé, se dresse la porte qu'elle doit franchir. Elle attend que la dé-passent ces amoureux qui marchent lentement, main dans la main, leur em-boîte le pas, s'arrête devant le battant à la peinture écaillée (qui en réalité est une porte blin-dée digne d'une salle des coffres). Elle a déjà sa clé magnétique en main, elle l'applique au-dessus de la fausse serrure, là où est dissimulé le lecteur. D'obscur mécanismes jouent à l'intérieur, la porte bâille en silence. Personne à gauche, personne à droite, elle entre, referme aussitôt, s'adosse quelques secondes au battant.

Elle croit entendre comme un ébranlement lointain, mais il est couvert par le gémissement lugubre de l'aération. Les ventilos se sont mis en route dès qu'elle est entrée dans ce petit corridor creusé à même le roc qui, à peine éclairé par des lampes de secours grillagées, s'étire devant elle jusqu'à tourner brusquement à gauche. L'odeur si particulière du client flotte faiblement entre les murs.

Toujours adossée, elle retire ses lunettes pour les essuyer avec soin, mais en réalité, elle rassemble son courage – c'est que Vieux-Cuir n'est pas vraiment un client commode, il l'effraye plus qu'elle ne veut se l'avouer. Allons. Elle est là pour parler bourse, SICAV et placements juteux, pas de problèmes, ça va bien se passer... Elle a dans son attaché-case tous les documents qu'il faut pour argumenter. Et même si le vieux est réputé avoir la dent dure, Martine a déjà travaillé avec la Mafia, et des hommes politiques aussi. Elle n'est pas novice en la matière.

Elle chausse derechef ses lunettes et s'engage résolument dans le corridor, ses talons aiguille claquant sur les dalles grossières.

Le corridor descend selon une pente assez forte, se tord et retord en coudes. Ribert prétend qu'il n'en existe pas de plan, mais, comme les autres fois, Martine ne peut s'empêcher de se demander où se situe réellement la demeure du vieux. Plus bas que les tunnels du métro, c'est certain, vu la surface qu'occupe la caverne. Mais sous quelle partie de la ville exactement ? Elle essaie de retracer de tête les détours des différents boyaux, sans parvenir à être fixée. Soudain, elle tressaille : un autre ébranlement sourd, identique à celui qu'elle a entendu quand elle est entrée, a reten-ti. Plus net que le premier. Ça vient des profondeurs, de chez le vieux peut-être. Que se passe-t-il ? Elle n'a rien entendu de semblable, les autres fois. C'est très différent du grondement prolongé qui signale le passage d'une rame de métro.

Comme elle arrive au point où un second corridor croise le sien – il descend de-puis un local technique désaffecté du Parc Botanique, elle le sait pour l'avoir emprunté une fois –, elle entend un bruit de pas. Elle fait halte, retient sa respiration. Les pas s'approchent. Ils proviennent de *derrière elle*.

Ce n'est ni un employé de maintenance, ni un balayeur du métro. Nul ne vient jamais ici sans autorisation expresse de Vieux-Cuir. Non, bien entendu, ce ne peut être que l'homme qui la suivait tout à l'heure, ou un de ses complices. Un professionnel, en tout cas, c'est désormais évident. La serrure magnétique est suffisamment sûre pour décourager n'importe quel petit maraudeur. Mais pourquoi est-il aussi peu discret ? Ou alors, elle se trompe du tout au tout, c'est peut-être simplement un de ces hommes qui travaillent pour le vieux. Comment savoir ? Mieux vaut être prudente.

Elle pénètre dans l'autre passage, du côté qui monte, se plaque contre le mur de gauche. Le bruit de pas augmente, un crescendo régulier. Elle pose lentement son attaché-case, sort le Glock, en ôte le cran de sûreté. Elle a la bouche sèche. L'adrénaline la parcourt, un flux

électrique dans ses membres, son cœur bat comme un tambour. Elle lisse machinalement sa jupe de sa main libre. Grondement – un métro passe quelque part, non loin.

Par bonheur, l'éclairage du boyau où se tapit Martine est encore plus faible que celui de l'autre tunnel. Quand l'homme passe devant elle, il ne la voit pas. Il accorde bien un regard au passage transversal, mais ses yeux reviennent aussitôt au morceau de papier qu'il tient en main, il ne s'arrête pas.

C'est bien le gars aux cheveux blonds. Et, décidément, il a tout à fait le look. Ces tordus de prêtres en ont donc envoyé un. Pour refroidir un des plus gros clients du cabinet de conseil financier où elle bosse. Et, par la même occasion, faire passer à l'as sa com' considérable – c'est surtout ça qui la met en rage.

Elle se décide, jaillit dans le couloir. Elle tient le Glock à deux mains, sans pou-voir s'empêcher de trembler, et hurle :

« Ne bouge plus, salopard ! ».

Dix mètres au-devant, l'homme sursaute violemment, se retourne.

« Tu poses ta mallette et tu lèves les mains ! »

Il n'obéit pas. Il la regarde en clignant des yeux, on dirait qu'il ne comprend pas.

« Pose ta mallette ! Je vais tirer.

— Što želite ?... Ko jte vi ?... »

Qu'est-ce que c'est ? Une langue de l'Est, un truc comme ça. Quelle idée aussi d'employer un tueur qui ne parle pas la langue du pays où il doit effectuer son contrat ! À moins, bien sûr, que ce ne soit une ruse.

En tout cas, il semble avoir désormais compris ce qu'elle attend de lui et lève les bras.

« Recule... »

Il ne fait pas mine d'obtempérer, alors elle s'approche, en agitant le canon du Glock à petits coups secs, pour lui faire signe de dégager. Il effectue précipitamment quelques pas en arrière. Elle s'accroupit – c'est pratique, avec sa stricte jupe de tailleur ! –, et sans quitter l'homme du regard, couche la mallette puis manœuvre la serrure à tâtons. Le couvercle se soulève. Elle baisse les yeux sur le contenu de la va-lise.

Plaqués par des élastiques contre l'épais revêtement de velours rouge s'alignent des sortes de courts poignards qui ont l'air redoutablement aiguisés. Et d'autres la-mes, courbes ou lancéolées, ainsi que des poinçons de métal luisant. Le fumier, il voulait faire les choses à l'ancienne. Une tradition qui se perpétue depuis des siècles. Des rites désuets mais puissants.

Un mouvement. L'homme a profité de sa distraction pour bondir vers elle, il la bouscule, commence à remonter à toute allure le couloir par lequel il est arrivé. Elle se déplie en catastrophe, brandit son arme, les bras raidés.

« Stop ! »

Il ne l'écoute pas. Alors, presque malgré elle, son doigt se crispe sur la détente, un éclair, un *bang* assourdissant résonne dans le boyau, le recul qui la heurte aux épaules la fait tituber et, là-bas, face en avant, l'homme s'effondre comme un sac.

Mon Dieu. Elle inspire un grand coup, s'approche, le Glock pointé en direction du type. Elle essaie de le retourner du pied, comme elle a vu faire dans les films, mais il est trop lourd, aussi doit-elle lui attraper le bras et tirer pour qu'il bascule sur le dos. Vu comme il est tombé, il a le nez et le menton meurtris, sanguinolents. Ses yeux sont ouverts mais ne voient rien. Un vilain trou bordé de caillots et d'esquilles d'os déchiquette l'avant de son manteau, où glougloute de plus en plus faiblement un filet de sang. Elle l'a touché au cœur, ou pas loin. Eh bien, ma fille ! C'est vrai qu'au cours des quelques séances de tir que la boîte l'a obligée à effectuer, elle s'est aperçue qu'elle savait viser juste. Elle se penche, pose pouce et index sur les carotides, ne trouve aucun pouls.

Sans prévenir, une nausée la prend. Elle se redresse, s'appuie contre le mur, vomit son petit-déjeuner. Puis, après s'être nettoyée la bouche avec un kleenex, elle remet en place le cran de sécurité, empoche le Glock. Elle se sent mal, un vertige épais monte et descend dans son ventre, et ses pensées tournent en rond, vides de sens.

Elle a tué quelqu'un. Elle était sur les dents et l'homme était un tueur. Mais ça n'ôte rien au fait qu'elle a pris une vie. Elle se force à respirer profondément, plusieurs fois. Un semblant de calme, bien précaire, coule en elle comme une eau froide. Une pensée parasite la traverse : nos contrats avec Vieux-Cuir sont saufs. Elle s'accroche à cette branche de cynisme. Se recoiffe à petits gestes machinaux, va récupérer son attaché-case, revient dans le premier couloir.

Elle se refuse à regarder le corps autrement que du coin de l'œil. Elle devrait le fouiller. Un professionnel toutefois n'a certainement qu'une fausse carte d'identité, et puis, elle ne se voit pas toucher de nouveau le mort, en frôler le torse, lui déplacer les bras. Que faire ? Il y a des gens qui travaillent pour Vieux-Cuir, ceux-là même qui le ravitaillent et le protègent – et au fait, où étaient-ils aujourd'hui, ces nervis, pour que ce soit elle qui doive se charger de la sale besogne ? Ils s'occuperont du cadavre. De toute manière, elle est bien obligée de signaler ce qu'il s'est passé au client.

Un nouvel ébranlement remonte des profondeurs, bientôt suivi d'un second. Elle quitte le croisement et reprend sa descente, se faisant un peu l'impression d'être une somnambule, mais sans se retourner vers le mort, là-bas. Surtout sans se retourner.

Trois coudes plus loin, alors que les ébranlements se produisent à intervalles de plus en plus rapprochés, elle parvient devant la seconde porte. Blindée, elle aussi. Martine doit produire une autre carte avant que le battant ne pivote lourdement. Elle inspire un grand coup. La peur est revenue, elle grouille en elle comme un nid de vers. Allez ! Elle avance, se retrouve sur la petite passerelle qui domine la caverne.

Aussitôt, l'odeur de fauve la saisit à la gorge. Martine prend sur elle et vient poser une main sur la balustrade. Histoire de s'accoutumer aux exhalaisons, c'est l'affaire d'une minute.

Elle n'a jamais pu s'habituer, en revanche, au spectacle de ces monceaux de pièces, de hanaps ou d'assiettes en or, de colliers de perles, saphirs, rubis ou émeraudes, de pectoraux, bagues et bracelets sertis d'énormes diamants qui, à même le sol de la grotte, s'accumulent comme autant de collines. Sous les vieux lustres de fer forgé, autrefois garnis de torches et sur lesquels sont dorénavant fixés des spots électriques, métaux précieux et bijoux scintillent d'étoiles cruelles dès qu'elle bouge la tête.

Tant de richesses... Martine est là pour ça. Pour augmenter encore le trésor du vieux. Sa fortune a beau être colossale, Vieux-Cuir en veut toujours plus, c'est dans sa nature. Or ça fait des siècles qu'il n'a plus quitté sa tanière. Ceux de son espèce vivent longtemps, très longtemps... Mais, l'âge venant, ils n'ont plus, ni l'envie, ni même l'énergie de sortir pour acquérir de nouveaux biens (non qu'il en reste tant que ça, de ceux de son espèce, quoique Martine, en discutant avec son patron, ait appris qu'il y avait au moins trois autres villes

européennes sous lesquelles ils résident depuis le milieu du Moyen Âge). Alors le vieux a fait appel à eux. Et il semble pour l'heure assez satisfait de leurs services. Même si...

Un jour où il était bien luné, il lui a laissé entendre qu'il regrettait les chasses de sa jeunesse, qu'il trouvait cette manière d'accroître son trésor, comment a-t-il dit, déjà ?, ah oui, trop *abstraite*. Voire. Des rumeurs courent sur le vieux, dans le cercle restreint de ceux qui dans la boîte connaissent son identité réelle. Une fois, il n'aurait fait qu'une bouchée d'un comptable trop dodu et pas assez respectueux des convenances. Légende ou non, le danger est toujours présent, dans une rencontre avec Vieux-Cuir, comme une odeur puissante à peine masquée par la courtoisie de la conversation.

Où est-il, au fait ?

Il repose d'ordinaire sur le plus gros amoncellement, vers le mur du fond, non loin du côté muré, là où se trouve sans doute l'ancien accès à la caverne. Mais au-jour'd'hui, si elle distingue bien l'empreinte de son corps tout au long du *nid*, si elle voit bien à proximité l'écran géant, éteint pour le moment, et le clavier spécialement assemblé pour lui (dont les touches, chacune de la taille d'un dictionnaire, lui permettent de communiquer avec l'extérieur par le biais d'Internet), le vieux n'est pas là.

BROOOUUUM ! Elle sursaute, se tourne, crispée, vers l'origine du bruit. Là, dans un vaste renforcement obscur, remue l'immense corps reptilien. Ses ailes membraneuse repliées, il est à demi dressé, s'appuyant à la paroi de ses pattes grif-fues, et lui tourne le dos. On dirait qu'il ne sait pas qu'elle est là. Ce qui n'arrive ja-mais, il a un odorat hypertrophié, il peut la détecter dès son approche dans le tunnel. C'est alors qu'il émet un son surprenant, une sorte de gémissement suraigu. Puis, prenant un élan en tordant son épais cou écailleux, il se cogne violemment le côté de la tête contre la muraille. BROOOUUUM !

Martine, figée, se dit qu'elle arrive au mauvais moment. Elle s'apprête à re-brousser chemin, lorsque le dragon tourne la tête, la fixant de son œil jaune, gros comme une roue d'automobile.

« Ah, mahame Lehasseur. Hou êtes henue. »

La voix de basse roule entre les parois de la caverne. C'est étrange, on dirait que le monstre a du mal à parler. Il n'écourche pas les mots, d'habitude.

« Hites-moi... C'était hoi, ce houp de feu he hai entenhu tout à l'heure ?

— Eh bien, il fallait que je vous en parle, justement. Un tueur. Un type blond, les cheveux longs, avec une mallette pleine d'instruments bizarres. Je l'ai abattu, là-bas. Dans le couloir.

— *Hou l'avez abattu ?* »

Martine ne comprend pas : Vieux-Cuir a brusquement l'air enragé. Le dragon s'approche d'elle à pas furieux qui font trembler le sol, il déplie les ailes, son ombre énorme tombe sur elle. Des flammèches débordent de sa gueule. Il hurle :

« H-AVEZ HOU FAIT À MON HENTISTE ? »

Puis il passe ses nerfs sur elle. Longuement.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : « Sur la route d'Ongle » in n°4.

HENRI BÉ

Fantastique

Rencontre



Henri Bé est né en 1958 à Nice, où il est, dès son plus jeune âge victime du virus de la lecture. Très vite aussi, il prend goût aux mauvaises littératures que sont la SF et le Fantastique, découvrant Poe à 13 ans et Lovecraft à 14. Et aussi Ray Bradbury, Jean Ray, Philip K. Dick... « Emigré » dans la région parisienne à 20 ans, il continue ses lectures nocives dont on lui a bien dit qu'elles le mèneraient tout droit en psychiatrie, et en effet il s'y retrouve à 25 ans... Comme infirmier ! Après avoir souvent tenté d'écrire sans jamais aller jusqu'au bout, ce n'est qu'à 42 ans qu'il commence à suivre des ateliers d'écriture et à rédiger des nouvelles et un roman en attente de réponse d'un éditeur... Depuis début 2007, il commence à envoyer ses textes à des fanzines. Un d'eux, « Solve et Coagula », paraît dans le numéro 16 du fanzine Le Calepin Jaune.

Aujourd'hui, après 30 années dans la région parisienne, Henri Bé est sur le point de retourner dans le Sud : à partir du mois de septembre il a obtenu sa mutation sur Marseille.

Dés qu'il eut franchi la porte, il déboucha dans la lumière... Maintenant il marchait le long de cette côte, humant l'odeur des embruns... Il laissait derrière lui la terrible angoisse, le désespoir, le trou noir... trou noir aussi ses souvenirs, il ne pouvait se remémorer ce qui était arrivé l'instant d'avant. Juste la souffrance, la détresse... mais plus rien de précis.

La mer... depuis combien de temps ne l'avait-il pas vue ? Il grimaça en descendant la petite pente qui menait sur la plage. Certains mouvements lui faisaient mal. L'eau calme l'attirait... Il défit ses vêtements et y entra. Sensation depuis si longtemps oubliée, la caresse douce et fraîche qui baignait son corps, excepté quelques brûlures au niveau de ses plaies. Le soleil sur son visage. Le bien-être l'envahit, il fusionnait avec l'air, l'eau, l'astre du jour, comme un retour au bonheur océanique d'avant la naissance... Il en sortit revigoré, se rhabilla. Non loin s'élevait une villa et il savait qu'on l'y attendait.

Une fille se tenait sur le porche, sa robe blanche tranchait avec sa peau sombre. D'épaisses boucles noires lui tombaient sur les épaules, jusqu'au milieu du dos. Sans doute une métisse de Noir et d'Indien, comme il en avait tant vu dans les bidonvilles des banlieues de la capitale. Mais contrairement à celles-là, elle n'était pas marquée par la misère. Son allure était celle d'une princesse.

- Luis ! s'écria-t-elle, se précipitant dans ses bras.

Elle était douce et parfumée.

- Qui es-tu ? demanda Luis. Je sais qu'on se connaît...

- Bien sûr que tu me connais. On s'est souvent croisés, sans jamais se rejoindre. Jusqu'à aujourd'hui.

- Oui, je me souviens de t'avoir aperçue...

Deux ans plus tôt, une opération dirigée contre une caserne avait mal tourné. Luis avait vu tomber plusieurs de ses camarades et avait dû s'enfuir dans les rues de la vieille ville, poursuivi par les forces spéciales. Il se revoyait fendre la foule affolée des petites rues, à travers la chaleur et la misère, les cris, les coups de feu.

Soudain il s'était retrouvé face à elle.

Elle le contemplait, sereine, indifférente à l'agitation et il aurait voulu cesser sa course et l'enlacer... Puis il avait obliqué dans une petite traverse et réussit à semer ses poursuivants.

Quelques mois plus tard, il gisait, dévoré de fièvre, dans un village de jungle qui abritait les guérilleros. Moitié délirant, il grelottait. Sentant une présence, il avait fait l'effort d'ouvrir les yeux. Elle se tenait penchée sur lui, ses yeux sombres pleins d'amour. Elle lui avait alors posé la main sur le front et une profonde paix l'avait gagné. Il s'endormit.

Il fut réveillé par une piqûre. Leur médecin les avait rejoints et lui posait une perfusion. Le mal était jugulé.

Aujourd'hui elle était près de lui. Elle passa son bras autour de sa taille et l'emmena à l'intérieur. La chambre était sombre, mais le soleil, à travers les stores, rayait le lit de lumière.

Lentement, il fit glisser les bretelles de la robe. Son corps était brun sous le vêtement blanc qui tomba au sol. Des tatouages en arabesques parcouraient la peau de tout son buste. Décoratifs ou rituels ?

Elle déshabilla l'homme et ses mains glissèrent sur son épiderme, lui arrachant un petit cri.

- Tu souffres encore ? murmura-t-elle.

- Oui... mes côtes...

Un gros hématome noircissait son côté. La femme le toucha et il se dissout comme une tâche sous le savon.

- Tes poignets et tes chevilles sont marqués aussi, dit-elle en le caressant à cet endroit.

Les traces de brûlures au fer rouge sur son avant-bras disparurent sous les baisers, ainsi que les marques d'électrodes sur sa poitrine.

- Les Indiens, dans la forêt, parlent de chamanes guérisseuses... Est-ce que tu es l'une d'entre elles ?

- Je suis cela... et bien plus !

- Pourquoi devrions-nous nous rencontrer ?

- Le chemin de ton esprit devait te mener à moi.

En suivant les courbes tatouées sur le corps de la métisse, il repensait à ses cheminements, à ses souffrances et ses joies. Les lignes semblaient prendre leur source dans les replis du nombril noir, montaient jusqu'à ses seins qu'elles encerclaient puis retombaient en cascades vers le ventre. Alors elles entouraient d'un rayonnement sombre le mystère du sexe, vers lequel elles disparaissaient.

Il se détendait, ses pensées papillonnaient : il eut l'idée étrange que ce réseau symbolisait son cheminement, de l'enfance protégée des beaux quartiers à la faculté, de la prise de conscience à l'engagement, puis à l'action armée, jusqu'au jour où il s'était retrouvé face au colonel Aranjuez...

Il leva les yeux vers elle. Elle lui souriait.

- Je suis une rebelle, comme toi, dit-elle. Personne ne peut m'asservir. Surtout celui qui croit m'utiliser.

Elle se redressa et l'enjamba.

- Maintenant je vais t'aimer. Laisse-toi faire. Je serai à toi et tu seras à moi.

Elle s'emboîta sur lui, sa bouche descendant vers celle de l'homme. Ses cheveux noirs au délicat parfum tombèrent sur le visage du guérillero. Il se sentit pénétrer d'un océan de douceur qui l'emportait loin, très loin... il s'abandonna...

- MERDE ! cria Ortégua. Son cœur a lâché !

- Pas moyen de le réanimer ? demanda le Colonel Aranjuez en tirant sur sa cigarette. Il était à bout, il allait nous donner ses contacts !

Le « Docteur » Ortégua, grand spécialiste de la torture, souleva les paupières de Luis et posa ses doigts sur son cou à la recherche de pulsations...

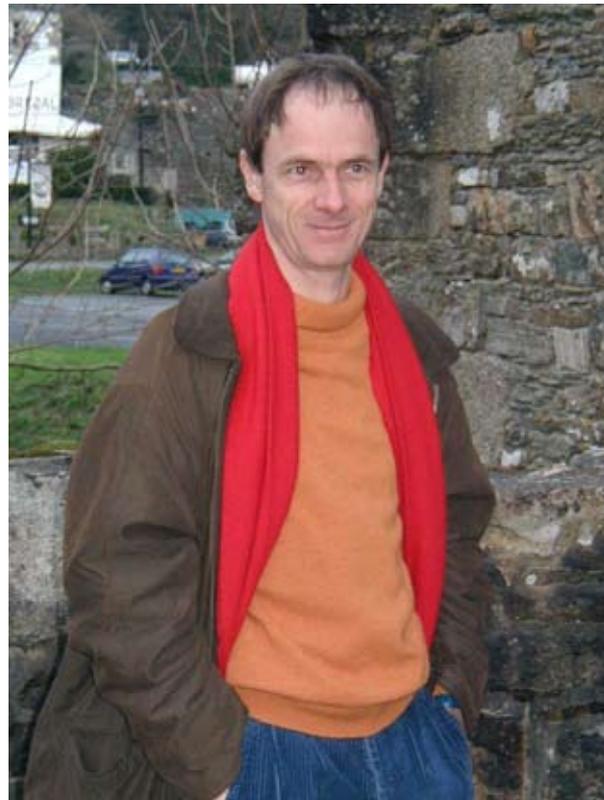
- Non, je suis désolé mon colonel, il nous a définitivement échappé.

Aranjuez détacha la petite tête de mort d'argent épinglée sur son uniforme des forces spéciales et la jeta rageusement.

- Mais je rêve ! Il sourit en plus ! Cette salope de mort nous a volé notre prisonnier !

JEAN-MICHEL CALVEZ

Fantastique

Une Histoire avec
chute

Ingénieur en constructions navales, né en 1961 dans le Finistère. Passionné de littérature et de science-fiction (quatre romans publiés dans cette catégorie). Aborde aussi d'autres genres, tout en restant fidèle au registre de l'Imaginaire : polar ou roman noir, aventures ou espionnage, fantastique, roman contemporain. En plus du roman, a publié environ quarante textes de fantastique ou SF, d'abord en revues ou fanzines (La Geste, Miniature, Maelstrom, Nouvelle Donne...), puis dans diverses anthologies.

A peine gravies les marches en sortant du métro étouffant et nauséabond, papa, maman et Bobby se retrouvent d'un coup sur une esplanade immense, en plein courant d'air. Sous un beau soleil d'arrière-saison, c'est une sorte d'agora venteuse et nue entourée d'immeubles, avec des dalles en puzzle jusqu'à l'infini, plus ou moins claires, plus ou moins sales, un peu comme une vaste toile rapiécée. Et partout, alentour, claquent les pas-castagnettes de gens pressés à l'air soucieux, qui filent tête baissée vers une destination à problèmes, semble-t-il.

Brève hésitation, au pied de la tour anthracite interminable et un brin lugubre. Le nez levé, l'air un peu bovin de touristes égarés, c'est à croire qu'ils cherchent leur chemin d'après la position du soleil. «OK, c'est bien ça», décrète enfin papa, rassuré. Ils ne se sont pas trompés : ils sont bien arrivés au pied de la Tour Montcarnage aux cinquante-six étages, le plus haut point de vue de Paris avec la Tour Eiffelée, d'après les guides.

Entre papa et maman il y a Bobby, frimousse boudeuse et friponne constellée de taches de rousseur. Du haut de ses six ans, avec sa vision au ras du sol, il n'a pas encore remarqué la tour-gratte-ciel tubulaire couleur d'acier à canon qui les surplombe, menaçante. En fait, Bobby a l'esprit ailleurs : il s'obstine à tenter de détacher du bout de sa bottine un patch de chewing-gum couleur de cervelle malade, collé sur une dalle. D'ailleurs tout le reste est à l'avenant, ce n'est pas très propre par ici, les français sont des porcs, et les dalles sont constellées de traces brunes ou ocre : chiures de mouches ou de pigeons, miettes de sandwiches, crottes de chiens écrasées, retraçant sans le vouloir le logo de chaussures de sport bien connues, quelques autres au dernier stade de l'effritement, débris de pizzas par ici, par là un cornet de glace à la fraise qui a perdu la boule, l'ensemble formant un vaste patchwork coloré – un jardin à la française.

- Alors, on y va, ou on prend racine ? lance papa, revigoré par le ciel lumineux de Paris, après leur promenade souterraine éprouvante.

Maman hésite un instant, l'œil rivé vers le sommet, dubitative. Non pas parce que c'est haut, mais parce qu'on dirait vraiment qu'elle tombe comme un canon que l'on pointe ; c'en est presque saisissant. Puis maman s'ébroue et se raisonne. Bon, elle sait bien que ce n'est qu'une illusion optique, que ce sont les nuages qui s'en vont, poussés par le vent, et non la tour. Par ailleurs, la météo est idéalement dégagée pour une fin septembre, le point de vue méritera le détour et puis, leur Bobby en gardera à coup sûr un souvenir inoubliable de Paris.

- Bien sûr qu'on y va, mon chéri. On est venus pour visiter Paris, non ?

Et elle empoigne fermement par la main son Bobby, qui s'apprêtait déjà à filer en douce et suivre le mouvement de foule alentour, comme s'il était happé par ce flux continu, ou hypnotisé par leur pas cadencé.

- Allez, viens, Bobby ! Tu vas voir comme Paris est beau, vu de là-haut !

Ils passent le sas transparent à tourniquet, qu'il faut pousser pour mettre en branle. Et Bobby pense à une sorte de cage à écureuils, ou à des souris dans un labyrinthe de laboratoire. Peut-être même, hypothèse gratuite, s'agit-il du treuil qui actionne l'ascenseur, à l'intérieur ?

Dès le hall intérieur franchi, ils sont accueillis par un chasseur en livrée rouge sang et or, avec épaulettes et casquette, qui affiche le même regard impassible et professionnel qu'un soldat de la garde royale à Buckingham.

- C'est un major ? demande Bobby à voix haute, mais en anglais, bien entendu.

- Un major ? Et pourquoi ça, un major ?

- Eh bien, c'est le mari d'une majorette, tiens.

Maman sourit, mais papa ne bronche pas. Il s'est éloigné de quelques pas et s'est arrêté devant un panneau en plusieurs langues, jouxtant un guichet. Celui-ci affiche les tarifs pour l'ascension et offre par ailleurs, en option, l'alternative d'un billet combiné : visite du dernier étage de la tour, et celle du MAC DO (le Musée d'Art Contemporain des Dallages Ouvragés), qui se situe quant à lui au cinquante-et-unième étage, après cinquante niveaux de bureaux en sandwich. L'on y expose les dallages d'un certain Magnus Freefall, selon le menu affiché.

Brève hésitation paternelle, peut-être due au soupçon de sang écossais dans ses veines.

- Tant qu'à monter si haut, ne ratez surtout pas le musée. Pour un euro de plus je vous le recommande, leur conseille alors, avec un sourire ravi, un touriste chinois déjà au parfum, dans un anglais parfait. Maman opine du chef, convaincue.

- OK, approuve alors papa, avec un temps de retard. Va pour le billet combiné.

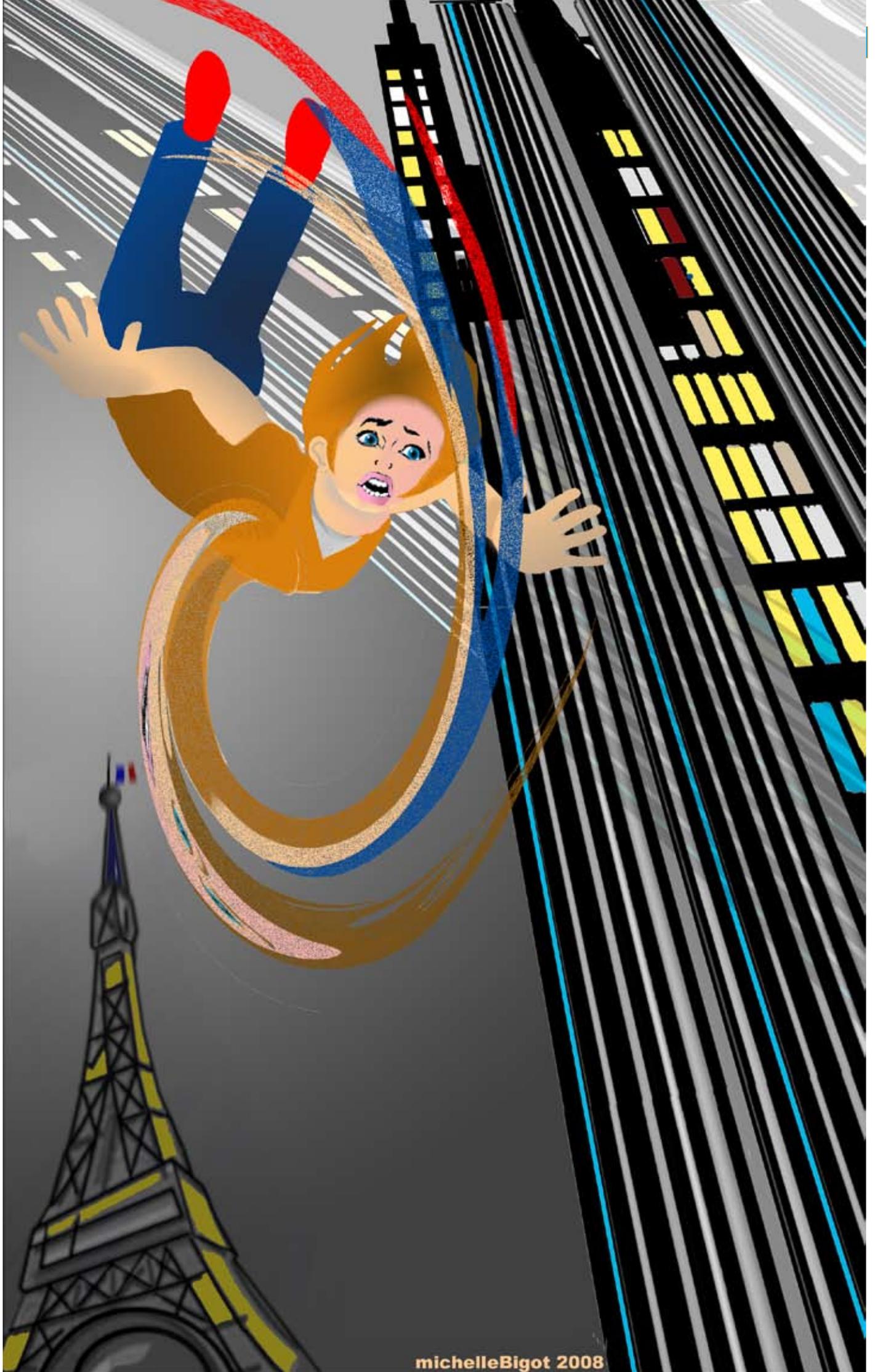
Ils prennent leur place dans la file d'attente et prennent deux billets au guichet, Bobby ne payant pas sa place, à six ans.

Au fond du hall, droit devant eux, un ascenseur monumental. A peine ont-il le temps de s'approcher que la porte de métal nu s'ouvre en deux et glisse, majestueuse et silencieuse. On dirait l'entrée secrète d'une pyramide, pense Bobby, ou la grotte à sésame des Mille et une nuits. A l'intérieur, tout n'est que velours rouge et panneaux d'acier au poli miroir. Le chasseur de service appuie sur un bouton. Aussitôt, naît du centre de la terre – ou c'est tout comme – une vibration sourde, pareille au bruit de la machine à laver de maman, lorsqu'elle se met en essorage rapide. Bobby, qui n'est jamais allé à New-York, est positivement impressionné.

Au cinquantième, freinage en douceur. Et les portes se rouvrent sur la perspective d'un couloir nu, ponctué d'un alignement de néons glauques, comme une autoroute à l'envers. C'est un peu comme s'ils se retrouvaient dans un nouveau couloir de métro, malgré leur ascension. Et, au fond du couloir, là-bas, c'est l'entrée du fameux MAC DO (Musée d'Art Contemporain des Dallages Ouvragés).

En même temps que le groupe des passagers de l'ascenseur, tous les trois entrent dans une salle sonore au sol de marbre, et aux échos inhabituels de cathédrale. Là, plus encore que par la vue d'ensemble ils sont frappés d'emblée par l'odeur bizarre qui y règne : de vernis frais, de peinture ou de produits pour artistes et d'un tas d'autres ingrédients non identifiables, dont l'ensemble compose un fumet aussi complexe, et aussi cosmopolite que l'est celui du métro qu'ils viennent de quitter.

Mais il n'y a pas que cela. Les œuvres exposées – les fameux dallages de Magnus Freefall – sont surprenantes, vraiment. D'abord, parce qu'elles ont toutes le même format – le même moule, devrait-on dire – et une même tonalité insolite, malsaine : une dominante ocre, brun rouge ou d'un gris-noir sale, faisant croire à des vues aériennes en provenance de tous les déserts du monde. Mais aussi, il fallait s'y attendre, parce que ces «peintures sur dalle» sont des «toiles» abstraites, de l'art brut. Naturellement granuleuse, leur surface de béton, une fois travaillée par l'artiste, est plus grenue et rugueuse encore qu'une huile non diluée appliquée à la truelle, à mi chemin entre collage et projection d'éclats, une synthèse entre transparence minérale de vitrail et effritements organiques. Même papa semble impressionné, note Bobby : la vérité est que son père ne parvient pas à déterminer quelle a pu être la technique utilisée par l'artiste.



En tout cas, ce Magnus Freefall devait être plutôt torturé des neurones, un esprit salement tourmenté par son art, et dont les œuvres ont été enfanté dans la douleur.

- Ça ne ressemble à rien ! s'exclame maman à voix basse, comme s'il y avait ici des gens endormis – ou peut-être des esprits ? – dont il ne fallait surtout pas troubler le sommeil.

- Mais si. C'est juste du contemporain, il faut l'accepter, c'est tout, rétorque papa, bien qu'il ne soit guère plus qu'à demi convaincu. En fait, il n'est pas expert en la matière et chez lui, c'est donc la logique seule qui parle. Si cela est exposé, c'est que c'est de l'art ; et si c'est de l'art, c'est que ça vaut de l'argent. Or, l'argent se respecte, faute de mieux.

- On dirait presque que c'est vivant ! commente spontanément Bobby à voix haute, fasciné par l'alignement de patchworks aux couleurs crues, vaguement alimentaires.

- Chhhhhut ! On ne parle pas si fort. Ici, c'est comme dans une église ! le sermonne maman, sans pouvoir retenir un frisson.

Mais Bobby est tout excité. Tout est nouveau, pour lui. C'est la première fois de sa vie qu'il visite un musée contemporain, une visite qui n'était même pas prévue dans leur périple parisien, pour tout dire, simple question d'opportunité saisie au vol.

Bobby s'éloigne déjà, fasciné, à la découverte de cet endroit insolite, donc magique. Et voilà qu'il déchiffre, laborieusement – dans la version anglaise, bien sûr – une petite plaque d'aluminium poli, rivée à la base de l'une des dalles, juste à la hauteur de ses yeux d'enfant : «Destin d'une Pizza Volante Non Identifiée», annonce-t-elle à qui veut bien la lire, de façon surprenante. Tout un programme, gravé dans le métal.

- Et ça, maman, qu'est ce que ça veut dire ? insiste-t-il assez logiquement, pointant du doigt la plaque mystérieuse, et tirant sa mère par la main.

- C'est... oh, eh bien, c'est le titre du tableau. Mais ça aussi, c'est du contemporain, complète-t-elle prudemment, après un temps de réflexion. Tu sais, c'est un art... difficile.

L'attention attirée par cet exemple insolite, papa et maman se penchent à leur tour sur chaque œuvre et portent désormais attention aux titres, tous aussi énigmatiques ou facétieux. Il y a là, par exemple : «Vieille dame avec chien et laisse», «Cornet de frites grasses et son propriétaire fluet», «Appel du vide sur téléphone portable Motorola», «Amoureux tragiques, face à la réalité avérée», etc. Et puis celui-là encore, très récent, car il est signé du 8 juillet 2002, et qui s'appelle : «Enfant de trois ans, du type turbulent (II)».

Papa n'avance pas d'explication plus poussée : lui aussi a atteint ses limites face à des titres aussi hermétiques. Bien sûr, en poussant l'analogie, et avec un gros effort d'imagination, on pourrait noter que sur le dernier cité la tache centrale aurait, à peu de choses près, la taille – ou faut-il dire la surface, pour être exact ? – d'un enfant étendu, ou d'un baril de lessive, d'un panier de provisions étalé, ou de n'importe quoi d'autre de même volume global, ou surface, ou dimension. Mais a priori, ça n'a rien à voir. C'est le privilège de l'artiste que de baptiser ses œuvres à sa volonté, sans brider son imagination. Dali par exemple, auquel papa voue un véritable culte, était expert incontesté des titres saugrenus et des noms à rallonge, à tiroirs, et à références secrètes – ou parfois explicites – dont papa a toujours quelques-uns en mémoire comme on n'oublie pas la poésie classique. «Oiseau putréfié», «Femme-cheval paranoïaque», «Symbiose de la tête au coquillage», «Naissance des désirs liquides», «Le chevalier à la tour», «Œufs sur le plat sans le plat», «Nu féminin hystérique et aérodynamique», «Avion de chair», «Le sentiment de la vitesse», «L'écho du vide», «L'heure du visage craquelé» ; autant d'images qui parlent avant tout à l'imaginaire mais qui, dans le même temps, ne parlent pas forcément une langue qu'on l'on maîtrise parfaitement. Mais bon, Freefall n'est pas Dali, les deux artistes n'ont sans doute en commun que cette homonymie de pur hasard dans les sonorités – Dali, dallages... – ainsi qu'un goût avéré pour l'insolite et le tourmenté, jusque dans les titres.

Ils poursuivent, de dalle en dalle, leur visite du musée, mais l'attrait de la nouveauté sémousse assez vite. Au delà de l'abstraction conceptuelle des dalles peintes, l'on croit parfois deviner dans ces entrelacs serrés des formes connues ou, plus exactement, certains motifs répétitifs : des rythmes, des chocs, des confrontations spontanées avec la matière (ou entre matières), ainsi qu'une sorte de point commun, de récurrence systématique dans la technique – voire dans l'intention ? Mais cette uniformité dans la représentation et l'abstraction en devient lassante à la longue, comme de parcourir un chemin de croix sans connaître l'Évangile.

De son côté, Bobby est plus prosaïque que ses parents. Celle-ci, on dirait un œuf à la coque sur le carrelage d'une salle de bains ; celle-là, une tartine de confiture de cassis, tombée à l'envers sur le béton de la cour de récréation, interprète-t-il sans complexes, devant l'une ou l'autre des œuvres exposées. Question de références, d'éducation – ou peut-être de goûts.

Après un quart d'heure au MAC DO, Bobby s'agite de plus en plus, il ne tient plus en place. Il est le premier à craquer et à demander à sortir. Mais c'est lui qui a raison, ils en ont vu suffisamment : sa mère elle-même est dégoûtée, écœurée par ces couleurs violentes, dont l'accumulation incongrue finit par devenir sinistre et presque malsaine. Ce n'est pas sa tasse de thé, elle n'a pas trop l'habitude de l'art contemporain – ou serait-ce plutôt de devoir absorber autant de contemporain en une seule fois, peut-être, qui la gêne jusqu'au malaise ? Désormais, elle ne souhaite rien tant que d'aller prendre l'air au sommet de la tour, comme il était prévu à l'origine.

Le même consensus les rapproche et ils sortent enfin, pas mécontents de changer d'air et horizon, tout compte fait. Une fois dehors, Bobby rit, gesticule, il se défoule et court déjà sur la terrasse, en plein vent, sous le soleil bienveillant de septembre.

- Regarde, maman : on voit tout Paris ! Y a même la Tour Eiffel là-bas, tout près.

L'enfant est penché sur la balustrade de béton lisse où ont été vissées de petites plaques d'aluminium anodisé gravées, portant, en plusieurs langues, la recommandation de prudence classique : «e pericoloso sporgersi», etc.

Maman a peur pour son Bobby si turbulent. Elle se précipite vers lui avec un grand cri, mais ses talons trop hauts glissent sur le sol de béton trop lisse. Et voilà qu'elle tombe, qu'elle lance d'instinct ses bras en avant pour se protéger, qu'elle s'accroche à lui, le pousse, pousse un nouveau grand cri de terreur pure. Mais c'est trop tard.

Maman a poussé Bobby dans le dos, violemment, sans le vouloir, bien sûr : c'est un accident regrettable, stupide, et horrible. Avec le vent et la rumeur de la ville dans les oreilles, Bobby n'a rien vu venir, rien entendu. Et soudain il a disparu, il n'est plus là. Il est tombé.

Maman hurle, papa se retourne mais reste muet, paralysé par l'horreur : il n'y croit pas.

Quelques touristes alentour se retournent, enfin, intrigués par les cris : ils n'ont rien vu, rien compris. Ils se demandent ce qui se passe avec ces deux-là : une crise de vertige ?

*
 * *

- On vient de nous livrer une nouvelle œuvre. Où doit-on la déposer, s'il vous plaît ?
- Par ici, messieurs. Mais faites attention, c'est extrêmement fragile.

Suant et grimaçant sous la charge, les deux manutentionnaires déposent leur fardeau. Ils ont pris l'ascenseur jusqu'au cinquante-et-unièmes étage de la tour Montcarnagge mais ils ont dû, ensuite, parcourir quelques couloirs, jusqu'au bureau du conservateur en chef.

- Ah, voilà donc le dernier Magnus Freefall ? Parfait, leur lance-t-il avec un sourire entendu tout en se frottant les mains. Posez le ici, que je voie un peu mieux ce chef d'œuvre.

D'un mouvement synchronisé, les deux hommes retournent avec précautions la lourde dalle rectangulaire et la déposent debout, sur la tranche. Le conservateur du MAC DO recule de trois pas puis jette à l'œuvre encore fraîche – une création récente, forcément – un coup d'œil d'ensemble. Bien, il est satisfait, elle est parfaite.

Sur la surface claire de béton, rouges, ocres et bruns forment une composition subtile, d'une harmonie parfaite – couleurs d'automne dans la campagne anglaise, un peu. Quand bien même il ne s'agit que d'une œuvre de circonstances, comme d'habitude.

- Belle pièce, vraiment, une bonne acquisition. Quelle est la date de la création ?

L'un des deux hommes consulte le bordereau, puis le lui tend. C'est pour lui, cela fait partie de la livraison et cela comporte, bien entendu, toutes les caractéristiques nécessaires pour identifier l'œuvre avec son contexte.

- Le 21 septembre, très exactement en fin de matinée, selon ce document.

- Ah. Très bien, messieurs, je vous remercie, vous pouvez disposer.

Il leur donne à chacun la pièce puis les deux hommes s'en vont, s'épongeant le front. Une fois seul, le conservateur l'admire à nouveau : très belle, vraiment. Un superbe Freefall, très inspiré. Quant à lui, il va procéder comme à l'habitude avec les dalles peintes de l'artiste génial : une couche de fixateur chimique, afin de fixer la matière et garantir la pérennité des couleurs, puis faire graver une plaque avec le titre de l'œuvre en six langues, dont le japonais.

Pour celle-ci, l'artiste a choisi un titre parfaitement adapté, comme à son habitude : «Enfant de six ans, de type turbulent (III)».

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Piles-Poils» in n°Jouets.



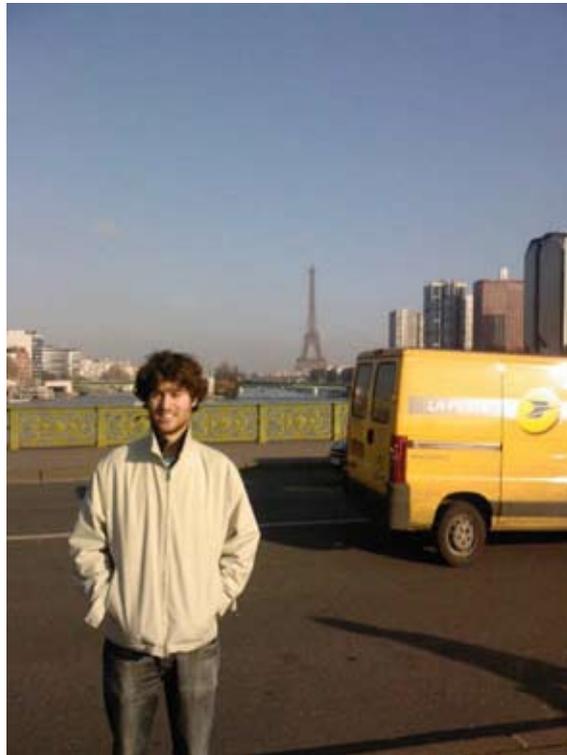
L'illustratrice : MICHELLE BIGOT

Après avoir longtemps travaillé dans l'univers gallo-romain (CNRS), renaissance dans l'enveloppe d'une «faiseuse d'images» , puis rencontre d'un jeune éditeur André-François RUAUD, «Les moutons Electriques» qui explore les littératures de l'imaginaire, de la science-fiction et du merveilleux et qui orientera désormais le travail de Michelle Bigot vers le graphisme l'illustration, l'image...

DENIS RODITI

Fantasy

La Défaite du roi



Franco-Italien d'origine, Denis Roditi est né à Lausanne (Suisse) en 1986. Il s'intéresse à la lecture depuis qu'il a découvert les romans d'Enid Blyton et d'Agatha Christie. C'est Stephen King qui est à l'origine de son intérêt pour l'écriture. Il a publié des nouvelles dans divers fanzines/webzines comme Horrifque, Cauchemars d'Arkham, Nocturne, Brins d'éternité ou Reflets d'ombre. Il étudie actuellement au Centre de formation des journalistes à Paris.

« Ils ont gagné cette bataille, pas la guerre.

– Les pertes que nous avons subies sont tellement sévères que cela ne fait pas grande différence. »

Les représentants du pouvoir de la baronnie de Morth débattaient dans la salle du Grand Conseil depuis l'apparition des premières étoiles dans le ciel glacé. Les troupes de Trentor leur avaient tendu un piège. Quatre heures plus tôt dans l'après-midi, un paysan était venu crier aux portes du château que des barbares venus du nord étaient en train de piller les mines de fer du Roi à quelques milles de là.

Ni le Roi ni ses conseillers n'avaient pris le temps de réfléchir à l'infime probabilité du retour des barbares – intégralement décimés en des temps plus anciens. Le royaume traversait alors une longue période de tranquillité et même l'âme la plus cynique n'aurait pu imaginé reprendre les armes aussi longtemps que Karmen serait Roi. Celui-ci avait néanmoins envoyé une cohorte au lieu-dit.

A la surprise générale, l'armée de Trentor s'était alors révélée si nombreuse que tout le restant des troupes avait dû être envoyé en guise de renfort... En vain.

Le château paraissait abandonné en cette heure tardive. Certains blessés guérissaient lentement dans les tentes des magiciens ; leurs proches priaient pour eux. Auparavant, en des âges plus reculés, la populace n'aurait pas été si touchée car les guerres étaient nombreuses. Mais cela faisait de très longues années qu'aucune goutte de sang n'avait été versée, l'assaut ennemi avait été absolument imprévisible et les familles pleuraient maintenant sur leur sort : on ne pouvait les blâmer.

« La séance est reportée, trancha le Roi. Ces débats stériles ne nous mèneront à rien. Le Conseil se réunira à nouveau demain soir, à la tombée du crépuscule. »

Obéissant à la toute-puissante injonction, les membres du Conseil – contrariés mais diligents – se dispersèrent dans un bruit de bottes et de portes qui claquent. Désormais seul dans la vaste pièce, le Roi croisa son reflet dans le long miroir ovale au-dessus du secrétaire et s'aperçut qu'il était toujours vêtu de son heaume et de son armure – tous deux maculés de sang séché. Troublé, il s'empressa de s'en délester.

Il se souvenait encore du moment où il avait réalisé qu'il serait obligé d'aller assister ses troupes. Entouré de ses conseillers, il avait chevauché à travers la moitié du royaume – laissant le château pratiquement vide –, pour atteindre finalement la plaine de Tidul où il s'était battu avec les autres jusqu'au bout. Oui, il avait risqué sa vie pour le royaume. Mais il avait perdu.

Epuisé, Karmen aligna le casque et l'armure sur le sol et gagna sa chambre à coucher d'une démarche traînante. Il n'était pas spécialement tard, mais les combats l'avaient achevé. Tandis qu'il s'allongeait sur le grand lit à baldaquins, il sentit presque aussitôt son esprit quitter sa chair.

Au petit matin, à son réveil, le Roi vit un mort.

Il s'était levé pour aller ouvrir les rideaux de sa chambre royale afin que la lumière pénètre dans la pièce, en avait profité pour jeter un coup d'œil par la fenêtre en contrebas, et c'est alors qu'il l'avait vu. Il s'agissait, sans doute possible, de Krommel Ronning. Ronning était un des capitaines les plus qualifiés que comptait l'armée du Roi et, accessoirement, l'auteur d'un recueil de poèmes d'une mémorable médiocrité.

La journée était belle et le ciel clair. Même les hurlements lointains des blessés – les sorts cicatriciels n'étaient pas indolores – paraissaient doux et comme naturels en ce matin renouvelé. Des enfants en tenue dépenaillée se couraient après dans la cour en poussant des cris stridents.

Ronning ne faisait aucun effort pour les éviter, traversant la place d'une démarche somnambulique. La lame de son épée qui dépassait du fourreau lançait par intermittence de brefs éclats aveuglants. Ses oreilles en forme de carotte étaient légèrement rougies par la bise matinale.

Sauf que Ronning était mort. Il avait été éventré : ses entrailles s'étaient répandues sur la terre grasse de la plaine de Tidul, et il était tombé face contre terre avec un son qui rappelait le clappement lourd et spongieux d'un poisson sur un étal. Malgré la bataille sanglante qui sévissait autour d'eux, le Roi s'était dépossédé de sa monture, plein d'une attention résignée pour les dernières paroles du capitaine. « J'aurais pu être un gr...grand écriv... », avait dit celui-ci avant de succomber.

Soudain, comme s'il avait lu dans l'esprit du Roi, Ronning lui lança un coup d'œil depuis la dizaine de mètres qui les séparait ; il tenta un geste dans sa direction. Mais, déjà, Karmen avait renfermé la fenêtre et rabattu les rideaux. Il resta le souffle coupé un instant, puis il se changea, sortit de la chambre et se dirigea vers la salle du Grand Conseil. Son visage semblait être celui d'un revenant.

Seul Cheriden était là, mais il paraissait affairé et prêt à quitter la pièce.

– « Avez-vous..., commença le Roi. »

Cheriden haussa un sourcil. L'espace d'un fol instant, Karmen se demanda si le conseiller n'avait pas, lui aussi, succombé la veille. N'y avait-il pas de trace sur son visage laissant supposer une rigidité cadavérique ? « Rien, s'excusa-t-il. Je pensais à la réunion de ce soir. »

Sous l'air dubitatif du conseiller, Karmen quitta la pièce, se demandant s'il avait bien fait de n'avoir pas parlé de sa vision à Cheriden. Son hésitation était peut-être mauvais signe. Il se promit d'aller voir le mage pour parler de cela plus tard, lorsque ses fonctions lui laisseraient suffisamment de temps.

O'Menh n'était pas mage mais stratège en chef. Il habitait dans une des pièces du haut et passait la majeure partie de ses journées, pour ce qu'en comprenait le Roi, à user d'appareils géométriques et à établir des statistiques. Il ne dormait pas beaucoup ces derniers temps mais, vu les circonstances, personne n'allait lui en faire le reproche. Karmen frappa à la porte.

Un visage aux traits tombants et aux cernes lourds apparut dans l'embrasure. A la vue du Roi, O'Menh se contenta de lui tourner le dos et de se traîner nonchalamment jusqu'à son atelier. Karmen referma la porte derrière lui.

Le plan de travail du stratège se résumait à un tombereau de paperasses – essentiellement des chiffres et des croquis – et sa compagnie à un griffon nain qui restait la plupart du temps juché sur l'armoire parmi les appareils de mesure et une mappemonde moisie et crevassée.

« Où en est votre recensement ? demanda le Roi.

– Terminé, répondit le vieil homme avec amertume.

– Eh bien ?

– Je ne sais par où commencer... » Son abattement était palpable, comme chez tout un chacun.

« Combien de morts ? le pressa Karmen.

– Tous nos effectifs. Plus de trois mille. Le compte exact est dans un de mes carnets.

– Dieu nous pardonne, fit le Roi d'une voix lointaine. Avons-nous une idée des mouvements de troupes de Trentor ?

– D'après mes sources, dit O'Menh – sur un ton distant, presque neutre, comme si le fait ne le concernait plus –, il est en train de prendre d'assaut plusieurs colonies du royaume. Des incendies ont été déclarés aux alentours de Morth Karabras et le pic de O'Dul a été assiégé ce matin même... »

La foudre nous est tombée dessus, songea le Roi ; loin était l'époque où les armées de la région étaient sous son joug, lui devant redevance et loyauté pour la menace dont il les avait libérées. A présent que cette menace n'était plus et que l'ennui se faisait ressentir, les généraux de ses provinces se rebellaient contre lui pour des motifs factices... Des motifs visant en réalité à tromper la monotonie d'une existence inactive.

« Les hommes de Trentor ont été repérés jusque dans la forêt de Loberty, non loin de la plaine de Tidul, poursuivit O'Menh. Ils ont établi des camps là-bas. Ils construisent des machines de guerre.

– Je veux qu'on envoie des espions et qu'on... »

A cet instant, le Roi fut interrompu par le son alarmé d'une clochette ; l'appel semblait provenir du rez-de-chaussée. Maugréant une excuse, Karmen quitta la pièce avec précipitation.

En descendant les marches qui menaient au hall principal, il manqua de renverser un jeune homme muni d'une cape (d'un bleu profond rehaussée de motifs argentés) qui regagnait ses appartements : le Roi eut vaguement l'impression de le reconnaître. Mais n'était-ce pas le cas de tous les sujets logeant sous son toit ? Cette pensée rassurante ne fit cependant rien pour apaiser un pressentiment qui se faisait de plus en plus insistant.

Karmen n'eut pas plus tôt franchi les deux battants gigantesques qui menaient au hall qu'une servante, l'air implorant et terrifié, se précipita vers lui. Elle tenait encore la clochette qui, d'habitude, servait à rappeler à l'ordre les domestiques.

« La Mort est venue en personne, Seigneur ! criait la femme. Dieu ait pitié de nos âmes miséricordieuses ! »

« Qu'est-ce que c'est ? », marmonna Karmen, ayant remarqué le bout de papier qu'elle tenait dans la main. Prudemment, il s'empara du document. Les mots avaient été écrits, selon toute vraisemblance, avec du sang frais : il était obligé de tenir le papier bien perpendiculaire pour qu'il ne dégoutte pas sur les dalles. En parcourant l'avertissement, le Roi vit toutes ses craintes se confirmer.

Après un instant d'absence, il leva la tête et demanda : « A quoi ressemblait-Elle ? Lavez-vous vue ? »

Mais la pauvre femme s'était agenouillée et pleurait tout son saoul, marmonnant des paroles de plus en plus incohérentes qui, pour la plupart, devaient porter sur l'épouvantable vision.

Karmen ne put se retenir : il se mit à la secouer pour lui faire reprendre ses esprits. « Lavez-vous vraiment vue ? », insista-t-il, une note de rage impuissante dans la voix.

La femme ne put que hocher la tête à plusieurs reprises, incapable de dire un mot. Le Roi éprouva alors une curieuse et presque irrésistible bouffée de haine. Il leva la main pour gifler cette sotte incapable quand il se rendit brutalement compte de ce qu'il faisait. Dégoûté, il s'éloigna des pleurs de la femme qui semblaient le suivre jusque dans le corridor, et regagna l'escalier.

Quelle sinistre comédie était-on en train de lui jouer ? Karmen avait bien l'intention de trouver un de ses conseillers, ou même un garde, afin d'obtenir des précisions sur cette infamante supercherie.

Mais au moment où il s'apprêtait à chercher du secours, une image lui traversa l'esprit avec la brutalité d'une épée fendant un crâne mûr : Marten, cavalant à travers les tertres rocheux en direction de leurs assaillants lors de cette bataille maudite. Marten avait été un des soldats les plus proches du Roi. Ce jour-là, avant de périr à son tour sous les lames adverses, il portait une cape que sa course faisait onduler. Une cape d'un bleu profond rehaussée de motifs argentés...

« Quelqu'un fomente un complot, déclara le Roi ce soir-là en s'adressant à tous les membres du Conseil. Et je soupçonne Trentor de n'y être pas totalement étranger. »

Les conseillers remuèrent sur leur siège ; aucun d'eux ne fit mine de rompre ce silence embarrassé.

« Des sortilèges ont été lancés sur le château, continua-t-il. Pas plus tard que cet après-midi, j'ai croisé un spectre dans l'escalier. Et ce matin, en regardant par la fenêtre, j'en ai vu un autre qui... »

– Ridicule, le coupa Karmak. Vous savez bien que Trentor ne dispose pas de tels pouvoirs d'illusion. »

Les conseillers s'étaient mis à parler entre eux à demi voix en jetant des coups d'œil furtifs au Roi.

« Ce n'est pas tout, dit celui-ci d'une voix qui fit taire les chuchotements. La Mort est venue frapper à notre porte. Et elle m'a transmis ce message. (Il prit le papier qu'il avait laissé sur ses genoux et le déplia en vitesse) *Je viendrai vous chercher. Ce soir.* »

Le silence retomba brutalement. Les membres du Conseil lui prêtaient maintenant la plus grande attention. La lettre circula de mains en mains pendant un certain temps ; une répulsion superstitieuse déformait les traits des conseillers.

« Trentor va attaquer, affirma l'un d'eux. Nous devons immédiatement mettre sur place une défense.

– Même si c'était le cas, répliqua un autre, nous n'en aurions pas le temps. La nuit va bientôt tomber.

– Enfin, pourquoi Trentor prendrait-il la peine de nous avertir ? réagit un troisième. Il sait très bien que les pertes qu'il nous a infligées ne nous permettraient pas de reconstituer une armée dans un délai aussi bref.

– Il cherche peut-être à nous impressionner. »

Tous les regards se tournèrent vers Karmak. Encouragé, celui-ci poursuivit : « Trentor sait que, de toute façon, nous avons perdu la bataille. A présent, il ne cherche qu'à s'amuser. Comme le chat avec la souris.

– Que proposez-vous, alors ? », interrogea une autre voix.

Le château était silencieux. Plusieurs hommes avaient été aperçus en train de quitter leurs appartements la nuit dernière ; les mauvaises langues affirmaient qu'ils rejoignaient les armées de Trentor. On fuyait... On fuyait se rallier à un ennemi invisible – un

ennemi qui se fortifiait davantage à chaque heure qui s'écoulait. Tandis que le nombre de résistants diminuait inexorablement. Telle était l'impasse qui se présentait à eux en ce deuxième jour maudit.

Karmak fut le seul à oser exprimer ce que chacun ruminait tout bas : « Le château est en train de se vider. Au cours de cette journée, je n'ai pas remarqué un seul homme en armure dans les couloirs... On nous abandonne, mes amis. Nous sommes en train de perdre définitivement la guerre. Il faut conclure un traité avec Trentor.

– Jamais ! » s'écria le Roi. Mais devant la levée de regards hostiles qui le dévisagèrent, son indignation disparut peu à peu de son visage avant de se muer en masque d'abattement.

Finalement, il poussa un soupir résigné. « J'étudierai la question. Mais pour l'instant, je vais me reposer. Vous connaîtrez ma décision dans les jours qui viennent.

– La décision, c'est maintenant qu'il faut la prendre », rétorqua tranquillement Karmak.

L'assentiment des autres était presque palpable, tel un halo impitoyable qui avait pris Karmen pour cible.

– « Contesteriez-vous mon autorité, conseiller ? Je clos la séance. »

La loge du Mage se trouvait dans un bâtiment jouxtant le palais. Le Roi saisit le heurtoir de bronze et frappa quatre coups bien nets. Il n'avait croisé aucun soldat en traversant la cour, ni à l'intérieur du château : les hommes qui avaient combattu la veille paraissaient s'être tous volatilisés. A croire que Karmak avait raison.

Deux yeux vifs le scrutèrent à travers la fente qui venait d'apparaître. Le Mage considéra son visiteur un instant puis, apparemment soulagé par ce qu'il vit, ouvrit la porte et le conduisit dans une arrière-salle enfumée. Le Mage était un des seuls pratiquants des sciences occultes ayant droit à une fonction élevée dans la hiérarchie du château : c'était un homme craintif et voûté. Son teint avait pris une consistance bilieuse au bout de toutes ces années qu'il avait passées enfermées dans sa tour.

Des bougies violettes chatoyaient dans la pénombre; on percevait l'odeur de l'encens qui brûlait dans l'arrière-salle. Des peaux d'animaux tannées étaient suspendues à des crochets, macabres tentures qui rappelaient de manière particulièrement vivace les aspects les moins agréables que recouvraient les fonctions du Mage. Celui-ci sourit de son bizarre sourire chafouin, puis il s'empara d'une pipe sur son bureau et l'alluma.

« J'ai une question de première importance à vous poser, dit le Roi sur un ton grave et quelque peu incertain. » Il refusait de faire face à son interlocuteur. « Je ne suis pas de nature très encline à la superstition, mais je... Eh bien, croyez-vous possible qu'un homme décédé puisse revenir parmi les vivants ? »

A son soulagement, E'Tinh – puisque tel était le nom du Mage – ne parut pas trouver la question absurde. Il prit un air pensif, recracha de petits nuages de fumée par sa bouche (à laquelle il manquait trois dents), et finit par répondre :

– J'ai déjà entendu des histoires évoquant certains guerriers valeureux morts au combat qui, par miracle, sont revenus à la vie. Mais cela relevait de la nécromancie. Pour ma part, je ne crois pas qu'ici ou ailleurs une telle chose se soit produite. Peut-être dans des contrées obscures et fort éloignées...

Le Roi hocha sombrement la tête, mais il n'avait pas fini. Il avait une autre requête à formuler.

Le Mage l'écouta, puis eût un grognement d'hésitation. « Ma vieille boule de cristal est un peu démodée et je ne l'utilise plus très souvent, mais si cela s'est passé il y a seulement quelques heures nous avons peut-être une chance de le savoir. »

Quelques minutes plus tard, il rapprochait d'eux une petite table ronde recouverte d'un napperon argenté, où luisait faiblement une boule magique. Une énergie limitée jaillit du cœur de l'objet – réussissant presque à arracher des bribes du passé pour les mettre en images. Le Mage fronça des sourcils, s'éclipsa, puis revint avec un chiffon spécial dont il se servit pour frotter le cristal. Enfin, des formes plus précises apparurent.

Le Roi s'attendit à découvrir Trentor, comme l'avaient laissé suggérer Karmak et les autres ; ce ne fut cependant pas son ennemi qu'il découvrit devant les portes du château... mais la Mort en personne.

A une jetée de pierres des hautes murailles crénelées du château se tenait un groupe massif de silhouettes difficilement identifiables. Le Roi crut cependant reconnaître Ronning et une dizaine – non, une centaine – d'autres de ses soldats, de ses généraux et de ses capitaines. Ils étaient tous là, figés devant les remparts : un cortège entier de morts qui attendait devant sa porte.

Lorsque celle-ci finit par s'ouvrir, la servante qui avait été si terrifiée tout à l'heure apparut sur le seuil. Karmen ne parvenait pas à distinguer son expression, mais nul doute qu'elle n'avait rien d'apaisée. Une éternité sembla s'écouler tandis qu'elle découvrait la nature de ses visiteurs.

Puis, mécaniquement, avec une lenteur surréaliste, la Mort émergea de la petite foule de cadavres qui s'était amassée aux portes du château, avant de tendre son bras squelettique en direction de la servante – dont on ne voyait presque rien – pour lui remettre la précieuse missive. Son contrat rempli, elle repartit de sa démarche cliquetante, guidant son peuple comme un berger son troupeau, avant de disparaître derrière des contreforts embrumés.

Puis la boule s'obscurcit.

« Je ne comprends pas, dit le Mage après un très long silence.

– Il n'y a rien à comprendre, répliqua Karmen, plus blême encore que lorsqu'il avait aperçu Ronning dans la cour. Trentor a fait acte de sa magie devant les portes de ce château en enfantant cette ridicule illusion visant à nous effrayer. Il cherche à exercer un pouvoir religieux sur nous car il sait très bien que nous La craignons.

– Mais c'était Elle, dit E'Tinh. J'en suis certain. »

Il se tourna vers le Roi, son visage maigre et blanchâtre déformé par une terreur superstitieuse. Puis ses yeux s'éteignirent et, comme saisi d'une révélation, il pointa sur Karmen un long doigt accusateur. « Vous êtes damné, dit-il. Vous êtes damné. Oh, Seigneur. »

Le Roi parut un instant ne pas comprendre.

Puis ses joues s'embrasèrent, et il repoussa E'Tinh avec violence :

– « Taisez-vous, vieil incapable ! » Dans sa fureur, il renversa la boule maudite, qui explosa sur le sol dans un fracas cristallin.

Le Mage continuait de le dévisager, comme s'il se trouvait face à un fantôme. « Vous refusez de l'admettre, dit-il d'une voix douce, entre l'extase et la terreur. Mais vous ne pourrez plus nier longtemps la réalité. » E'Tinh recula de quelques pas, tel un gladiateur qui

prend la mesure de son adversaire, sans détacher ses yeux du Roi. « Vous êtes damné, répéta-t-il. Lorsque les Dieux l'apprendront, vous irez en Enfer. Vous m'entendez ?

- Je jouis de la bénédiction divine, dit Karmen, mais au moment où il prononça ces paroles il se demanda si elles étaient vraies.
 - Misérable suppôt de Satan ! »
- L'insulte fut de trop.

Karmen se jeta sur le Mage, saisissant sa toge pour le faire basculer à terre – E'Tinh alla valdinguer sur quelques mètres mais parvint à se raccrocher à une de ses tentures avec ce qui lui restait de ses maigres forces. Fait en peau de grizzli, le tissu tint bon. Si elle avait manqué d'efficacité, cette soudaine attaque eut au moins le mérite de faire revenir le Mage à la réalité.

Toute velléité agressive semblait avoir déserté son esprit. Après avoir longuement dévisagé le Roi, il alla chercher une serpillière dans un réduit infesté de coléoptères et entreprit de ramasser mécaniquement les tessons qui jonchaient le sol. Agenouillé tel un vulgaire mendiant, il ne cessait de murmurer des appels d'aide désespérés au Seigneur. Il murmurait encore lorsque le Roi claqua la porte.

Le Roi, pâle fantôme, ronflait encore lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit avec un doux grincement. La nuit était complète et seule la clarté lunaire baignait la pièce d'une lumière blafarde. Le château paraissait totalement abandonné et Karmen avait l'air ridiculement petit dans le vaste lit royal.

La silhouette pénétra dans la pièce telle une ombre et s'approcha de l'imposant corps endormi. « Il est temps », dit-elle simplement.

Karmen ouvrit un œil et découvrit la silhouette blanchâtre à son chevet. Cela aurait pu être Ronning, Marten, Karmak – peut-être un autre. A ce stade, ils se ressemblaient tous. Simples substituts de ce qu'ils avaient été autrefois, ralliés par l'éternel fléau. Il savait qu'il n'avait rien à craindre d'eux.

Il se leva donc et fut conduit à l'extérieur du château, où les ténèbres l'accueillirent avec reconnaissance en leur sein. Il se laissa emporter par la foule de silhouettes qui l'avait déjà englouti et marcha avec elle. En tête de ce cortège macabre, la Mort les guidait de sa démarche cliquetante.

- « Une décennie de paix et de confort, dit une voix à gauche de Karmen. Nous avons mal supporté la rupture.
- La bataille a été terrible, dit un autre.
- Etions-nous forcés de périr, tous, de cette manière ? soupira un troisième.
- Avons-nous vraiment tous péri ? demanda le Roi. »

Il se souvint alors de la violence, de la barbarie, d'une foule de corps aux membres tranchés, et il eut l'impression que son cœur s'arrêterait une nouvelle fois de battre quand il sentit à nouveau la lame ennemie percer son surcot pour s'enfoncer dans sa chair. Des soldats tombaient à ses côtés ou continuaient faiblement de se battre, déjà condamnés, sachant que toute résistance ne ferait que retarder une mort certaine. Ensuite, tout n'avait été que déni.

Mais la Mort finissait toujours par venir rechercher les âmes égarées. Ce n'était qu'une question de temps.

La procession atteignit bientôt les contreforts brumeux que le Roi avait déjà entraperçus dans le cristal. Le château paraissait déjà loin, très loin, légèrement en contrebas ; au-dessus d'eux les astres brillaient fort dans le ciel. C'était à cet endroit que les corps volés disparaissaient et que les âmes s'échappaient des carcasses en putréfaction.

La Mort fit halte et, de sa faux improvisée, traça une couture irrégulière dans le vide. Le nouveau monde apparut dans l'interstice.

Elle accompagna alors un membre de son vaste troupeau – le Roi crut reconnaître Karmak, bien que l'obscurité estompait insidieusement les contours des silhouettes et des visages – et le fit traverser la faille. Puis elle aida les suivants, qui s'engouffrèrent un à un dans la brèche sans opposer la moindre résistance. Lorsque vint le tour du Roi et que la Mort lui tendit la main pour l'aider à traverser, il vit que celle-ci n'était pas aussi hideuse qu'il l'avait imaginée.

JOËL VERBAUWHEDA

Science-Fiction

Le Projet R.H.



Né en 1974, Joël Verbauwhede se passionne très tôt pour les romans (policiers, fantastiques et surtout science-fiction) et pour les arts martiaux. A l'université, il réunit ses deux passions en se lançant dans l'écriture de ses premiers textes. Professeur de mathématiques, il obtient une demi-douzaine de prix littéraires pour ses écrits. Une de ses nouvelles a été publiée dans le recueil « Les nouveaux Arsène Lupin » et plusieurs autres dans le webzine Phénix Mag. Son roman de science-fiction « Le pouvoir de Flamen » est disponible aux éditions Mille Poètes (www.mille-poetes.com).

C'était la quatrième manifestation contre la CybCod à laquelle Annabelle participait. Militante anti-robots depuis le premier ordinateur doté de pensée constructrice, elle brandissait bien haut sa pancarte « Nous refusons la domination des machines ! ».

Les progrès dans les sciences robotiques, cybernétiques et informatiques, associés à une miniaturisation de plus en plus poussée, allaient de pair avec la méfiance croissante du grand public envers des mécanismes de plus en plus sophistiqués auxquels de moins en moins de personnes comprenaient le fonctionnement.

La CybCod était un laboratoire de recherche en technologies de pointe. La médecine lui devait déjà la création de bras et de jambes artificiels, les paralysés ou amputés qui en avaient bénéficié ne pouvaient que lui en être reconnaissants.

En revanche, un journal à scandale avait révélé qu'une bonne part du financement de cette société était assurée par le ministère de la Défense et qu'elle travaillait en lien avec les services secrets. Lesquels avaient immédiatement démenti, cela va de soi, mais il n'y a pas de fumée sans feu...

Annabelle agitait donc sa pancarte au milieu d'un bon millier de manifestants qui faisaient le siège devant l'entrée principale de la CybCod, contenus à grand peine par des vigiles armés de matraques qu'une compagnie de CRS était venue épauler.

Annabelle ne sut jamais qui avait lancé la première pierre, mais lorsqu'un vigile s'écroula, le visage en sang, la manifestation qui se voulait pacifique dégénéra en émeute. Les CRS répliquèrent avec des gaz lacrymogènes, les manifestants par d'autres jets de projectiles et des coups de pancartes, peu dangereux mais qui obligèrent les vigiles à riposter avec leurs matraques.

Au milieu de la confusion, Annabelle reçut un coup à la tempe et s'écroula, ignorant dans quel camp était celui qui l'avait frappée.

Un glisseur rouge vif sortit soudain du parking, provoquant l'ouverture automatique de la barrière. Pleins phares et klaxon bloqué, il fonça dans la foule, obligeant les belligérants à s'écarter. Il freina in extremis devant la jeune femme étendue au sol.

Hébétée, Annabelle se releva au moment où la portière s'ouvrait. Un bras robuste la tira dans le glisseur qui se referma et redémarra en trombe. Une main pressée sur sa blessure qui saignait abondamment, la jeune femme considéra son sauveur avec étonnement : grand, blond aux cheveux courts, vêtu d'un costume élégant. Il paraissait déplacé dans la manifestation anti-CybCod. Elle devina alors :

- Vous travaillez dans le laboratoire !

- En effet, mademoiselle. Mon nom est Jorgun Watts. Même si je suis dans le camp ennemi, je n'allais pas vous passer dessus avec mon glisseur. Je vais vous conduire à l'hôpital. Comment vous appelez-vous ?

- Annabelle Martin. Merci, monsieur Watts.

A l'hôpital, on fit quelques points de suture à la jeune femme qui s'étonna en voyant les médecins parler avec déférence à Jorgun Watts.

- Vous êtes connu à l'hôpital, vous amenez souvent les victimes de vos vigiles aux urgences ?

Il rit, puis répondit :

- Non, mais j'ai mis au point un microbot chirurgical. C'est un robot microscopique muni d'un laser et d'un émetteur à infrasons. Il est capable d'opérer à l'intérieur du corps humain, ses essais sur des tumeurs cancéreuses ont donné d'excellents résultats. Je ne comprends pas pourquoi tant de gens ont si peur de la robotique.

- Je veux bien admettre que votre invention est bénéfique, mais que pensez-vous des recherches à but militaire de la CybCod ?

- Honnêtement, je peux vous assurer que ces rumeurs sont sans fondement. Bien sûr, le laboratoire est très grand et je ne connais pas dans le détail tous les travaux de mes confrères, mais je ne pense pas qu'ils puissent élaborer des armes à mon insu.

Ayant obtenu l'assurance des médecins que la jeune femme n'avait rien de grave et pourrait sortir le lendemain, Jorgun Watts se retira.

Un peu plus tard, elle reçut la visite de Stefan Yort, journaliste indépendant qui prenait une part active dans les manifestations anti-robots. Il lui apprit que les échauffourées à CybCod avaient fait trois morts et une quarantaine de blessés chez les manifestants, une quinzaine de blessés du côté des vigiles et des CRS.

Annabelle lui raconta alors sa conversation avec Jorgun Watts.

- Et tu l'as cru ? s'étonna Stefan.

- Je ne sais pas, il avait l'air sincère. Les médecins ont confirmé pour le robot chirurgical. En plus il m'a amené à l'hôpital alors que rien ne l'y obligeait.

- Sauf s'il voulait précisément te raconter son baratin.

Quelques semaines plus tard, Stefan Yort débarquait à l'appartement d'Annabelle avec une mallette. Quand elle ouvrit au journaliste, il était pâle et très agité.

- Je pense pouvoir coincer la CybCod, mais j'ai besoin de ton aide. Seulement c'est dangereux et tu peux refuser...

- Dis toujours, je verrai ensuite...

- Voilà : un de mes contacts a réussi à voler un prototype d'engin de torture dans les bureaux des services secrets. Il me l'a envoyé avant d'être abattu. La police a conclu à un suicide et je crains qu'ils remontent jusqu'à moi.

- L'appareil est là-dedans ?

Hochant la tête, Yort ouvrit la mallette métallique et en sortit un pistolet injecteur et un datapod à effleurement.

- Tu reconnais ça ?

- Non, pourquoi ? Je devrais ?

- Parce que ce sont l'injecteur et l'ordinateur de contrôle du microbot chirurgical de ton ami Jorgun Watts !

- Ce n'est pas mon ami. Je ne l'ai pas revu depuis la manifestation.

- Dommage, je lui ai demandé une interview mais il a refusé. Je n'ai pas réussi à décrypter les codes d'accès au datapod. J'aurais voulu qu'il me confirme que son génial microbot est un instrument de torture.

- Je vais essayer de le contacter, je voudrais en avoir le cœur net, décida Annabelle. Mais je doute qu'il accepte de me recevoir. Encore moins de venir chez moi.

Elle visiophona à la CybCod où elle demanda à parler à Jorgun Watts. Après avoir donné son nom, elle dut patienter un moment avant que le visage de l'ingénieur apparaisse sur son écran. Après quelques minutes de discussion, elle parvint à convaincre Watts de son intérêt pour son invention et il accepta de dîner avec elle pour lui parler de son travail.

Une fois qu'elle eut raccroché, Yort applaudit.

- Le charme féminin, voilà ce qui fait toute la différence. Après un dîner en amoureux, il te raccompagne chez toi...

- Créatin ! Continue comme ça et tu te passeras de mon aide !

Impassible, le journaliste acheva :

- ... et nous lui demandons son avis sur cet appareil.

Il fut convenu que Stefan Yort resterait chez Annabelle. Lorsqu'un taxi la déposa devant le luxueux restaurant où l'attendait Jorgun Watts, elle songea que la plus belle robe qu'elle avait mise faisait piètre figure face aux toilettes coûteuses et aux bijoux étincelants des femmes fortunées qui s'y trouvaient.

En revanche l'ingénieur, vêtu d'un costume sur mesure, ne détonnait pas dans le restaurant. Il se leva lorsqu'un maître d'hôtel stylé accompagna la jeune femme à sa table.

- Cette robe vous va à ravir, mademoiselle Martin. Je suis heureux de voir que vous n'avez pas gardé de séquelles de votre blessure.

En rougissant légèrement, elle hocha la tête.

- Vous pouvez m'appeler Annabelle. Vous êtes gentil, monsieur Watts, mais je vois bien que ma robe détonne dans cet endroit.

- Appelez-moi Jorgun, Annabelle. Et sachez que la robe n'est que l'écrin qui met en valeur la beauté de l'être. Le plus magnifique des écrins ne peut rendre beau ce qui ne l'est pas.

La jeune femme faillit s'étouffer de rire en voyant passer une vieille harpie outrageusement maquillée, vêtue d'une somptueuse robe dorée et portant plusieurs kilos de diamants.

Le repas fut agréable, Annabelle découvrant un homme d'esprit aux goûts raffinés là où elle imaginait un scientifique aux conceptions étriquées. Jorgun s'intéressait à tout, le salaire élevé que lui versait la CybCod lui permettant de donner libre court à ses fantaisies.

Lorsqu'ils en vinrent à parler de son travail, il se montra passionné, exposant les importantes avancées de son invention dans le domaine de la médecine. Il ne put détailler ses recherches actuelles – secret professionnel – mais assura à la jeune femme qu'il continuait à travailler dans la même direction.

Il ne fit pas de difficultés pour la raccompagner chez elle et accepta d'entrer quelques minutes pour regarder l'appareil qu'Annabelle souhaitait lui montrer. Il se retrouva alors nez à nez avec Stefan Yort, un pistolaser à la main.

- Qu'est-ce que ça signifie, Annabelle ? Vous m'avez tendu un piège !

- Non, je vous assure. Pourquoi cette arme, Stefan ?

- Pour m'assurer que monsieur Watts ouvrira l'accès au datapod.

Jetant un regard peiné à la jeune femme, Jorgun Watts s'assit devant l'appareil et confirma :

- C'est bien mon microbot chirurgical. Où l'avez-vous obtenu ?

- Un ami à moi a volé cet instrument de torture aux services secrets avant d'être tué.

- Je ne peux pas le croire, protesta l'ingénieur. Vous vous trompez.

- Alors prouvez-le-moi en déverrouillant le datapod !

Il avait détourné un instant son arme de Watts pour désigner l'appareil du canon. L'ingénieur en profita pour lui porter un coup sec du tranchant de la main sur le poignet. Sous la douleur, la main de Yort s'ouvrit et Jorgun Watts rattrapa le pistolaser au vol. Le pointant sur le journaliste, il déclara :

- Je n'aime pas agir sous la contrainte, monsieur Yort. Je serais en droit de vous faire arrêter...

Il jeta l'arme sur un buffet.

- ... mais vous semblez sincère et vous avez piqué ma curiosité.

L'ingénieur essaya alors divers codes d'accès, sans succès. Stefan Yort fit un pas vers son arme, puis haussa les épaules

et préféra se rapprocher pour regarder par-dessus l'épaule de Watts. Au bout de quelques minutes, il s'enquit d'un ton acerbe :

- Ne me dites pas que vous ne pouvez pas accéder au système, c'est vous qui l'avez conçu !

Avec une incrédulité grandissante, Jorgun répondit :

- C'est pourtant le cas ! Même mon code assembleur de premier niveau a été bloqué.

Voyant que le journaliste ne le croyait pas, il affirma avec véhémence :

- Je n'essaie pas de vous tromper, je vous assure. Pour preuve, je peux vous affirmer que c'est moi qui ai conçu ce système mais qu'il ne vient pas d'un hôpital. Il semble que vos soupçons soient justifiés.

- Vous ne pouvez pas l'ouvrir, monsieur Watts ?, demanda la jeune femme.

- Vous pouvez continuer à m'appeler Jorgun, Annabelle. Je ne vous en veux pas de m'avoir fait venir ici, au contraire. Et je compte bien l'ouvrir pour savoir ce qu'on a fait de mon invention.

Il demanda à la jeune femme un multivis électronique. Elle n'en avait pas, en revanche le journaliste en avait un dans sa poche, de dernière génération. Il lui avait permis de se procurer – pas toujours très légalement – diverses informations compromettantes que des journaux à scandale lui payaient assez cher.

Il le tendit à Jorgun Watts qui entreprit de démonter le datapod à gestes vifs et précis. L'ingénieur repéra très vite diverses connections qui avaient été rajoutées au câblage existant. Il sectionna l'un des fils, puis l'utilisa pour shunter une partie du processeur. Enfin il remonta l'appareil et annonça :

- Le datapod est désormais inutilisable pour commander le microbot, en revanche nous devrions avoir accès aux instructions de programmation.

Annabelle et Stefan penchés sur son épaule, il fit alors défiler les instructions, leur expliquant leur utilité. Les premières commandes étaient normales, mais Watts s'aperçut ensuite que tous les systèmes de sécurité visant à protéger le patient d'une fausse manœuvre avaient été désactivés. Il finit par se taire, continuant à parcourir les lignes de programme de plus en plus vite, tout en pâlisant de plus en plus.

N'y tenant plus, Annabelle lui demanda :

- Expliquez-nous, Jorgun ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

A contrecœur, l'ingénieur répondit :

- Vous aviez raison, monsieur Yort : ils ont transformé mon microbot chirurgical en instrument de torture et de mort. Une fois injecté dans un corps humain, il est possible de rechercher divers organes : le foie, la rate, certains nerfs ou vaisseaux sanguins, le cœur... Une fois la cible choisie, le microbot peut infliger des souffrances ou des mutilations plus ou moins irréversibles, allant jusqu'à la mort qui peut prendre différentes formes naturelles en cas d'autopsie.

- Que comptez-vous faire ? s'enquit la jeune femme.

- Légalement, la CybCod ne peut pas être attaquée, ils ont le droit de reprendre mes découvertes pour en faire un nouveau système à usage des services secrets. Je ne pense pas que vous pourrez publier ce que je viens de vous dire sans vous heurter au secret-défense et finir en prison. Mais j'ai mon éthique, je vais démissionner.

- Avant cela, pourriez-vous m'aider à m'introduire dans le laboratoire ?

Jorgun hésita, puis regarda le journaliste bien en face.

- Vous risquerez votre vie... et la mienne.

- Je veux savoir ce qu'ils font d'autre, s'il est possible de les prendre en défaut...

- D'accord, capitula Watts. Cachez-vous dans le coffre de mon glisseur, je vous y emmène.

Il hésita, puis ajouta :

- Reprenez votre pistolaser, on ne sait jamais...

- Je viens aussi, décida Annabelle.

Les deux hommes ne purent la faire changer d'avis et la jeune femme alla rapidement échanger sa robe de soirée et ses chaussures à talons contre une tenue plus adaptée à leurs projets.

Jorgun Watts passa sans encombre le poste de contrôle de la CybCod et se gara dans le parking souterrain. Il n'était pas rare qu'il revienne au laboratoire en pleine nuit pour travailler à une nouvelle idée qu'il avait eue.

Il fit sortir ses deux passagers clandestins et les emmena à un ascenseur. Faisant en sorte d'être entièrement dans le champ de la caméra, il utilisa sa carte magnétique. La cabine s'ouvrit, Annabelle et Stefan s'y engouffrèrent et l'ingénieur les rejoignit.

- A quel niveau travaillez-vous ?, demanda le journaliste.

- Au deuxième sous-sol. Mais si la CybCod a quelque chose à cacher, c'est au niveau -5. J'avais réfléchi à ce que vous m'aviez dit à l'hôpital, Annabelle. J'ai discuté avec certains de mes collègues. Les seuls qui ont éludé mes questions travaillent au projet R.H., au cinquième et dernier sous-sol.

Il pressa le bouton de l'ascenseur et un message apparut sur l'écran :

Niveau -5 : Accès restreint... Entrez code de sécurité SVP...

Jorgun s'étonna :

- Je n'avais jamais essayé de m'y rendre, j'ignorais l'existence de ce code... Mais c'est une nouvelle preuve que CybCod a

des choses à cacher.

Il prit le multivis électronique que le journaliste avait pensé à emporter. Avec dextérité, il démontra le panneau de l'ascenseur, localisa la puce de sécurité et la shunta. Il remonta l'écran tactile et l'ascenseur démarra et les déposa sans encombre au cinquième sous-sol.

Lorsque la porte s'ouvrit, Annabelle poussa un cri d'effroi. Alignés contre un mur, une douzaine de robots métalliques dardaient sur eux leurs yeux rouges. Sur différentes tables et bureaux, des membres artificiels recouverts de peau synthétique et des composants électroniques semblaient en cours d'étude.

Stefan Yort secoua la tête comme pour dissiper une hallucination. Mais ce qu'il voyait était bien réel.

- Vous vous rappelez ce vieux film de science-fiction, Terminator ?

- Oui, c'est exactement ça !, approuva Annabelle. Vos collègues construisent des robots de guerre à forme humaine.

Dubitatif, Watts haussa les épaules.

- C'est ce qu'on dirait, pourtant militairement parlant, ce n'est pas la forme la plus efficace. Peut-être des agents d'infiltration pour les services secrets...

Il s'installa devant un ordinateur. Au bout d'un moment, il finit par contourner le mot de passe et put accéder au système. Alors qu'il commençait à parcourir les dossiers, Annabelle et Stefan penchés sur son épaule, un vigile apparut, sortant d'une petite pièce sur leur droite.

- Mains en l'air, ne bougez plus !

Réagissant d'instinct, le journaliste sortit son pistolaser et tira sur l'agent de sécurité. Atteint en pleine poitrine, son uniforme bleu noirci à l'endroit de l'impact, celui-ci ne parut pas affecté. Il fit feu à son tour, touchant Yort à la tête.

Tandis que le journaliste s'écroulait, mort, l'ingénieur plongea sur Annabelle, la plaquant au sol à l'abri d'un bureau. Deux rayons rouges les manquèrent, faisant exploser l'écran de l'ordinateur qu'ils consultaient. Choquée, la jeune femme ne pouvait pas détacher les yeux du corps de son ami.

- Il l'a touché et pourtant le vigile n'a pas été affecté. Il doit porter un gilet de protection.

- Où alors... c'est un robot..., avança Jorgun.

Il ramassa le pistolaser du journaliste et le leva lentement. Sa main avait à peine dépassé le bord du bureau qu'il dut la rabaisser précipitamment pour éviter un tir de laser.

- Robot, conclut l'ingénieur pour lui-même.

Levant les yeux au plafond, il nota qu'un câble à haute tension traversait le laboratoire. Après un rapide calcul d'angles, de distances et de la longueur des intervalles séparant deux points de fixation, il sourit.

Levant son arme en prenant soin de rester à l'abri du bureau qui les protégeait du vigile, il visa posément le gros câble électrique et tira. Le laser fit mouche et l'épais plastique de protection fondit. Un second tir sectionna net les fils électriques.

Avec une grande gerbe d'étincelles bleutées, le câble se détacha et vint frapper le garde du labo. Se relevant prudemment, Jorgun et Annabelle virent alors la peau du vigile fondre, révélant un squelette métallique identique à ceux qui étaient alignés le long du mur.

Paralysé par la décharge, le corps environné d'éclairs bleus, le robot ne bougeait plus. Il serait réduit à l'impuissance tant qu'il resterait en contact avec le câble à haute tension.

L'ingénieur entraîna la jeune femme vers l'ascenseur, se retrouvant nez à nez avec quatre vigiles qui en sortaient, matraques au poing. Un premier coup sur le poignet lui fit lâcher le pistolaser.

Watts réagit aussitôt en frappant son assaillant d'un vif coup de poing au plexus. L'homme se plia en deux et s'écroula : celui-là n'était donc pas un robot ! Il esquiva un coup d'un pas chassé, en dévia un autre de l'avant-bras, puis contre-attaqua.

Un coup de pied retourné en pirouettant atteignit l'un des vigiles à la mâchoire. Un balayage de jambe en fait tomber un autre au sol, Jorgun se penche et l'assomme d'un coup du tranchant de la main à la gorge. Une roulade pour esquiver l'attaque du dernier agent de sécurité, un rétablissement sur les mains, un coup de talon frappe durement le menton de l'homme. Un coup de reins et Jorgun Watts est sur pied avant que le dernier de ses agresseurs ne se soit écroulé. Durée de l'affrontement : huit secondes et demie.

Comme la jeune femme le regardait bouche bée, l'ingénieur haussa modestement les épaules.

- Je n'ai pas toujours eu une situation aisée. Là où j'ai grandi, les arts martiaux engendraient davantage de respect que la physique quantique... Mais nous ferions bien de quitter les lieux au plus vite.

Ils s'engouffrèrent dans la cabine après avoir écarté le vigile allongé en travers de la porte. L'ascenseur les déposa au parking où d'autres gardes surgirent des différentes issues.

Jorgun et Annabelle coururent au glisseur et montèrent au moment où les agents de sécurité sortaient leurs armes. Le véhicule démarra en trombe sous les tirs de laser et fonça vers la sortie, manquant écraser l'un des vigiles. Il arracha la barrière qui étoila le pare-brise et fonça en direction de l'autoroute.

- Il faut prévenir la police et les médias !, s'écria Annabelle.

- Nous sommes entrés par effraction au niveau -5. Le temps que l'on raconte notre histoire, le corps de ton ami aura disparu. Avec les diverses agressions et destructions au labo qu'ils peuvent nous reprocher, nous serons en prison, ou morts, ou plus probablement les deux avant de pouvoir parler à un journaliste.

- Alors nous devons quitter le pays, devina la jeune femme.
- Oui, la Suisse n'est qu'à quelques kilomètres, mais si CybCod travaille effectivement pour les services secrets, ça ne suffira pas pour nous mettre à l'abri.

Quelques minutes plus tard, deux glisseurs noirs apparurent dans leur sillage. Malgré la virtuosité dont Watts faisait preuve – il conduisait en manuel car le pilotage automatique était programmé pour ne pas dépasser les limites de vitesse – les véhicules de leurs poursuivants gagnaient du terrain.

Ils furent bientôt à portée de tir et commencèrent à pilonner l'arrière du glisseur. Ils abordaient une courbe sur le pont antigrav surplombant le lac Léman quand Jorgun annonça avec inquiétude :

- Nous sommes touchés, la direction ne répond plus. Accroche-toi, Annabelle !

Il enclencha le pilotage automatique qui afficha aussitôt :

- Commandes principales endommagées, arrêt immédiat.

Le système de rétrofreins se mit en marche... trop tard ! Le glisseur avait heurté à pleine vitesse la bordure magnétique de sécurité. Tous systèmes coupés, il s'éleva en tonneaux et tomba dans le lac Léman où il coula à pic. Sous le choc, Annabelle perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, elle était allongée sur un lit et Jorgun Watts lui faisait du bouche à bouche. Elle le repoussa faiblement et se rendit compte qu'elle était trempée et que son chemisier était ouvert. Rajustant ses vêtements en rougissant, elle demanda :

- Jorgun... Que s'est-il passé ?

- Tu te souviens de l'accident ? Mon glisseur a coulé et tu as perdu connaissance. J'ai nagé en te tirant, à moitié noyée, jusqu'à un bateau dans la cabine duquel nous nous trouvons. Je t'ai fait la respiration artificielle pour te ranimer mais je ne pense pas que tu sois blessée. Tu peux te lever ?

Passant elle aussi au tutoiement, Annabelle secoua la tête.

- Je ne sais pas. Tu crois que nous sommes en sécurité ?

- Au moins le temps qu'ils sondent le lac et constatent que nous ne sommes plus dans le glisseur. Je ne sais pas à qui est ce bateau, mais nous allons l'emprunter pour gagner la Suisse. Ils peuvent bien ajouter le vol aux charges qui pèsent déjà sur nous. Tu devrais prendre une douche chaude, tu vas être malade si tu gardes ces vêtements mouillés.

Annabelle se leva en chancelant, puis se dirigea vers le coin que lui indiquait l'ingénieur. Elle en sortit quelques minutes plus tard, enroulée dans une grande serviette jaune. S'avisant que son compagnon avait lui aussi ses vêtements mouillés, elle lui dit :

- A toi, Jorgun. Tu vas attraper la mort si tu restes trempé comme ça.

L'ingénieur prit une douche lui aussi. Lorsqu'il ressortit, une serviette nouée autour des reins, Annabelle ne put s'empêcher de détailler son corps musclé, sans aucun défaut visible.

- En attendant que nos vêtements sèchent, tu n'as qu'à dormir dans ce lit.

- Et toi ?, demanda la jeune femme.

Jorgun haussa les épaules.

- Je n'ai pas sommeil. Je vais monter un peu sur le pont pour réfléchir.

- Mais tu vas prendre froid !

- Mon père était suédois. En hiver, il cassait la glace de l'étang derrière sa maison pour s'y baigner. Le froid ne me gêne pas et il y a bien longtemps que je n'ai pas contemplé la voûte céleste.

Il monta doucement sur le pont du bateau, ses pieds nus ne faisant aucun bruit. Annabelle troqua sa serviette contre une robe de chambre trouvée dans la penderie. Elle se coucha dans le lit et tenta de dormir, mais les événements de la soirée l'en empêchèrent. Elle se tournait et se retournait, ressassant la mort de Stefan Yort, leur fuite du labo, l'accident.

La jeune femme finit par repousser les draps et se leva. Elle resserra les pans de sa robe de chambre et monta sur le pont. Jorgun Watts lui sourit.

- Toi non plus, tu n'arrives pas à dormir, Annabelle ?

- Non, après tout ce qui est arrivé cette nuit... On ne sait pas comment ça finira. Pour toi, c'est sans doute encore plus dur, tu as dû abandonner une bonne situation et un travail qui te passionnait...

L'ingénieur haussa les épaules.

- Je ne sais pas... Inexplicablement, je me sens libéré. J'ai ouvert les yeux sur les activités de CybCod, je préfère démissionner. Cela faisait plus de dix ans que je n'avais pas relevé les yeux vers les étoiles. Moi qui étais passionné d'astronomie étant enfant... Non, la seule chose que je regrette, c'est d'avoir accepté que tu nous accompagnes au laboratoire. Par ma faute, tu es en danger.

- Je ne regrette rien, Jorgun, hormis la mort de Stefan Yort. Il vaut mieux savoir la vérité que vivre dans l'ignorance.

- Et nous ne savons pas encore tout. Je n'ai pas eu le temps de parcourir tous les dossiers dans l'ordinateur du projet R.H., mais c'est très bizarre. Certains programmes sont conformes à ce qu'on attendrait d'un robot agent secret : tir, langues étrangères, biologie détaillée du corps humain... Mais d'autres programmes concernent des comportements de la vie de tous les jours, je n'en vois pas l'utilité.

- Peut-être pour se fondre dans la foule, avoir une vie normale pendant des mois, des années. Des « agents dormants » infiltrés dans un pays étrangers dont la loyauté serait acquise, qui accompliraient leur mission sans états d'âme. Des robots humains.

- C'est effrayant !, dit l'ingénieur. Tu imagines si certains hommes politiques, ou même des gens de notre entourage, étaient remplacés par des robots ?

A cette idée, Annabelle frissonna. Doucement, l'ingénieur l'attira contre sa poitrine. Elle frémit mais ne protesta pas. Un long silence s'établit, que la jeune femme finit par rompre :

- C'est sans doute indiscret, Jorgun, mais... tu vis seul, n'est-ce pas ? Si tu avais une femme, tu aurais cherché à l'emmenner avec toi avant de quitter le pays.

- Oui, en effet. Je n'ai pas d'attaches. Ces dernières années, je n'ai vécu que pour mon travail...

Sentant que la voix de son compagnon avait tremblé, Annabelle murmura :

- Avant d'être un brillant ingénieur, tu devais avoir des dizaines de femmes qui rêvaient de sortir avec toi... Mais je suis indiscreète, pardonne-moi.

- En fait, il y a eu plusieurs femmes qui auraient pu... Mais à chaque fois, ça n'a pas marché. A chaque fois, elles ont rompu lorsqu'elles ont su...

Il se mordit les lèvres et s'interrompit. Annabelle lui prit la main pour l'encourager et demanda :

- Lorsqu'elles ont su quoi, Jorgun ? Je ne peux pas croire que tu aies fait quelque chose de mal...

- Tu ne comprends pas, Annabelle. Ce n'est pas quelque chose que j'ai fait. Simplement, je suis... stérile. Toutes les femmes cherchent à fonder une famille, elles veulent un homme qui devienne le père de leurs enfants...

- Pardonne-moi, Jorgun. Je ne pouvais pas savoir. Alors tu t'es réfugié dans le travail, je comprends. Moi, j'avais un fiancé qui travaillait dans une usine de construction de glisseurs. Bien sûr tout y était informatisé, automatisé, robotisé. Il y a eu un incident sur une chaîne de montage qui s'est bloquée. Alors qu'il essayait de réparer, les systèmes ont redémarré et une machine l'a tué. Il a été déchiqueté...

Sa voix se brisa dans un sanglot. Emu, Jorgun la serra dans ses bras.

- Voilà pourquoi tu détestes les robots. Et aussi les gens comme moi qui en construisent...

- Non, Jorgun, maintenant que je te connais mieux, je réalise mon erreur.

Impulsivement, elle approcha son visage de celui de l'ingénieur et l'embrassa. Il répondit au baiser avec passion, mais elle se dégagea soudain en rougissant de confusion.

- Non, qu'est-ce que tu vas penser de moi si je me jette sur toi dès le premier soir...

- Je penserais que j'ai beaucoup de chance car tu me plais beaucoup, Annabelle. Quant à te juger, je n'en ai pas le droit. Grâce à toi, j'ai ouvert les yeux sur mon travail.

- Et à cause de moi, tu vas peut-être mourir demain...

- Ça en valait la peine, Annabelle. Tu frissonnes, il vaut mieux que tu ailles te reposer dans la cabine.

- J'ai peur de faire des cauchemars où les monstrueux robots de CybCod me poursuivront. Viens dormir près de moi, Jorgun.

Gêné, il toussota.

- Hem... Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris...

Se relevant d'un bond, Annabelle se dépouilla rapidement de son peignoir. Nue, elle toisa son compagnon avec défi.

- C'est plus clair comme ça ?

Réalisant qu'elle était peut-être allée trop loin, elle baissa les yeux.

- Excuse-moi, j'avais oublié ton problème, peut-être que tu ne peux pas... Et même alors, je ne suis sans doute pas très belle.

La reprenant dans ses bras, il éclata de rire.

- Je suis stérile, pas impuissant. Et si, je t'assure, tu es belle et désirable.

Jorgun la souleva dans ses bras musclés et l'emporta dans la cabine pour la déposer sur le lit.

Quelques heures plus tard, quand le soleil se leva, Annabelle était épuisée. Elle n'avait pas dormi, et pour cause. Jorgun Watts n'était pas impuissant, bien au contraire !

Contrairement à elle, il n'avait pas de cernes sous les yeux et lorsqu'il se leva avec une souplesse féline, il semblait en pleine forme. Il l'embrassa tendrement et elle lui avoua dans un souffle :

- Je t'aime, Jorgun.

- Je t'aime aussi, Annabelle. Je voudrais passer ma vie avec toi.

Malheureusement, ils ne pouvaient pas oublier qu'ils étaient des fugitifs recherchés. Ils durent s'habiller et Jorgun prit les commandes du bateau, le dirigeant vers la Suisse.

Ils traversèrent le lac Léman sans encombre et purent prendre leur petit déjeuner dans un café de Genève. En sortant, ils avaient décidé de raconter leur histoire aux journaux suisses.

Ils traversaient la rue lorsqu'un lourd glisseur noir leur fonça dessus. Ils tentèrent de s'écarter mais l'appareil corrigea sa trajectoire pour les écraser. L'ingénieur prit sa compagne par la taille et la projeta avec une force incroyable sur le trot-

toir.
Un peu étourdie, Annabelle se releva et vit le glisseur frapper Watts de plein fouet, le projetant au travers d'une vitrine avant de prendre la fuite. Un attroupement se forma et la jeune femme se précipita, écartant les badauds sans ménagement pour se pencher vers l'homme qui lui avait sauvé la vie.

Il n'était pas mort, mais Annabelle devint livide en comprenant pourquoi. Lorsque Jorgun se releva, il porta une main hésitante à sa tête et bredouilla :

- Je suis désolé, Annabelle, je ne savais pas...

Son bras droit et son crâne avaient été durement touchés lorsque le glisseur l'avait percuté. Il n'y avait pas de sang, la peau synthétique déchirée laissait voir des composants électroniques, des fils capillaires multicolores, une armature de métal...

- Jorgun, non !, s'écria la jeune femme. Je croyais avoir trouvé un homme parfait...

- C'est le cas !, répondit le robot.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag : «La Gare qui n'existait pas» in n°2, «Halloween chez Audrey» in n°3, «Halloween chez Audrey 2» in n°6.

LIONEL ALLORGE

Science-Fiction

Disciples



Lionel Allorge est né le 12 novembre 1964. Ces principales occupations professionnelles sont informaticien, photographe et vidéaste. Président de l'association Lune Rouge, il est l'auteur du livre «Vidéo numérique - Trucs de pro» et écrit de la science-fiction en amateur.

- Maître ?

- Oui, disciple ?

- Est-il vrai que vous avez le pouvoir de prévoir l'avenir ?

Le Maître se redressa imperceptiblement sur son siège. Il était assis dans un grand fauteuil sur une petite estrade à laquelle on parvenait par quelques marches. Il regarda le disciple en contrebas. Celui-ci avait posé un genou à terre au pied de la première marche et avait le visage baissé vers celle-ci. On ne voyait que le sommet de son crâne rasé. Le Maître était un peu étonné de la question de ce disciple. Elle ressemblait trop à une mise en cause de ses capacités supposées. Ou bien ce disciple était-il plus arriéré que les autres et avait besoin qu'on lui répète de nouveau la liturgie ? Il se décida à adopter un ton ferme mais doux à la fois :

- Oui, disciple ! Comme le dit la liturgie, j'ai été contacté par des extraterrestres qui m'ont transmis certains de leurs pouvoirs dont celui de voir l'avenir !

Le disciple avait toujours le regard baissé vers la marche :

- Merci Maître ! Mais je voudrais savoir, Maître ... Est-ce que vous voyez l'avenir pour toujours ou seulement une partie ?

Le Maître commença à se sentir légèrement mal à l'aise. Les autres disciples ne posaient pas ce genre de questions ! Ils se contentaient de réciter bêtement la liturgie qu'il avait établie ! Il ne voyait pas bien ou celui-là voulait en venir mais cela ne lui disait rien qui vaille ... Il prit une voix un peu plus ferme :

- Disciple ! Sache que le futur est toujours en mouvement ! Le pouvoir que je détiens de nos amis extraterrestres me permet de voir l'avenir ... mais seulement dans certaines limites. Plus l'événement est proche, plus je le vois clairement !

- Tant mieux ! dit le disciple qui se releva brusquement et sortit une arme de sous sa robe couleur safran et la pointa vers son Maître.

Le Maître se figea sur son fauteuil. Ses mains s'agrippant aux accoudoirs de son siège. Il tenta de réprimer un mouvement de fuite. Avant qu'il ait pu dire un mot, le disciple arma le pistolet et dit d'une voix suppliante :

- Maître ! Je dois savoir si je peux vous croire ! J'ai été tellement de fois trompé dans ma vie ! Je suis sûr que vous saurez deviner de quel côté je vais tirer !

Le Maître sentit le doute l'envahir. Se serait-il trompé sur l'apparente docilité de ces adeptes ? Il esquissa un geste de la main vers le disciple...

Le coup de feu claqua dans la salle du trône d'habitude si calme... A la stupeur du disciple, le Maître afficha un rictus de douleur, sa main se portant vers sa poitrine. Il tenta de se lever, mais sa jambe se déroba et il glissa la tête la première vers le bas des escaliers où il s'arrêta au pied de son disciple. Celui-ci sembla réaliser ce qu'il venait de faire et lâcha son arme. Le Maître émit un grognement. Son sang commençait à se répandre. Le disciple se jeta à genou à côté de son Maître. Celui-ci se tourna vers lui et dit dans un râle : « Imbécile ! » ; puis mourut.

Le disciple tenta de secouer frénétiquement son Maître comme pour le ramener à la vie en criant :

- Maître ! Maître ! Revenez ! Nous avons besoin de vous pour nous guider !

Mais il réalisa vite que le Maître ne reviendrait pas à lui. Le Maître était reparti vers Venus et il les laissait derrière lui, seuls, abandonnés ! Et tout cela par sa faute ! Il était le seul responsable ! Il avait mécontenté le Maître avec son test et maintenant, il se retrouvait seul. Le Maître avait raison, il était un imbécile ! Il devait réparer son erreur ! Avec ses mains ensanglantées, il se saisit de son arme, la pointa vers la bouche et fit feu !

*
 * *

MdrfrNNf glissait lentement sur le sol de l'astronef. Il était content d'en avoir fini avec cette mission, mais il savait déjà que les nouvelles qu'il amenait à la Reine-Mère ne lui plairaient pas. Non pas du tout !

Comme il s'approchait de la salle du trône, il émit quelques effluves pour prévenir de sa présence. Il n'aimait pas arriver à l'improviste.

Il passa devant quelques gardes qui le saluèrent de leurs effluves. La Reine-Mère était accrochée sur la paroi du fond de la salle comme à son habitude. Sur le sol, sous elle, deux assistantes l'aidaient à enfanter un nouveau frère. Il glissa du sol vers la paroi. Ces trois principales tentacules vinrent rencontrer celle de sa Reine-Mère. Ils commencèrent à échanger les vibrations d'usage :

- Comment te portes-tu, MdrfrNNf, mon fils ?

- Bien Reine-Mère !

- Donne-moi vite des nouvelles de cette planète !

- J'ai suivi tes ordres. J'ai investi la dépouille d'une des créatures qui semblent contrôler cette planète. Puis j'ai tenté de comprendre leur mode de vie et de détecter leurs points faibles. J'ai rapidement pu devenir le chef de certains d'entre eux grâce à quelques boniments !

Des vibrations de plaisir parcouraient les tentacules de sa Reine-Mère :

- Bien, bien, il semble qu'il soit facile de prendre le contrôle de cette planète !

- Non ! Malheureusement ! Leur comportement est anarchique ! Ils ne respectent pas leurs géniteurs et s'entretuent à grande échelle dans des massacres qu'ils appellent des guerres ! Nous serions en danger au milieu d'eux !

Il sentit les tentacules de sa Reine-Mère se raidir en détectant de telles vibrations :

- C'est incroyable ! Comment ont-ils put survivre jusqu'ici s'ils ne se respectent pas entre membres de la même espèce ! Seules les formes de vies les plus primitives agissent ainsi !

Sa Reine-Mère rompit le contact en se rétractant sur elle-même. Il comprit que l'entretien était terminé. Il leur faudrait reprendre leur quête d'une autre planète où déposer l'abondante progéniture que sa Reine-Mère accumulait dans les entrailles de leur vaisseau...

HENRI BÉ

Fantastique

La Fugue d'Amélie



Henri Bé est né en 1958 à Nice, où il est, dès son plus jeune âge victime du virus de la lecture. Très vite aussi, il prend goût aux mauvaises littératures que sont la SF et le Fantastique, découvrant Poe à 13 ans et Lovecraft à 14. Et aussi Ray Bradbury, Jean Ray, Philip K. Dick... « Emigré » dans la région parisienne à 20 ans, il continue ses lectures natives dont on lui a bien dit qu'elles le mèneraient tout droit en psychiatrie, et en effet il s'y retrouve à 25 ans... Comme infirmier ! Après avoir souvent tenté d'écrire sans jamais aller jusqu'au bout, ce n'est qu'à 42 ans qu'il commence à suivre des ateliers d'écriture et à rédiger des nouvelles et un roman en attente de réponse d'un éditeur... Depuis début 2007, il commence à envoyer ses textes à des fanzines. Un d'eux, « Solve et Coagula », paraît dans le numéro 16 du fanzine Le Calepin Jaune.

Aujourd'hui, après 30 années dans la région parisienne, Henri Bé est sur le point de retourner dans le Sud : à partir du mois de septembre il a obtenu sa mutation sur Marseille.

Evidemment, il fallait bien qu'il se mette à pleuvoir juste ce soir...

Les longs cheveux auburn d'Amélie ruisselaient et venaient se coller sur son visage. Son blouson en jean, pas imperméable pour deux sous, ne la protégeait guère et elle se sentait ridicule sous la pluie avec ses escarpins. Idéal pour un bain de pieds. Ce qui avait commencé comme une ondée avait augmenté en puissance. Ho, bien sûr, ce n'était pas non plus une forte averse, mais ça ne cessait pas de tomber. Les faisceaux des phares de voitures étaient striés par un rideau oblique et Amélie veillait à s'éloigner du bord du trottoir pour ne pas être éclaboussée, en plus !

C'était la fin juillet et la nuit n'était tombée que depuis deux heures. Les passants marchaient vite, la tête rentrée dans les épaules comme si cela allait les abriter. Les privilégiés qui avaient un parapluie passaient calmement entre eux en ignorant les autres. Quand à Amélie, elle adoptait un air indifférent face à l'eau froide qu'elle recevait en plein visage et avançait d'un air résolu, portée par sa hargne. Les piétons se poussaient devant elle, comprenant bien qu'elle se ferait un chemin à coup d'épaule si on restait sur sa trajectoire, et puis les jeunes aujourd'hui n'ont plus de savoir vivre, ha la, m'en parlez pas, etc.

« Si encore j'avais pris le temps de m'habiller de façon plus appropriée... » Mais elle était partie brusquement, avec pertes et fracas, saisissant le blouson et les sandales qu'elle mettait ces derniers jours, où il faisait beau.

Elle venait de quitter l'avenue du 18 juin et s'engageait dans une rue perpendiculaire. Le monde se faisait plus rare, l'endroit plus sombre aussi, deux des lampadaires étaient hors d'usage. Le paysage changeait vite ! Elle n'avait fait que remonter trois cent mètres et voilà qu'un autre monde commençait. Côté droit, un mur d'usine étendait sa surface grise constellée de tags. Côté gauche, des entrées d'immeubles s'ouvraient dans des façades décrépies. Elle passa devant deux commerces fantômes, un rideau de fer baissé définitivement depuis bien longtemps et troué par la rouille, et une vitrine blanchie à la peinture couverte d'affiches diverses. « AUTO EC » indiquait encore l'enseigne brisée. Au bout, elle déboucha dans Maison-Rouge. Un frisson d'excitation la parcourut. C'était la première fois qu'elle se trouvait de nuit- et seule en plus !- Dans le quartier des squats et des marginaux. Elle imagina avec délice la tête de sa mère si elle savait !

- Quand je pense à Maison-Rouge à l'époque de mon enfance, disait sa mère. C'était un quartier populaire, c'est vrai, mais chaleureux, et puis ils ont fermés l'usine à gaz quand le gaz naturel est arrivé, la gare a déménagé vers le centre-ville, les entreprises se sont installées en banlieue. Et voilà, aujourd'hui c'est un repaire de drogués et de clochards !

Mais pour sa mère, les termes « drogués » et « clochards » englobaient pêle-mêle tous ceux qui n'avaient pas sa conception étriquée de l'existence. Depuis trop longtemps qu'elles vivaient toutes les deux en vase clos, la Reine-Mère avait dressé les murs de leur appartement entre elles et le monde, forcément hostile. Elle la protégeait, mais de quoi ? Que craignait-elle, au fond ? Ce soir là, Amélie était sortie du cloître maternel pour voir autre chose, et c'est à Maison-Rouge qu'elle avait le plus de chance de rencontrer des gens qui partageaient sa vision rebelle de la vie. Cette nuit elle ne rentrerait pas chez elle. Elle ne savait pas où elle allait mais aucune angoisse en elle. Juste la vision d'un futur ouvert, de l'infinité des possibles. Libre.

La pluie s'était faite fine, maintenant. Elle arrivait en vue de la façade baroque de l'ancienne gare, avec ses médaillons sculptés son horloge arrêtée à 15h05, encadrée par deux statues de femmes. Devant l'entrée murée s'abritaient deux garçons, un obèse au crâne rasé et un blond moustachu, qui se partageaient une grande bouteille de bière.

- Waaaaa !!! Je dois être bourré, s'écria le moustachu, je vois passer un ange !

- Une belle fleur qui pousse sur la merde de ce quartier pourri ! dit l'obèse.

Ils s'étaient rapprochés d'elle, marchaient à ses cotés pendant qu'elle faisait mine de les ignorer. C'était clair qu'à Maison-Rouge il y avait aussi des lourds...

Elle hâta le pas en regardant droit devant elle. Ils l'encadraient en faisant de grands gestes pour attirer son attention. Leur haleine sentait la bière et leurs vêtements un mélange de sueur et de chien mouillé.

- Elle parle pas, elle a pas l'air d'entendre ! Tu crois que c'est une sourde-muette ? Demanda le gros à son compagnon.

- Et si on touchait, juste un peu ? répondit l'autre en passant sa main dans la crinière blond-roux.

Amélie la chassa d'un geste rageur.

- Mais c'est qu'elle est pas commode... Commença le gros.

- Ca suffit vous deux !

Une silhouette venait de surgir d'un porche, celle d'un homme de grande taille, qui dépassait largement les 1m65 d'Amélie. Mince mais pas maigre, il devait avoir vers les 25 ans. Sa pâleur était surprenante, la grande finesse de son visage semblait coulée dans une cire à peine colorée, avec une inclusion de deux yeux bleu clair. Les côtés de son crâne étaient entièrement rasés, tandis qu'au sommet jaillissait une touffe de longs cheveux bruns. Amélie se dit qu'il devait avoir chaud, en cette saison, avec son manteau de cuir noir, mais elle s'aperçut qu'il ne portait dessous qu'un jean, noir aussi.

- Vous avez fini de l'emmerder ? demanda-t-il aux deux garçons

- Ca va, ça va, dit le gros. C'était juste pour rigoler !

Sans plus d'explication il s'éloigna rapidement avec son compagnon, non sans crier à Amélie :

- Faites gaffe à lui et ses potes, eux ils sont vraiment chelous !

- Ne t'en fais pas pour eux, c'est des minables, dit le nouvel arrivant. Je m'appelle Jess. Tu n'es pas d'ici, il me semble. Tu t'es perdue ?

Sa voix était aussi mélodieuse que ses traits étaient harmonieux. Elle était comme un souffle chaud qui entourait Amélie.

lie et la mettait d'emblée en confiance. La pluie venait de cesser. Jess sortit un paquet de Pall-Mall, en prit une et le tendit à la jeune fille. Bien que normalement elle ne fumait pas, elle ne put refuser.

- Je m'appelle Amélie, je ne suis pas perdue. Ce soir je me suis engueulée une fois de plus avec ma mère et je suis partie. Je n'ai pas l'intention de rentrer...

- Ha ! dit l'homme. La flamme de son briquet fit flamboyer deux fois le bleu de ses yeux. Mais ce quartier, c'est pas trop un lieu de promenade, à onze heures du soir, pour une fille de ton âge...quinze ans ? Seize ans ?

- On dira seize, répondit Amélie en souriant.

Elle n'avait déjà plus envie de le quitter.

- Bon, je ne vais te laisser à la rue. J'habite un squat pas loin, avec deux autres. T'as qu'à venir chez nous.

Ils marchaient côte à côte, le ciel s'était découvert, dévoilant la pleine lune. Deux autres garçons, sous un lampadaire, échangèrent quelques mots à leur passage en regardant ailleurs.

- C'est ici...

Ils franchirent un porche. Au fond une porte s'ouvrait sur un pavillon. Sur le seuil, un homme dans les âges de Jess fumait une cigarette. Plus petit, plus trapu, il avait la même et étrange pâleur, le crâne rasé et plusieurs piercings à l'arcade sourcilière.

L'intérieur du pavillon était un désordre de poufs, de coussins et de tapis, pas de meuble. Il était éclairé d'au moins une dizaine de bougies, et à leur lueur dansante, une jeune femme, en blouse maculée de tâches, peignait une fresque sur un mur, entourée de pots de peintures à dominantes rouge, noire et violette. Elle aussi était belle avec de longs cheveux bruns. Sa pâleur était accentuée par le noir de son maquillage et le rouge de ses lèvres.

- Salut, dit Jess, Voilà Amélie. Elle s'est tirée de chez elle et on va l'héberger. Amélie, voilà Chris (Il désigna l'homme aux piercings) et Camilla, notre artiste.

Amélie s'approcha de la fresque. Elle représentait un homme en peau de bête, barbu, l'air terrible, qui brandissait une massue. Il venait d'en frapper un autre qui gisait à terre au milieu d'une flaque de sang. Dans le ciel s'élevait un grand nuage noir, orné d'un œil gigantesque, d'où jaillissait un éclair.

- C'est un hommage à Caïn, expliqua Camilla. Le premier à avoir osé transgresser l'interdit sur le sang...

Sa voix était grave et belle.

- Si tu commences comme ça, dit Jess, tu vas lui faire peur !

- Pas du tout, dit Amélie, c'est fascinant...

D'autres fresques ornaient la pièce, aux motifs de loups, de chauve-souris, de vieux châteaux. On y voyait Gilles de Rais, Lilith, Erzebeth Bathory.

- Mais...Ce n'est pas difficile de peindre, comme ça, la nuit, juste à la lumière des bougies ?

Les trois compagnons sourirent.

- Nous vivons la nuit, dit Chris. Le jour, on dort en bas, à la cave. Nous n'aimons pas le soleil...

Il s'était installé sur un pouf et entreprit de remplir une pipe d'herbe. Il alluma, tira quelques bouffées et la passa à Amélie. La fumée brûla un peu les poumons de l'adolescente, qui toussa. Camilla avait quitté sa blouse, sous laquelle elle portait une courte robe noire. Elle vint s'asseoir à leur cotés. Jess mit un CD sur une radio-platine à pile. Une mélodie rock, chantée par des voix gutturales, s'éleva.

- Rammstein ! dit Amélie. Ça me change de ma mère qui n'écoute qu'Elvis Presley et James Brown...

- Alors comme ça, tu as fugué ? Demanda Chris. C'est pas encore la transgression suprême mais c'est déjà un pas vers la damnation !

- Et c'est quoi, la transgression suprême ?

Personne ne répondit. La pipe venait de lui revenir et elle se sentait déjà « stone ». Elle n'insista pas. Jess avait sorti une bouteille de bourbon « Four roses », et après en avoir bu une goulée, la passa à la jeune fille. Elle ne buvait pas d'alcool, mais pas question de se dégonfler. Une bouille de feu tomba dans son estomac. Était-ce l'herbe qui la rendait parano, ou ses trois hôtes la regardaient bizarrement ?

Ils parlaient de musique, de mystères ténébreux. Sous l'effet conjugué de l'alcool et du cannabis, elle n'écoutait plus trop ce qui se disait, elle se sentait dans l'ouate, légère...

Elle réalisa quand même qu'ils s'étaient rapprochés d'elle quand un bras de Chris passa autour de ses épaules. Camilla se tenait serrée de l'autre côté, Jess juste en face d'elle, à quelques centimètres.

- Ca va ? Tu te sens bien ?

- Moui...Juste un peu cassée...

Chris déposa un baiser sur son épaule. Cela la ramena à la réalité.

- Hé ! Du calme !

- Allons, susurra-t-il...Tu as bien compris qui nous étions...Des fils de la nuit...Tu le savais en venant ici...

Ses baisers devenaient mordillements.

Camilla avait saisi doucement un bras d'Amélie et y promenait sa bouche sur la face intérieure.

- Doucement, Chris, elle est si mignonne...Sa peau sent si bon...Tu perçois l'odeur de son sang ? Riche, délicat...

L'adolescente protesta mollement :

- Mais c'est quoi ce cirque ?

Jess lui sourit et elle aperçut ses canines particulièrement développées. Il approcha sa tête.

- Laisse-toi faire, petite... Tu vas connaître une expérience unique... L'extase noire, la béatitude du sang offert... viens avec nous, rejoins le royaume de la nuit...

La bouche de Chris à la base de son cou, et celle de Camilla à la saignée de son poignet devenaient brûlantes comme si deux pointes s'enfonçaient à chaque endroit. Jess posa ses dents sur l'autre épaule. Ils l'enlaçaient tous les trois à la fois. Deux mains (à qui appartenaient-elles ?) s'étaient posées sur ses seins et commençaient franchement à les empoigner. C'en était trop.

- Cette fois, ça ne m'amuse plus du tout ! S'écria-t-elle !

D'un brusque mouvement du buste elle se dégagea et avant que personne n'ait pu réagir, ses dents se refermèrent sur la gorge de Chris, la déchirant d'un coup. Le flot de sang l'inonda des lèvres à l'abdomen. Camilla, frappée au visage par le jet sanglant, hurla et voulut s'enfuir mais dans la panique, se retrouva à quatre pattes. Amélie lui sauta sur le dos et lui tira violemment la tête en arrière. Il y eut un craquement sinistre et la jeune femme retomba, inerte. Amélie bondit sur ses pieds, sanglante, poussant un feulement de chat en colère. Face à elle, Jess était paralysé par la terreur. Dans la bousculade il avait perdu ses canines factices. Sa pâleur, due au manque de soleil mais sans doute aussi à du fond de teint, était totale.

- Je... non ! Bafouilla-t-il.

- Alors ? Dit Amélie. Tu ne veux pas connaître l'extase noire, la béatitude du sang offert ?

Elle saisit les pans de son manteau et lui enfonça ses crocs dans la jugulaire. Elle le vida presque entièrement, sans chercher à lui donner du plaisir. Il lui avait plu d'emblée, et puis il l'avait déçue... Tant pis pour lui ! Elle laissa tomber le corps exsangue. Elle se sentait nauséuse, gavée de sang et d'alcool.

- Et dire que ces tarés buvaient du sang par plaisir ! Moi qui regrette le temps où je me nourrissais d'hamburgers et de pizzas...

En sortant elle laissa tomber plusieurs bougies sur les coussins. Dommage pour les peintures de Camilla, mais de toute façon un jour, le propriétaire aurait fait repeindre les murs ! Finalement, se dit-elle, pendant que le pavillon s'embrasait derrière elle, Maison-rouge n'est pas si intéressant que ça !

Bien sûr elle allait rentrer à la maison...

Comme d'habitude sa mère aurait gardé une proie encore vivante pour le repas, encore un quadragénaire grassouillet ramassé dans un bar de célibataires. Et Amélie aurait encore droit à un sermon pour avoir bu n'importe quel sang dehors, au risque d'attraper des maladies. Et elle devrait encore lui répéter qu'elles étaient des vampires, qu'elles ne pouvaient plus attraper de maladies.

Bien sûr elle avait seize ans quand c'était arrivé, et elle avait gardé le même aspect.

Mais ça faisait trente ans déjà, elle n'était plus une enfant.

Il faudrait bien que sa mère le comprenne un jour...

YVES CROUZET

Fantastique

Le Disciple



Yves Crouzet est né à Saint-Etienne en 1963.

Ses textes, majoritairement fantastiques, ont été publiés dans Black Mamba, Présence d'Esprits, Eclats de Rêves, Outremonde... et, au Québec dans Alibis et Brins d'Éternité.

Après avoir séjourné en Afrique et dans les Caraïbes, il vit actuellement à Paris.

Gérard Gaillard était un fan absolu d'Alfred Elton Van Vogt qu'il considérait comme le plus grand écrivain de science-fiction que la terre ait porté.

Par-dessus tout, il vénérait son cycle du non-A, grâce auquel il avait découvert la logique non-aristotélicienne et l'œuvre d'Alfred Korzysbski, le fondateur de la Sémantique Générale.

Il en était aussitôt devenu un disciple inconditionnel et, pour l'édification de ses interlocuteurs, avait l'habitude d'émailler ses propos de citations du Maître telles que : « Les mots ne sont pas les choses qu'ils représentent », « L'identification est un facteur sémantique trompeur » ou « La santé nous impose de connaître et d'évaluer le monde qui nous environne afin de nous y ajuster de façon satisfaisante ».

Il mourut en traversant une rue alors que le feu tricolore était pourtant au rouge.

Lui qui avait coutume de dire « Dans l'intérêt de la raison, souvenez-vous que la carte n'est pas le territoire », aurait aussi dû se rappeler que les feux de circulation ne sont pas la circulation.

GAËL DUBREUIL

Fantastique

Le Fou d'à côté



Né à Lyon en 1979, Gaël Dubreuil possède, entre autres qualités, une sympathique dyslexie qu'il s'est amusé à apprivoiser d'abord par la lecture de bandes dessinées, puis de romans, nouvelles, lettres d'amour, manuels de construction pour Lego... Bref tout ce qui lui tombe sous la main. Outre les livres, Gaël dévore la vie, et tout ce qui est comestible, à pleines dents.

Régisseur à France 3, administrateur de compagnie de spectacle vivant, chargé de production pour des documentaires et films courts, Gaël Dubreuil collabore par passion (et par métier) à la réalisation de manifestations artistiques. Il est notamment un des fondateurs de l'Institut du Court-Métrage Rhône-Alpes.

Parallèlement, il prend la plume pour croquer histoires poétiques, contes absurdes et récits humoristiques. Vous pouvez retrouver son univers tendre et drôle dans de nombreuses nouvelles et surtout dans sa dernière pièce de théâtre « L'amitié entre les hommes et les femmes n'existe pas », Prix des plumes de Grenoble, éditée chez Publibook, disponible dans toutes les bonnes librairies.

« Toute ma vie, j'ai toujours désiré ce que je n'avais pas, mais, aujourd'hui, je n'aspire qu'à une chose, reprendre ce que j'ai déjà eu : ma liberté. »

C'était sans doute la millième fois que je relis ce graffiti inscrit par un précédent occupant et à moitié effacé par le temps. Je collectionne avec avidité tous ces moments sacrés qui m'arrachent ne serait-ce qu'un instant à mon enfermement, ce sont-là les seuls moments où j'ai encore l'impression de vivre. Cela me permet d'oublier ces quatre murs insupportables où seule la porte, rupture dans cette architecture carrée, me procure encore l'espoir.

Oublier un moment cette indicible peur, présente à chaque instant, saisissant chaque occasion, chaque recoin de moi-même, pour me rendre fou. Peur de ne jamais voir le ciel, peur de rester à jamais enfermé, peur de sortir sans savoir ce qui va m'arriver... Peur d'avoir peur.

Je ne veux pas devenir fou comme celui de la cellule voisine, qui ne cesse de hurler. Aussi, pour combattre ce sentiment d'anxiété permanent, je m'efforce à chaque instant d'entretenir ce besoin de vengeance. Ma rage, ma soif de comprendre cette atteinte à ma dignité, à ma vie, à mes simples droits d'être humain, ne doit pas s'éteindre. Je la travaille tous les jours, inventant mes bourreaux, ressassant mes souvenirs et mes griefs.

Pris dans l'engrenage de la terreur, prisonnier comme un chien dans la rue, sans raison, enfermé depuis un temps indéfini par l'absence de soleil ou de montre, je veux parler, je veux savoir pourquoi, je veux crier à l'injustice. Frapper ma rage de désespoir contre cette porte qui me prive du jour et de la nuit, de ma femme et de mes enfants, de...

Mais plus le temps s'écoule, plus je sens monter en moi ce mal qui me ronge de l'intérieur, qui avale toute envie, dévore tout courage, annihile toute force. Je tourne en rond dans cette prison carrée avec pour compagne cette angoisse permanente. Chaque jour, les murs se rapprochent. Chaque jour, ils s'ancrent dans mon cerveau, s'imposant à tous les autres paysages de ma mémoire. Un jour, c'est l'un qui semble plus près de moi, un jour l'autre, depuis leur encerclement, l'étau se resserre.

Le fou d'à côté se remet à hurler, punctuant ses cris de courts silences qui font oublier toute prétention d'être un homme.

J'ai essayé, à mon arrivée d'entrer en contact avec mon voisin forcené. Je crois que je cherchais alors un compagnon de misère avec qui parler ou d'un projet pouvant occuper l'esprit. J'avais attendu patiemment qu'une de ses crises passagères s'atténue et dans un de ses silences qui me terrifie souvent plus que ses cris, j'avais tapé sur le mur, crié moi-même, essayé de lui parler par le biais des canalisations. Je n'avais reçu en retour que quelques gargouillis, du silence ou encore des hurlements. Mais pas l'ombre d'une réponse distincte, un semblant de début de conversation.

J'ai réitéré plusieurs fois mes appels sans plus de succès. Par dépit, j'ai fini par abandonner. Abandonner l'idée d'avoir une conversation avec un autre que moi, prenant le risque de devenir comme lui. Ai-je vraiment le choix ?

On s'habitue à tout. Peu à peu, les cris du fou d'à côté sont devenus routine. J'ai fini par écouter que d'une oreille. Même s'il m'arrive parfois que dans ses crises les plus aigus, je sens tout mon corps se tendre, refuser d'entendre.

Liberté, ma belle, ma dangereuse. Combien sont morts pour ta beauté ? Combien ont donné leur vie pour un de tes regards. Tu nous es indispensable, tu es notre amante la plus cruelle, la plus indescriptible, la plus dure à conquérir. Tu ne nous appartiens jamais vraiment, mais lorsque tu n'es plus...

Voilà que je divague encore. Bientôt les propos incongrus, je les psalmodierai tout fort, sans même m'en rendre compte. Je sens que mon esprit m'échappe, qu'il agit tout seul, sans doute pour contrecarrer mon inactivité. Peut-être devrai-je mettre fin à mes jours avant que je ne devienne que l'ombre de moi-même ? Mais cela aussi m'est refusé, je n'ai pas le choix de vivre, pourquoi me retire-t-on aussi celui de mourir quand et comme je veux ?

Ne peut-il pas se taire ? Pourquoi dois-je supporter en sus de mes défaillances, la folie de l'autre ? N'est-ce pas là encore un mauvais tour de mes geôliers, qui non contents de m'enfermer, s'amuse à exposer ainsi ma future déchéance ?

Je pense à quelque chose de pire encore, le fou d'à côté n'existe pas, c'est une invention de mon esprit. Hémorragie du cerveau qui sous le coup de la douleur se vide, produit toutes ces hallucinations. Je cherche un bras secourable, quelqu'un pour recueillir mes « au secours ». Je ne veux plus me poser de questions. Je veux savoir ce que me veulent ces bourreaux de l'ombre. Je veux comprendre pourquoi je suis ici. Je veux redevenir maître de moi-même.

Le fou d'à côté s'est tu, depuis un moment. De même que j'entends ce silence, je perçois en moi un calme passager à ce désespoir incessant qui m'habite.

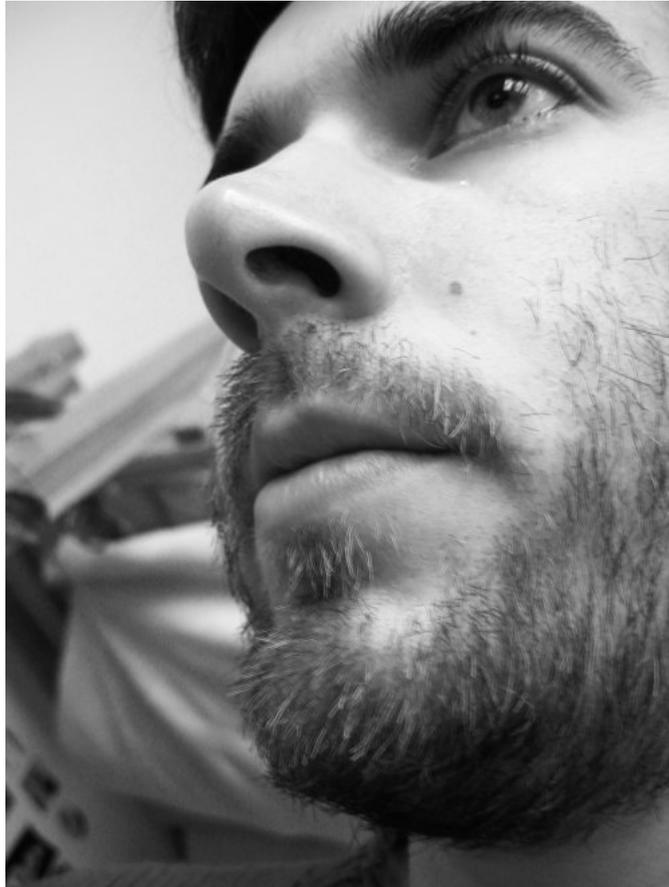
La porte s'ouvre. Tout va très vite, on m'attrape, on me tire, tout s'entrechoque au rythme de mon cœur qui s'emballe. Je vois des bottes, une partie du couloir. On me pousse dans la cellule voisine, j'entre dans cette salle sombre. Je comprends tout.

La peur me coupe le souffle, ma vue se trouble. Je ne fais qu'entrevoir la salle de torture, je m'affaïsse, Je sais que je vais devenir le fou d'à côté.

NICOLAS BALLY

Science-Fiction

La Terre endormie



*Nico Bally sévit régulièrement dans divers fanzines et webzines tels que Le Calepin Jaune, Univers et Chimères, Parchemins et Traverses, et autres. On peut également l'apercevoir auprès de musiciens grâce à Divine Comedy Records.
<http://nicobally.googlepages.com/>*

*Sans qu'on sache vraiment
Ni pourquoi ni comment
Nos pas nous ramènent
Sur le chemin qui mène
A la terre endormie
Son marbre abîmé
Son arbre endolori
Sa branche brûlée
A la terre endormie...
Gérard Manset*

Je ne sais plus très bien où j'allais. Je perdais sûrement mon temps – comme d'habitude – à flâner dans les rues sans réel but. Je regardais les gens passer, certains étaient heureux, d'autres angoissés, d'autres tristes, renfermés, enjoués, méditatifs, fatigués... J'ai toujours aimé ça, me balader et observer.

Certains prennent soin de leur apparence, d'autres sont négligés, d'autres encore prennent soin d'avoir l'air négligé. Certains sont irrémédiablement laids, d'autres sont beaux sans le savoir...

Je me rince l'œil dès que je peux, il y a tant de fantasmes qui dorment dans les rues ! J'ai toujours préféré ça à la télévision, c'est plus diversifié, plus imprévisible, et parfois même interactif.

Ce jour-là, c'était jour de marché, alors il y avait du monde. Je flânais sur le bord de la mêlée : au centre, on ne voit rien. En tournant autour on est moins bousculé et il y a la place de contempler innocemment le peuple calme qui ne se sent pas oppressé, qui ne se sait pas observé.

C'est là que je l'ai croisée. Je me suis d'abord dit : *Wow, quel canon cette fille !* puis je l'ai reconnue.

Camille.

Le choc a été terrible. Pour moi, Camille était morte. Rien ne me l'avait fait explicitement croire, mais c'était tout comme. Je l'avais rencontrée cinq ans auparavant. Nous nous étions aimés. Et du jour au lendemain, elle avait disparu.

Je ne lui connaissais aucun ami, aucune famille. Nous n'étions toujours qu'à deux. Alors j'ai dû me faire à l'idée qu'elle n'était plus là, sans pouvoir comprendre pourquoi. Lassée, honteuse, amoureuse d'un autre, morte ou tout simplement enlevée par des petits hommes verts ? Y penser ne servait à rien, alors j'avais tenté de l'oublier, tout en espérant la revoir un jour.

Et après cinq ans, je l'ai revue, là, près du marché. Je l'ai croisée et elle ne m'a pas regardé. Elle est partie, perdue à nouveau.

C'était trop bête pour que je m'y résigne. Je fis donc demi-tour et parti à sa recherche. J'avais malheureusement mis beaucoup de temps à réagir. La foule de badauds était épaisse, les rues nombreuses. J'accélérais le pas en repensant à son visage.

Elle n'avait pas changé, d'après ce que j'avais pu apercevoir. Elle avait toujours ses yeux fins et sombres, comme des entailles malignes. Sa coiffure de nymphe, son sourire de statue... La veste !

La veste ! Avais-je rêvé ? La veste qu'elle portait, c'était la mienne, la noire, celle qu'on m'avait volée l'année dernière ! Comment pouvait-elle l'avoir ?

Mes pensées s'emballèrent pendant que je bousculais les passants, accélérant encore le pas sans vraiment savoir où j'allais. A cette vitesse j'aurais dû la rattraper. Avait-elle tourné au dernier croisement ? L'avais-je bêtement dépassée sans m'en rendre compte ?

Elle portait ma veste. Je fouillai ma mémoire pour m'en assurer. Peut-être avait-elle simplement une veste qui y ressemblait. Pourquoi aurait-elle eu *la mienne* ?

Et à sa main... Le porte-monnaie !

Je m'arrêtai, frappé de stupeur. Elle tenait, j'en étais sûr, le porte-monnaie que mon oncle m'avait offert pour mes douze ans. Avec des billets dedans, et je l'avais perdu. Je ne me suis jamais fait autant engueuler que ce jour-là.

Je repris ma poursuite aveugle. Il *fallait* que je la retrouve. Se pouvait-il qu'elle possédât tout ce que j'avais jamais perdu ? Cette idée m'aurait fait rire si elle n'avait pas eu l'air si réelle.

Tournant instinctivement dans une rue inconnue, je me suis retrouvé dans un cul-de-sac. C'était le genre d'impasse crasseuse qu'on voit dans tous les films et qui s'y transforme en piège. Mais pour moi c'était le centre du Labyrinthe.

Camille était là. Et elle portait bien ma veste.

« Tu es perdu ? », me dit-elle en souriant.

Entre deux grandes poubelles, il y avait une porte. Elle l'ouvrit et y entra, me laissant là, à nouveau abasourdi.

A quel jeu jouait-elle ? Je la suivis rapidement, déterminé à ne pas la perdre une énième fois.

Et je me suis retrouvé dehors.

C'était impossible, évidemment, puisque je venais de la rue. En me retournant je ne vis plus la porte. Ou plutôt si, je

la vis, mais ça n'était plus qu'un dessin. Un porche grossièrement tracé à la craie sur un vieux mur décrépît, une façade abandonnée au milieu d'une cité obscure.

Sans trop savoir ni pourquoi ni comment, j'étais arrivé à la Terre Endormie.

Et Camille avait à nouveau disparu.

La ville où je me trouvais n'avait rien en commun avec celle que je venais de quitter. La première chose que je remarquai fut la présence des chats, plein de chats, partout, et gris, tous gris. Sur le rebord des fenêtres, contre les cheminées, dans les rues, absolument partout.

Les maisons étaient petites et sombres. Leurs cheminées fonctionnaient toutes, créant des milliers de colonnes de fumée. Car la ville était vaste, immense. Elle s'étendait à perte de vue, continuant à exister sur une montagne lointaine, au travers d'une forêt... C'était comme s'il avait plu des maisons.

Le soleil n'était pas visible tant les fumées dissimulaient le ciel, mais il réchauffait l'atmosphère de manière si douillette qu'on se serait cru au fond d'un lit en plein hiver. A moins que ça n'ait été tous les feux de cheminées qui créaient cette ambiance.

Les badauds me firent d'abord un drôle d'effet, mais je compris vite que, tout comme les chats, ils se ressemblaient tous. Leurs visages étaient communs, vulgaires, le genre de visages que l'on voit partout tous les jours.

J'aperçus soudainement une femme au milieu de tous ces hommes ordinaires.

C'était Camille.

« Où sommes-nous ?, lui demandai-je en m'approchant d'elle.

- A la Terre Endormie, cité-fumée de la surface du vide.

- La Surface du Vide ? Qu'est-ce que c'est ça ?! »

Elle rit doucement, puis se mit à réciter un poème étrange :

« A la surface du vide

coule le sang du néant,

mêlant l'éther à la terre,

fondant l'homme en lui-même,

et créant les racines de l'esprit...

- Et ça veut dire quoi ?

- Je n'en ai pas la moindre idée, me répondit-elle, J'étais prisonnière de cet endroit, mais je ne le comprends pas entièrement. »

Elle me guida au travers des ruelles pendant qu'elle répondait à mes questions. Ses réponses restaient floues et mystérieuses, comme si elle n'était pas autorisée à me dire certaines choses, pas directement. Malgré ses énigmes, je compris que c'était son emprisonnement en ce lieu qui l'avait fait disparaître si soudainement et aussi longtemps.

Prisonnière d'une ville. L'idée aurait pu être étrange si la ville ne l'avait pas été plus qu'elle.

Lorsque nous arrivâmes devant la maison qui semblait être son but (et qui ressemblait pourtant à toutes les autres), elle me déclara que j'étais le seul à pouvoir mettre fin à sa captivité.

« Tout ce que tu as perdu se trouve ici, me dit-elle, et une seule chose pourra en sortir, la chose que tu auras choisie.

- Tu es ici parce que je t'ai perdue, c'est bien cela ?

- Oui. Ainsi que la veste, l'argent, et d'autres choses dispersées dans cette cité.

- Alors je te choisis toi !

- Tu as la nuit pour réfléchir.

- A quoi bon ? J'aimais ma veste, cet argent me serait utile, mais toi ! Toi ! Le choix est absurde, je ne peux pas préférer une veste !

- *La nuit porte conseil.* Tu peux te reposer dans cette maison, ou parcourir la cité. Je reviendrai demain. »

Et elle partit.

La nuit porte conseil. Il n'y avait plus personne dans les rues (à part les chats) mais le ciel semblait toujours aussi lumineux. Était-ce vraiment la nuit ?

Je suis rentré dans la petite maison. Il n'y avait qu'une pièce, une chambre. Avec une grosse cheminée bien nourrie et un lit énorme plein de coussins et de couettes. Je m'y suis glissé alors que les questions se bouscuaient dans ma tête.

Était-ce vraiment ici que venaient les choses que l'on perd ? On peut perdre des clefs, des papiers importants... Mais une femme ? Comment avais-je perdu Camille ? Qu'avais-je fait ? Et pourquoi devrais-je choisir quelque chose d'autre qu'elle ?

Le sommeil ne pouvait pas venir, pas avec autant de questions. Et je n'étais pas fatigué. Comment étais-je arrivé ici ? Pourquoi avais-je l'impression que la ville entière m'épiait ?

Je fus soudainement surpris par un chat qui me fixait au travers de la fenêtre. Comme tous les autres, il était gris, mais celui-là avait des rayures plus foncées, et il souriait.

« Fucking cat ! Go back to your bloody country ! »

Un habitant le chassa en baragouinant un anglais à l'accent tellement atroce que je doute que le chat ait compris quoi

que ce soit. Il entra ensuite dans la maison. Son visage, tout aussi ordinaire que les autres, me rappelait vaguement quelque chose.

« Qui êtes vous ?, lui demandai-je.

- Le marchand de sable. »

Il éclata de rire en voyant ma mine ahurie.

« Excuse mon humour, rectifia-t-il, je suis Tvign Teps, maître-esclave de la terre endormie. Et je suis venu t'aider.

- M'aider à dormir ?

- On ne dort pas dans la cité-fumée ! Ou plutôt, on dort tout le temps. Le sommeil n'a donc plus de sens. Peut-on tomber quand on est dans le vide ?

- Je dors ? Vraiment ? Dans ce cas, tout ceci n'est qu'un rêve ! Tout s'explique !

- Ah, ne sois pas ennuyeux. Les rêves sont sur l'autre rive, derrière les frontières. »

Je pris une pause pour réfléchir. Je dormais sans rêver, mais j'étais conscient.

« Je ne comprends rien, conclus-je.

- Alors n'y pense pas. Les choses n'ont un sens que si tu leur en donnes un. Ne te fatigue pas à créer un monde logique. »

Je méditais cette phrase lorsqu'il me sortit du lit et m'emmena à l'extérieur.

« Viens, allons là où la nuit peut vraiment porter conseil.

- Là où j'aurai enfin des explications ?

- Ne confonds pas sens et direction. Les habits du moine sans le moine ne sont que des habits.

- Si vous ne me parlez que par énigmes, je ne vais pas comprendre grand-chose. »

Il s'arrêta, inspira un grand coup, et me regarda d'un air désolé.

« Je m'efforce d'être honnête et cohérent avec le monde. L'un de nos buts est la recherche, c'est pourquoi nous suivons la voie des Diseurs de Vérité. Mais si les sincérités de base sont lumineuses, seuls les paradoxes peuvent exprimer les grandes révélations. »

Puis il reprit sa marche.

« Pourquoi venez-vous me parler si vous savez que je ne pourrai pas vous comprendre ?

- Je préfère ne pas prendre le risque d'être tranquille. »

J'abandonnai là toute tentative de discussion sensée. Tout ici semblait être contre moi. Camille était mystérieuse, les chats m'épiaient, la cité était oppressante, et ce Tvign Teps m'embrouillait complètement.

« Nous y voilà : la Clef de Coïncidence. »

Il s'arrêta devant une fontaine étrange. Elle ressemblait globalement à un bassin en pierre comme on en trouve dans les vieux villages, mais elle était fermée par des volets en bois renforcés par de grosses barres de cuivre, comme s'il s'agissait de la porte d'un cellier contenant un précieux vin.

Aux pieds de la fontaine, au milieu d'une touffe d'herbe jaunie, était planté un petit écriteau sur lequel on pouvait lire « Si Reine elle est, Roi tu seras. »

Feignant de ne pas l'avoir vu, Tvign Teps se pencha sur la fontaine, ouvrit les volets, et un arc-en-ciel en sortit en se déployant vers les nuages de fumée.

« Un arc-en-ciel !? Mais qu'est-ce que c'est que ce délire ?

- C'est la sortie, me dit-il, tu es entré par un angle, tu dois sortir par une courbe.

- Mais je ne peux pas partir ! Je dois sauver Camille, je dois la choisir.

- Ne sois pas stupide, tu as encore tant de choses à perdre.

- Arrêtez avec vos phrases piégées, je n'y comprends rien ! La seule chose que je sais c'est que je peux libérer Camille de cette ville sordide et que je ne partirai pas sans l'avoir fait ! »

Cette tirade m'avait épuisé. Il sembla accepter ma résignation, et il referma les volets pendant que l'arc-en-ciel se rétractait dans la fontaine.

« Tu n'as donc pas compris.

- Compris quoi, bon sang ?

- Que cette ville, Camille, la fontaine, les chats, la chanson, nous deux, tout ça n'est qu'une parabole sexuelle.

- Comment ???

- Les symboles, Tvign Teps, les symboles !

- Mais pourquoi m'appellez-vous Tvign Teps ?

- Ah, il va nous falloir t'en apprendre des choses... Pour toi l'Enfer doit être douillet car il a un sens qui ne t'échappe pas. »

L'Enfer ? Étais-je vraiment en Enfer ? *Là où vont les choses que l'on perd.* Non, ça ne tenait pas debout, rien ne tenait debout. Mon crâne était prêt à éclater.

J'ai laissé là le poseur d'énigmes, et je suis allé me coucher dans ma chambre-maison. Je ne sais pas très bien comment je l'ai retrouvée parmi toutes ces habitations semblables. Peut-être me suis-je trompé. Peut-être ne peut-on pas se perdre à la Terre Endormie. Peut-être était-il vraiment le marchand de sable, car je sombrai dans le sommeil aussitôt revenu dans mon lit.

A mon réveil, je vis Camille à la fenêtre. Elle entra, me sortit du lit, et m'amena à la fontaine. Dans les rues, des tas de Tvign Teps nous croisaient sans nous regarder. Cette cité n'était peut-être pas si différente des autres, après tout.

Au pied de la fontaine, l'écriteau mystérieux avait été piétiné.

« As-tu bien réfléchi ?

- Oui Camille, c'est toi que j'ai choisie.

- As-tu bien regardé partout, pensé à tout ? Es-tu allé au lac humide ? Dans les jardins de givre ? C'est impressionnant tout ce que tu peux perdre. J'ai même vu ta virginité, une fois. Ne voudrais-tu point la retrouver ? »

Je secouais la tête en souriant, et dis une dernière fois :

« Toi, c'est toi que je veux libérer d'ici. »

Elle répondit à mon sourire, ouvrit les volets de la fontaine et but de son eau. L'arc-en-ciel se développa comme il l'avait fait pendant la nuit (s'il s'agissait bien de la nuit.)

Puis Camille perdit lentement ses couleurs, comme un dessin qui reste trop longtemps au soleil. Cela devait faire partie du processus "normal" car elle ne s'en étonna pas. Moi non plus, d'ailleurs. Je m'étais déjà habitué à ce que les choses se passent bizarrement.

Après être devenue totalement grise, elle se figea, rigide comme une statue de glace.

Je me suis avancé, je l'ai touchée, et elle s'est envolée en tourbillons de poussière. Son corps froid et incolore s'est fragmenté et a suivi l'arc-en-ciel, montant vers les nuages, comme des cendres emportées par le vent, comme des pétales, comme des flocons, comme un rêve.

Elle est partie, me laissant ici, seul et perdu.

Perdu.

J'avais fait le mauvais choix.

merci à JC&Li et à Almarie!

SOUTHEAST JONES

Science-Fiction

Barbares



De son vrai nom Paul Demoulin, il est né à Liège (Belgique) en 1957. Il a appris à lire très tôt et dès l'âge de huit ans, il dévore tout ce qui lui tombe sous la main dans la bibliothèque de son école. Il est déjà un insatiable curieux et plus que tout un rêveur : l'ouverture d'une bouquinerie à une centaine de mètres de chez lui achève de le contaminer. Il devient un client presque journalier, c'est la découverte de « Fiction magazine », « Galaxie » et des collections « Le rayon Fantastique », « Fleuve Noir » et « J'ai lu ». Il a douze ou treize ans lorsqu'il lit « L'aventurier des étoiles » de C.L. Moore, c'est vraisemblablement de cette époque que date l'embryon de Southeast Jones. Amoureux de « l'âge d'or » de la SF, Simak, Van Vogt, Silverberg, Sheckley, Tenn et tant d'autres ont sans aucun doute influencé sa façon d'écrire. A quinze ans, il publie sa première nouvelle « Dieu est bon » dans un journal de quartier appelé « Ouvrez les Vennes » qui tire quand même à plus de 1200 exemplaires, de petits cahiers de quelques pages sur mauvaises photocopies. Les jésuites qui hébergent l'imprimerie de fortune n'apprécieront pas le ton caustique et insolent de l'histoire et il est viré de l'équipe. N'empêche, il est ravi, une réaction aussi virulente prouve qu'il a atteint son but : attirer l'attention. Le courrier des lecteurs qui s'ensuivra lui donnera raison. Il est boulanger-pâtissier et ne travaille plus depuis trois ans, ce métier physiquement éprouvant ne lui a cependant jamais vraiment empêché de lire ou d'écrire, il est d'un naturel assez casanier. En 2003, il remporte le prix du jury et le prix des lecteurs lors du concours de nouvelles policières lancé par la commune de Seraing dans le cadre de « l'année Simenon » avec « Jour gras », une histoire de cannibalisme rural traité sur le mode humoristique. Aujourd'hui il occupe son temps entre la mise à jour de très (trop) nombreux synopsis, la correction de textes dont beaucoup ont entre quinze et vingt ans (sa poubelle demande grâce), son épouse et ses chats. Deux shorts « Le guerrier » et « Clic » ont été publiés dans le Flash Infini version papier et une de ses nouvelles « Rétrocession » est en ce moment soumise au comité de lecture de « Géante Rouge ». D'autres textes attendent dans ses tiroirs et peut-être un recueil à venir...

« LES BARBARES ARRIVENT ! » Le titre du journal m'explode littéralement au visage. Comme tout le monde, je sais ce que cela signifie. Dans moins de trois mois, ils seront sur nous, semant la mort et la destruction. Un délai bien insuffisant pour évacuer les quatre cent mille colons de Manamée. Fugitifs serait un terme mieux approprié, nous fuyions devant l'invasisseur depuis plus de deux millénaires

*
* *

C'était l'aube de l'ère galactique, les premiers propulseurs hyper-spatiaux commençaient à remplacer les moteurs photoniques, efficaces mais incroyablement lents. De timides incursions aux confins du système solaire nous poussaient en douceur aux portes de notre galaxie. Les étoiles étaient enfin à notre portée. La paix régnait depuis plusieurs décennies, presque toutes les maladies avaient été éradiquées et on ne mourait plus guère que de vieillesse. L'industrie était florissante, on aurait pu croire que nous vivions un nouvel âge d'or s'il n'y avait eu le spectre de la surpopulation. La croissance démographique était à ce point élevée que l'on pouvait craindre une famine planétaire avant deux siècles. Heureusement, il y avait les Nouvelles Terres. De petites cités minières et des usines fleurissaient sur les planètes extérieures. La vie était rude sur ces mondes étranges souvent dénués d'atmosphère - quand il y en avait une, il était rare qu'elle soit respirable. Les accidents étaient fréquents, le taux de mortalité élevé. Les demandes d'engagement ne cessaient pourtant d'affluer, les jeunes s'identifiaient facilement à ces nouveaux héros, explorateurs, prospecteurs et adaptateurs de mondes qui formaient un corps d'élite, les marins du vide. Plus d'une femme - même mariée - aurait tout quitté pour franchir avec eux les profondeurs de l'espace. Bientôt, des colons s'établiraient sous d'autres cieux, fonderaient de nouvelles patries et s'émerveilleraient des splendeurs de l'univers. Un univers où foisonnait la vie, sous des formes parfois tellement incroyables, qu'il pouvait être difficile voire impossible de la reconnaître comme telle.

Des demi-dieux comme cette race de végétaux pensants, passant leur paisible éternité à philosopher, rêvant d'impossibles jeux mathématiques d'une inconcevable complexité, à donner la migraine à un ordinateur quantique. Ou encore cet immense gestalt de molécules intelligentes vivant sur une planète glacée, en suspension dans une atmosphère de méthane et fonctionnant selon un prodigieux processus synaptique, faisant de cette créature unique et multiple le plus titanesque cerveau de la création. Et d'autres, encore et encore...

Les marins s'aperçurent rapidement qu'un aspect différent ou terrifiant n'était pas spécifiquement un indice de dangerosité. Souvent les esprits se ressemblent. Des liens se nouèrent, des amitiés et des alliances naquirent, des traités furent signés selon un principe de libre échange, tous y trouvaient leur compte. Généralement le contact s'avérait facile. Sauf lors de l'incident, le seul de notre histoire, mais il coûta la vie à dix-sept membres d'une mission diplomatique. L'interprète fit un lapsus sémantique dans une simple conversation avec le représentant d'une race reptilienne dont le code d'honneur extrêmement protocolaire était régi par plus de cent principes fondamentaux et incontournables. La réaction fut immédiate et foudroyante, ce fut fini en une minute. Selon les ordres, le reste de l'équipe se replia. Il n'y eut aucune victime chez les étrangers, il n'y eut pas de riposte. Nous avons commis une erreur, cela ne se reproduirait plus.

Un an plus tard un nouvel équipage obtenait l'octroi d'une petite île au sous-sol riche en métaux lourds. Cette période d'observation et de quarantaine devint par la suite obligatoire. Elle fut plus tard élargie aux mondes n'abritant pas de vie intelligente, après la mort atroce de toute une colonie dévorée par des myriades d'insectes microscopiques et particulièrement voraces. Il aurait fallu bousculer l'écosystème de la planète pour la rendre inoffensive et habitable. Or, rien ne prouvait que dans quelques centaines de millions d'années, une forme de vie évoluée n'émergerait pas de ce milieu hostile. Le projet fut abandonné. Les colons apprirent à craindre et respecter le moindre brin d'herbe qu'ils foulaient. Nous venions de prendre une leçon d'humilité.

*
* *

Arriva le jour funeste où ils trouvèrent les ruines. Les nombreux cratères éventrant le sol et la terre vitrifiée par endroits, ne laissaient malheureusement planer aucun doute sur la nature de la catastrophe. La guerre ! Une guerre totale et apocalyptique. Cette terre brûlée, torturée, balayée par des rafales de vent glacé et charriant des tonnes de scories noires et mortelles, un ciel perpétuellement en deuil ne laissant filtrer qu'une faible clarté crépusculaire. C'est à cela que devaient ressembler les enfers. Bien sûr, nous avons connu la guerre dans notre jeunesse, la troisième guerre mondiale avait duré six heures et fait neuf cent millions de victimes. Horrifiés par l'ampleur du désastre, les différents partis belligérants décidèrent la cessation des hostilités. Vingt ans plus tard naissait un gouvernement mondial, des termes tels que pays et frontières devinrent obsolètes et furent abolis. Le monde avait une nouvelle chance ! Il avait été gravement blessé, mais sa guérison était en bonne voie. Rien de semblable ici, les analyses les plus poussées ne décelaient aucune trace de vie. Cette planète avait été stérilisée au point d'en annihiler la plus infime des bactéries. Quelques artefacts miraculeusement épargnés furent retrouvés ensevelis sous d'épaisses couches de cendres.

Cette race devait être fortement industrialisée et commençait sans doute à développer l'énergie nucléaire, il semblait cependant peu probable qu'elle ait disposé d'un tel potentiel de destruction. L'environnement était terriblement hostile et le resterait des centaines de milliers d'années encore. Les scanners rendus inefficaces par d'incessants orages magnétiques ne renvoyaient que des informations fragmentaires ou fantaisistes, les communications avec le central orbital s'avéraient hasardeuses voire impossibles, rendues inintelligibles par d'irritants crissements ressemblant aux phénomènes engendrés par une tempête solaire. De retour dans l'espace, le commandant du vaisseau-mère fit savoir à l'équipe d'exploration qu'une violente perturbation avait été repérée sur l'autre hémisphère. L'origine du phénomène les plongea dans un abîme de perplexité. La perturbation prenait sa source d'un énorme édifice qui ne pouvait pas exister... À moins d'avoir été construit après le cataclysme.

C'était une tour de huit cents mètres de diamètre, elle montait à l'assaut des cieux déchirés sur près de deux kilomètres. Autour, les vents s'emballaient, atteignant des vitesses effroyables, rabattant vers elle un flot incroyablement dense de particules radioactives qui s'ionisaient en un formidable flamboiement irisé. Le spectacle eut été somptueux, s'ils n'avaient su ce qui le provoquait.

La tour devait être une sorte de station d'épuration, à intervalles réguliers apparaissaient de petites ouvertures dans lesquelles s'engouffrait le maelström éblouissant. De son sommet s'échappait un intense et compact flux plasmique et un violent torrent d'énergie allait se perdre dans l'espace. Peut-être même cette énergie était-elle récupérée, quelque part...

Quelqu'un était venu.

Quelqu'un avait dévasté ce monde.

Quelqu'un l'avait assassiné, s'acharnant dessus avec une férocité inouïe, de manière à en éradiquer toutes formes de vie. Quelqu'un avait vaporisé ses mers, ses océans, balayé son atmosphère et déchiré ses entrailles avec une puissance défiant l'imagination.

Et en ce moment, quelqu'un le nettoyait.

*
 * *

Un méchant frisson parcourt ma colonne, je coupe la transmission psi du journal et regarde

Virna. Pas besoin de mots, elle a ressenti mon angoisse devant cette terrible nouvelle. Il y a toujours eu entre nous cette empathie, comme un étrange lien surnaturel. Ses yeux s'agrandissent de terreur tandis que sa bouche se tord en un long gémissement étouffé. Elle s'assied très vite, au bord de l'évanouissement.

- Ne réveille pas le petit tout de suite, contacte la famille et préparez vous à partir. Demain à l'aube vous vous présenterez au centre d'évacuation.

- Et toi ?

- Je n'aurais trente ans que dans un mois, je m'attends à recevoir mon ordre d'incorporation dans les heures qui viennent.

- Il y a eu sept millions de morts sur Pharis...

- C'était il y a un siècle, ils avaient utilisé des bombes à neutrons, le champ de force était trop faible et les radiations ont grillé la population. Depuis, ils ont été modifiés, leurs armes les plus puissantes exploseront au-dessus de nos têtes sans nous faire le moindre mal.

S'ils veulent Manamée, ils devront venir nous la prendre et poser leurs charges nucléaires au sol. Nous disposons de nouveaux modèles de batteries anti-aériennes, mais s'il le faut nous en viendrons au corps à corps. Et puis nous sommes une colonie mineure sur un monde on ne peut plus banal. Il n'y a rien ici qui puisse intéresser qui que ce soit. Ils passeront peut-être au large.

En fait, je ne crois nullement à cette dernière affirmation mais il est impératif que je conserve mon calme, les heures qui viennent seront pénibles. Il serait inutile et cruel de lui faire partager la panique qui me gagne. Comme je m'en doutais, les nouvelles locales sont inexistantes, occultées par l'arrivée des barbares.

*
 * *

Robida et Barsoom sont tombées ainsi que la citadelle de Gor aux dix lunes et Shamblau. Les pertes sont colossales, toute vie a été détruite dans un rayon de vingt années-lumière. Isher reste notre dernier rempart. Des millions de mines spatiales ont été larguées par les cybers, des machines-outils reconverties en soldats pour la circonstance. Cela devrait obliger l'ennemi à émerger en espace normal bien avant leur entrée dans notre système solaire et les ralentir suffisamment pour que les colons soient hors de portée. Ensuite, tout ira très vite. Ils descendront dans leurs vaisseaux de mort et tels des charognards, ils tomberont sur une garnison de soldats désespérés, une poignée de pauvres gars paumés, abandonnés, sacrifiés. Comme tous les miens, je suis préparé, je devrais même dire conditionné depuis ma plus tendre

enfance à une telle éventualité. Bien sûr les cybers et les canons sont là pour nous épauler, mais leur intelligence reste limitée, ils ne remplaceront jamais l'esprit qui reste la plus efficace des armes quand il s'agit de faire preuve de logique, de prendre une décision tactique afin de détruire l'ennemi. Qui a jamais vu une machine se suicider afin d'entraîner son agresseur avec lui ? Et puis il faut bien que quelqu'un garde la maison...

Je souris intérieurement car c'est exactement la réponse que j'ai donnée à Virna quand elle m'a supplié de désertir. Je sais qu'il y en aura qui s'enfuiront lâchement. Aucune sanction ne sera prise contre eux, ils devront vivre le restant de leur vie avec ça sur la conscience. Il est fréquent de dire à un enfant que le barbare va venir le chercher s'il n'est pas sage. L'effroi qu'inspirent ces brutes calme très vite les plus turbulents. Mais je suis adulte et c'est moi que le monstre vient prendre. La bête est à ma porte et j'ai peur.

- La sève de nandou est prête, fait ma femme, je vais réveiller Noon.

J'ai envie de pleurer, alors je la prends dans mes bras et enfouis mon visage dans son cou.

- C'est un bon petit, et toi une épouse merveilleuse, trouve quelqu'un de bien qui s'occupera de vous. Promets, que je n'aie l'esprit ailleurs au moment du combat.

- Tu me rejoindras.

- Il y a peu de chance tu sais bien. Dans vingt ans, peut-être cinquante, nous serons capables de les repousser et pourquoi pas de les vaincre.

- J'ai peur, lâche-t-elle dans un souffle.

- Sois forte, pour lui, pour moi. Et dépêche toi de lui porter sa sève, elle va se figer et tu sais qu'il a horreur de ça.

- Il n'est pas le seul !

- File, je t'aime.

*

* *

Virna et Noon sont partis il y a un mois. La résistance s'organise, bien piètre résistance en vérité, dix mille personnes coincées à mille mètres de la surface, en comptant le personnel médical et une partie des volontaires... Dix milles personnes sous-entraînées et crevant de trouille. L'évacuation continue, mais nous savons désormais qu'un cinquième au moins de la population est condamné. Les derniers astronefs n'emportent avec eux que des femmes et des enfants. Isher a été anéantie après une bataille qui n'a duré que deux jours. Les carcasses de cybers dérivent désormais dans l'espace pour l'éternité. Nous ne pouvons accueillir ceux de la surface, il y a si peu de place ici. Des armes et des rations de survie leur ont été distribuées. Personne n'est dupe, tous ceux qui restent vont mourir. Certains se suicident, d'autres se réfugient au cœur des montagnes, dans des grottes ou d'anciennes mines. Il y a les courageux, armés jusqu'aux dents, tenant compagnie aux cybers qui scrutent le ciel, guettant l'arrivée des premiers vaisseaux de guerre ennemis. Enfin il y a les résignés, ils restent là, apathiques, attendant la fin ou un miracle...

Aux dernières nouvelles, le système de Trantor ne répondait plus. Trois milliards de braves gens, des fermiers pour la plupart. Un choix stratégique, ils approvisionnaient une demi-douzaine de colonies basées sur des mondes peu hospitaliers. Quelques messages ont été interceptés, ils se sont battus comme des diables et ont infligé de lourdes pertes à l'ennemi. En désespoir de cause, les barbares ont fait exploser le soleil. Que peut-on attendre de telles créatures ? Un jour, nos enfants ou les enfants de nos enfants en auront assez de fuir, ils relèveront la tête et chasseront l'envahisseur. Un jour peut-être, ils retrouveront l'art de la guerre et les suivront jusqu'à leur nid de vermine pour les exterminer. En attendant nous devons vivre.

Et mourir...

L'horloge à désintégration atomique décompte inexorablement les secondes, bientôt le désastre, la fin. Dans une heure ce sera l'aube, en dépit des interdictions du gouvernement provisoire je vais remonter à la surface. Ce monde n'a jamais été plus beau, plus serein, difficile de penser que l'enfer va se déchaîner et que plus rien n'existera dans quelques heures. Le soleil est sur le point de se lever, je suis heureux d'être avec lui pour célébrer cette ultime journée. J'écoute le vent faire teinter les feuilles d'un arbre-cristal, le crissement d'un insecte, au loin un dragon rugit, c'est probablement sa dernière chasse...

Manamée s'éveille.

J'attends l'explosion silencieuse et flamboyante, le dernier baroud du roi soleil, j'ai toujours aimé cet instant privilégié. Je me levais deux heures, parfois trois, avant tout le monde rien que pour assister à ce spectacle.

J'irai ensuite m'abreuver de rosée à même le sol, j'arracherai mes vêtements et ferai un plongeon dans la rivière Kaa, puis m'ébrouant tel un animal, j'invoquerai les dieux antiques et hurlerai mon défi, ma haine, ma longue queue préhensile fouettant rageusement l'air tiède du matin, je planterai profondément mes griffes dans le sol boueux, enfin je cracherai l'acide de mes trois estomacs et déroulerai tous mes bras vers le ciel. Je terminerai cet antique rituel de guerre en vidant mes glandes à poison et me dresserai du haut de mes trois mètres, droit comme un strel, mes armes prêtes à tirer, espérant avant de mourir voir de mes yeux ces implacables et mystérieux terriens.

WILMIANE STRIVERT GAUTHIER

Science-Fiction

Game is over



Dans le civil, juriste de droit européen, cyberdocumentaliste, quand elle ne bidouille pas des histoires totalement vraies, puisqu'elle les a inventées. Aime la SF, le fantastique, l'Heroic fantasy, l'élan aigu de l'imagination.

A parfois des crises irrépressibles d'humour dans les nouvelles, pour ce que rire est le propre de l'Homme, voire de la femme, et c'est tellement agréable. Dramatique à l'occasion, à condition que ce soit fantastique, histoire de faire passer quelques frissons dans le dos du lecteur, et qu'il ait l'impression que l'inconnu(e) est à sa porte. Ecrit en ce moment une belle histoire de chasse aux sorcières à la renaissance en Moravie tchèque...

Bibliographie :

Livres

Les mondes du Trickster : Héroic – Fantasy (2001) éditions l'Agly Pyrénées Orientales
La Morrigan Fantastique (2004) éditions Liber Mirabilis Carcassonne AUDE

Des nouvelles de SF et de fantastique, steampunk :

Primée concours CIVIC 1999 : l'étrange aventure de Damien Bouton

Revue Martobre, éditions l'Agly : Ogème (SF), Le paradoxe du chat (Anthologie Temps et Mondes parallèles 2001)

Collaboration avec Philippe Gontier Revue Le boudoir des Gorgones : « La lune » et des nouvelles policières fantastiques mettant en scène un commissaire des années 30, le Commissaire Cles : « Un festin divin », « La Cauche Mare », « La chose qui pleurait sous la pierre » et autres nouvelles...

*« Septimanie » journal du Conseil régional du Languedoc-Roussillon Mai 2005 : Manuscrit trouvé à Montpellier
Fantasy autour de Rabelais*

Anthologie «Tales of the shadowmen» de Black Coat Press boock (sortie aux USA, anglais, Rivière Blanche) : The three jewish horsemen avec Arsène Lupin à Montpellier (steampunk)

2007 :

Editeur OCCIZEN :Un anniversaire consternant (conte)

Anthologie 1907 Editeur Cap Béar (PO) La webletter de l'Archiviste : 1907 La révolte des vigneron (steampunk) in « 1907/2007, Nouvelles de la Révolte »

Animation (texte et chant) : les voyages lunaires de Katharina et Johannes Kepler

2030. Quelque part vraiment trop près du Soleil. Qui se rapproche.

Le vent solaire hurle autour de ma soucoupe. Je suis le dernier Martien. Dans quelques secondes-lumières, ma race sublime s'éteindra, comme se sont éteintes celle des notables de Saturne, celle des Nobles Vers de Jupiter, et les Mohicans de l'Hydre et le Brouillard d'Europe et tous les autres, mes amis stellaires. Je vais fusionner avec l'hydrogène du soleil, rejoindre le néant. Etre ou ne pas être !... Amertume. Une larme glisse sur mon Zourgl.

Que s'est-il passé, foutre-diable ?

Les événements repassent en boucle dans mon esprit, les commandes du Jeu qui ne répondent plus, et puis quelque chose de drôle... des... sensations : la peur ? la panique ? le désespoir... des émotions inconnues depuis que j'ai créé cet univers pour m'y installer, avec les potes.

Et puis, la guerre entre nous, pourquoi ? Et ces Créatures Absurdes qui surgissent de nulle part, avec des drôles de noms, Agathon et Picrate et je ne sais plus quoi... Ce désordre insensé de bruit, de fureur, bouleversant notre vie sereine.

Le cœur étreint d'une tristesse poignante, je repense à la douceur des temps passés : la culture des premières cellules, et puis les dinosaures, quelle vitalité, ces jouets, quelles superbes bagarres ! Et les hommes ! MA réussite ! Comprennent rien, des truffes, mais mégagagants pour les stratégies complexes ! Quel pied ! J'les avais faits pareils que moi mais en version colorée, pas en vert, mais en blanc, jaune, rouge ou noir pour pouvoir faire des parties avec les copains... Je me souviens, les compliments des amis, l'amélioration du système au fil du temps, les compét'...

Tous les trente ans, fallait faire l'entretien, on débarquait avec les soucoupes volantes le plus discrètement possible, quand ils nous voient, ils sont hallucinés, ça fait des tas d'histoires. Leur stabilité mentale pourrait être perfectionnée, me disait WXS, mais c'est fendard comment qu'ils réagissent. De temps en temps, on en ramassait un ou deux, on les baguait, on vérifiait le matériel génétique, et on les relâchait... Fallait voir comme ils cavalaient quand ils étaient libres. Mais, par contre, faut régler les bogruls dissimulés un peu partout régulièrement. Si on ne le fait pas, le hardware impluse.

Puteuborgne, que la vérole les dévore, que le...

Un bref rot cosmique, l'espace autour du soleil est de nouveau vide.

La Terre, quelque part près de Montpellier, France

- OUAIAIAIS !!!!! Papa, j'ai eu, j'ai eu ! Paf, explosé !

- Bon sang, Lilith, je t'ai déjà dit de ne pas laisser le petit jouer à ce jeu !

- Bah ? Quelle importance, laisse-le jouer, il est gentil...

- Pfff... ignégentilgnagna.... tu as eu qui exactement ?

- Le dernier Martien, p'pa ! Yen a plus ! Explosé dans le soleil, trop top l'explosion, t'aurais vu ça !

Le même a un sourire jusqu'aux oreilles. Le dernier martien... une gêne m'envahit... petite sueur froide aux tempes... je crois que j'en ai fait une grosse... En plus, ils ont fini par s'en rendre compte. Les Autorités. Je suis convoqué demain pour un « débriefing » sur Le Jeu à Eurosec, la sécurité intérieure européenne.

Leur bunker anti-émeute est très bien, classe, le gros bras à l'entrée me guide dans des couloirs que je souhaiterai encore beaucoup plus longs. J'ai la pétoche. Ils se sont tournés vers moi, trois hommes, deux femmes en uniformes. Ils m'ont soupesé du regard. Leurs derniers mots flottaient en l'air lorsque j'ai pénétré dans le bureau.

- ... ou simple d'esprit ?

Ils se sont présentés, des personnes haut placées, j'ai cru comprendre. Mes jambes tremblaient, mes oreilles bourdonnaient. A l'écart, une sommité du Centre Européen d'Etudes Spatiales, un grand-père à l'œil vif, s'apprêtait à prendre des notes.

J'ai tout déballé. Soulagé. Je n'en pouvais plus, vraiment.

Comment ça s'est passé, Messieurs-Dames ?

C'était il y a un an à peu près, vers minuit, j'attendais que Lilith se décide à se coucher. C'est pas son nom, Lilith, c'est professionnel, son vrai nom, c'est Sylvie, trop banal, elle exige que je l'appelle comme cela.

- Lilith, as-tu vu l'heure ?

Lilith ne se retourne pas. Très concentrée, elle manipule un jeu de tarots.

- Viens te coucher !

- P'pas. Excellente conjonction. La puissance est absolument exceptionnelle.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Minuit. Tu sais bien que c'est l'heure où je vois le mieux.

- C'est ridicule, viens dormir !

Lilith pose délicatement les cartes dans la boîte ramenée d'Egypte. Sur le couvercle, un pharaon renfrogné lui retourne un regard froid.

- Qu'est-ce que tu as ? Depuis les vacances, tu es agitée.

- Ecoute, tu sais ce que je pense des cartes et des autres procédés de divination ?

- A cette heure ? Ce ne sont que des fadaises, Lilith.

- J'ai eu une illumination dans le souk de Louksor ! affirme-t-elle avec solennité.

- Allons bon, tu plaisantes ?

Catastrophe ! Elle ne plaisante pas du tout. Elle me foudroie d'un œil rendu mauve par l'insomnie. Tant pis, je me résigne à lâcher mon coussin. J'écoute, appuyé sur un coude.

- Tu te rappelles ce montreur de marionnettes ? Il tirait des ficelles et les personnages bougeaient. Bon, on croit que les cartes servent à prédire l'avenir, comme l'astrologie. Je pense que... on se trompe... c'est exactement l'inverse, les cartes sont des points d'ancrage, elles illustrent des forces qui, telles des ficelles, manipulent les hommes, et peut-être aussi tout ce qui vit ? Pas de libre-arbitre : quand je lis les cartes, c'est comme si je détectais l'arrivée de forces, d'énergies, délivrant des messages, des ordres venant des étoiles !

Elle virevolte, me regarde, lève les mains en actrice consommée. Sa chevelure l'aurole, on dirait une pythonisse grecque voilée de brumes prophétiques, en version un peu néogothique à cause des dentelles.

- Les cartes sont un point d'arrivée, comme une écriture est le point d'arrivée d'une pensée ! Le futur est une fatalité, dans le sens où nous ne pouvons qu'obéir à l'ordre qui arrive.

Exaltée, ce soir, Lil, on dirait qu'elle va s'envoler ou créer une nouvelle religion... Là, ça me plaît. Je la relance.

- D'accord, nous sommes des marionnettes, alors, d'après toi, qui tire les ficelles ?... Dieu ? Y-a-t-il des spectateurs ?

- Je ne sais pas, mais il doit bien exister un moyen. J'ai presque une idée.

Le mascara allonge ses cils sur une avenue sombre bordée de sphinges ricanants. Elle est très sérieuse. Putain, j'aurai dû me méfier sur ce coup.

- Laquelle ?

- Hé bien, il suffirait de tirer sur la ficelle pour remonter à la main !

- ???!!!

Je n'ai plus du tout envie de dormir, plus du tout. Elle, elle s'endort tranquillement, son message charismatique délivré.

Lilith me considère comme son homme à tout faire. Elle a des idées pas ordinaires, aucun moyen de les concrétiser à part sa connexion avec le monde occulte et s'attend tranquillement à ce que je les réalise. Faut dire que j'ai un don en la matière. Pas d'idées foudroyantes, aucune fenêtre ouverte sur une arrière-cour de la réalité peuplée d'ombres démoniaques mais je sais, je sais... allons-y, pas de temps à perdre.

Deux heures du mat'. J'ai filé me connecter, j'ai appelé les autres : Maxim à Boston, Li à Anvers, et Bénédicte, Anton, Caramelle, toute la bande. Je leur ai posé le problème en ces termes :

Proposition 1 : Les tarots et autres moyens de divination sont en réalité le moyen de voir les ficelles qui font bouger l'humanité (et peut-être aussi les lézards et les vers de terre, soyons pas snobs !) et donc, déterminent son futur (le destin, ananké, moïra, FATUM !)

Proposition 2 : On pourrait remonter lesdites ficelles jusqu'à la main

Proposition 3 : Et puis... Il faut juste trouver les solutions techniques, les connections existent, elles fonctionnent en permanence depuis... qu'il y a des montreurs de marionnettes... et des marionnettes. A vos neurones, les gars !

@+ ;0) Franck

Le message s'est rapidement diffusé, chacun s'est attaqué avec enthousiasme au problème. C'est vrai que ces temps-ci, l'ennui régnait un petit peu dans le groupe, faute de quelque chose de réellement excitant à se mettre sous la dent... Et puis l'idée avait un je-ne-sais-quoi de séduisant.

Le temps d'accumuler des données de base rapidement, puis on s'est mis d'accord sur le partage du plan Lilith.

Bénédicte travaille sur Archéops, le programme d'auscultation du rayonnement fossile de l'Univers. Elle va assurer pour la partie « point de départ » des connections. C'est une spécialiste du Dark Age (non, répond-elle aimablement à nos persiflages, la Force soit avec vous, ça n'a rien à voir avec Dark Maul, c'est quand l'Univers était plus jeune de 10 milliards d'années, à l'époque où se sont formées les premières étoiles, où se sont enroulées les premières galaxies).

Anton à Marseille se charge du rayonnement lui-même, avec l'aide de Li à Anvers et Maxim à Boston. Moi, je vais suivre le volet voyance puisque j'abrite le serveur chez moi, 50 kg de charme et d'extra-lucidité.

Un mail à en-tête d'explosion de novæ d'Anton m'annonce une grande nouvelle : Youri, un copain de fac de Novossibirsk a pu récupérer lors de la grande foire à l'empoigne qui a accompagné la chute de l'Ours, enfin, de l'URSS, un engin assez particulier. Pas une bombe nucléaire rouillée comme on lit dans les articles à sensation, mais un condensateur utilisé pour les expériences sur les médiums. L'engin, une sorte d'ordinateur, a vocation à concentrer l'énergie mentale de ces derniers. Il n'a jamais marché, mais Anton et Youri se font fort de le rendre opérationnel.

Bénédicte propose de « mettre en similarité », de « rendre compatible » les « ondes du rayonnement interstellaires et les ondes médiumniques ». J'aime bien Bénédicte mais elle a parfois un français futuriste qui me déconcerte. A notion élastique, cerveau élastique, répond-elle placidement du haut de ses connaissances à mes remarques indélicates.

Dans le brouhaha interstellaire, Bénédicte pense avoir isolé les ondes porteuses d'ordres. Cela fait longtemps qu'elle s'interroge sur un rayonnement aux propriétés curieuses, il lui semble prometteur.

Anton et Youri ajustent leur « modem » sur ses indications. Après trois ou quatre disputes de spécialistes, nous pourrions procéder aux premiers tests avec Lilith comme cobaye.

Le grand Jour. J'ai réuni la bande pour la première expérience. Youri, un asiatique souriant, pose gravement le modem sur la table du salon. L'instant est solennel. Silence ému.

- On dirait un vieil ordi destiné à une expo naze d'artistes hyperchébran à Beaubourg...

- Da, da ! répond joyeusement Youri à Lilith. Il ne doit pas bien maîtriser le français.
- On met les doigts où ?

Si Lilith ne sait pas apprécier l'art moderne, on ne peut lui dénier un certain courage.

- Pas doigts. Esprit. Se concentrer fort sur jeu de tarots. Chercher origines ordres cosmiques.

Je tire les rideaux, j'allume les bougies, question d'ambiance. Youri branche l'engin, pose des électrodes dans la masse bouclée des cheveux de Sylvie. Elle ferme les yeux.

- Posez-moi des questions ! J'me sens dans une forme extraordinaire.

- Dis-moi si «Super Eros» va marcher, fuse-je, trahissant mes préoccupations intimes.

- Un flop, mon pauvre. Complètement coulé par les nouveaux Zabus japonais. Tu dépasses pas les 1000 exemplaires vendus, dont sept aux puces du village le 5 dans trois mois pile et trois que tu vas réussir à vendre aux copains avant leur départ au petit matin.

- Prrrrécis ! ronronne Youri.

Son sourire m'agace. Le vent glacial des steppes envahit le salon, les flammes des bougies vacillent, Caramelle siffle.

- Humm... Bénédicte intervient avec son tact habituel... On va pas attendre trois mois, ni même le petit matin, il faudrait pouvoir vérifier tout de suite la précision des prédictions assistées par ordinateur. Caramelle, sors ton jeu de cartes.

Suit une impressionnante série de réponses justes de Lilith aux questions de Bénédicte. Bénédicte a beau brasser les cartes, elle devine à tout coup laquelle va sortir. Je me réfère mentalement à la torture du cours de probabilité au lycée : des résultats aussi précis supposent, c'est fatal, l'absence totale de hasard...

Finalement, nous nous sommes renfoncés dans les fauteuils du salon, fixant les objets de notre réflexion : l'une affalée dans les coussins dans une robe en dentelle déchiquetée grignote des cacahouètes, l'autre à moitié rouillée clignote, lorgnant d'un écran grésillant l'infini...

Une vague d'enthousiasme propulse soudain Anton hors du fauteuil et sa bière sur le tapis.

- Nous pouvons considérer l'expérience comme positive ! L'engin a permis une connexion. Statistiquement, c'est du 100%.

- Il reste à remonter à la source, rappelle Caramelle.

- Ecoutez, si quand je pose telle ou telle carte, je réceptionne telle ou telle énergie... émet Lilith du fond de sa loveuse.

- Instruction, corrige doctement Bénédicte.

- Alors si les cartes que je pose réceptionnent une instruction, forcément, je peux essayer de faire passer un ordre à mon tour, en choisissant moi-même les cartes.

- Forcer le passage, inverser le flux. Essaie, Lilith !

Dans un silence respectueux, elle choisit quelques cartes : le Diable contre pour immobiliser l'ennemi - enfin le marionnettiste inconnu qui nous manipule - la Tour à l'envers pour faire échouer ses plans ; au-dessus, des cartes de puissance et de protection pour nous, l'Impératrice, Le Monde. Faut tout prévoir, même un retour de bâton, nous dit-elle.

Youri a réglé l'appareil sur envoi au lieu de réception mais là, il a eu beau s'acharner, rien à faire. L'appareil grince, Lilith rame, le modem couine, Lil s'effondre :

- Rien à faire, les gars, je n'y arrive pas.

Nous nous sommes installés devant un saucisson géant, avec une bouteille de Cahors, histoire d'attirer l'inspiration. Au petit matin, devant les assiettes de soupe à l'oignon vides, Rupert a poussé un cri de joie.

- La masse critique. La puissance. Pas un médium mais 20.000 médiums, tous les médiums possibles. Une mise en réseau. Produisons le modem à grande échelle. A la base, de vieux ordinateurs suffisent.

- 20.000 ordi ? Et l'argent ?

- Faccceiiiiile, demandez-moi les résultats du loto, susurre, suave, Sylvie-Lilith.

Un frisson nous a traversés.

On aurait pu s'arrêter là, c'est vrai, messieurs, juste devenir richissime grâce à notre connexion sur les rayons interstellaires divinatoires (les RID, Bénédicte les a nommés), devenir maîtres du monde... Il resterait, me direz-vous, sans doute avec une nuance de reproche, je le devine dans votre regard, Madame, des élémentaux de Rigel et puis les zonks de Véda et... tous les autres disparus ou en voie de disparition, comme les bébés phoques, et... et... les pandas... mais... on s'est pris au jeu. Des mordus.

- Lilith, tu dois établir un réseau de voyants le plus large possible, couvrant, tel un filet serré, la terre entière, organise Anton.

- Les spécialités ? Chiromancie, lignes de la main, numérologie, astrologie ? Nécromancie ? Djabé camerounais ? Lubuku congolais ?

- Toutes ! Toutes ! Dissociation neuropsychopathologique ! Ventriloquie divinatoire, marc de café, vol des scarabées sacrés ! Je suis formel : seule la division des récepteurs d'informations...

Rupert s'arrête, l'incompréhension s'affiche en méga-icônes sur le visage de Lilith... Elle a du mal à utiliser correctement son gauche, son cerveau gauche s'entend, pour le poing, elle se débrouille bien, comme le jour où la voisine... Continuer ? Oui, bien sûr...

- Enfin : seule la dispersion des médiums percevant les ordres occultes des sombres puissances inconnues qui nous

manipulent, si tu préfères... empêche l'inversion du processus...

- ... ?

- Empêche de remonter à la main ! A ce qui tire les ficelles.

J'ai demandé à Lilith quand et où se tenait le congrès international de voyance qu'elle prépare fébrilement depuis quatre mois. Chance, il se tient pas loin de chez nous, à Montpellier au Corum. Lilith fait partie de la délégation française. Je constate une fois de plus avec la vanité légitime du propriétaire combien Lilith est réputée. J'ai ouvert une fois par curiosité – enfin, par jalousie pour être précis - son carnet d'adresse - la liste est impressionnante, pas que des ménagères assommées par l'ennui, non, non, des chefs d'entreprise, des hommes politiques, des gros bonnets de la mafia viennent la consulter... Sa réputation n'est plus à faire. Même vous, messieurs, je vous assure, elle aurait su vous dire à l'époque si vous aviez des chances d'avoir cette secrétaire que vous guignez... Ou cette promotion ; maintenant, c'est plus possible, évidemment, mais Lilith est vraiment douée... Mon domaine à moi est plus modeste... encore que... les jeux vidéos... vous connaissez peut-être, Super Eros, Agathon le nain et le monde glauque de Luna XII... Non ? Où en étais-je ?

Que je passe les détails ? Lilith a profité du congrès pour faire le tour de ses connaissances et convaincre un certain nombre de médiums, sibylles, prophètes, sorciers, marabouts, chamans et autre rebouteux d'envergure de dépasser les clivages dus pour l'essentiel à la concurrence auprès des clients, pour créer une internationale spirite solide.

Rentrés chez eux aux quatre coins du globe, les points de contact du réseau devaient conforter localement ce dernier en prêchant la bonne parole auprès de leurs confrères et consœurs.

Ourigueller, tordant sauvagement les petites cuillères tel un Salvador Dali télépathe, et Paco Baranne le Grand pourfendant l'instabilité cosmique, et même des écrivains de SF chevauchant hardiment les flux millénaristes : on a ratissé large de peur d'en rater un seul qui pèserait de façon décisive dans la balance. Tant pis si quelques escrocs, et une poignée de fous en liberté déparaient l'ensemble.

Curieusement, la conviction de l'utilité du Plan Lilith a touché tous ces braves extralucides à une vitesse remarquable.

C'est comme s'ils n'attendaient que cela... Je pense, euh, vous savez, ben, comme un virus dans un système informatique, enfin, je crois que... Lilith... Foudroyant !

Restait à déterminer le moment favorable, une conjonction astronomique fabuleuse de préférence. Lilith a ressorti tous ses grimoires, le Nécronomicon de l'Arabe fou Abdul al Azred, le Liber Mirabilis, les Chroniques de Phandaal le Magnifique, la Biologie des Grands Anciens du Professeur d'Erlette avec exercices pratiques de dissection pour application divinatoire niveau Terminale. Elle a fait quelques mises au point à minuit dans le jardin en utilisant la lunette offerte à Noël, puis elle a proposé assez classiquement un vendredi 13, lune gibbeuse. Minuit sur le méridien de Paris. Toutes les planètes, m'a-t-elle assuré, seraient au garde à vous. Tout autour de la Terre, ses collègues, consultés, arrivèrent curieusement au même résultat en temps universel en utilisant des milliers de moyens plus bizarres les uns que les autres. Vous saviez, vous, qu'on pouvait faire des prédictions avec les éternuements, les bourdonnements d'oreilles, et même avec les p... euh, vous vous en tamponnez, plus vite ? Hé, bien...

Est-ce que c'était vraiment étonnant, cette unanimité des illuminés ? De plus en plus avec les copains, on rayait le mot hasard de notre vocabulaire. Mais nous tenions le filon.

Le grand moment est arrivé. A la même seconde, tous les lunatiques s'installèrent auprès des modems multipliés rapidement grâce à la fraude sur les jeux de hasard. Là, pour les jeux, je passe pour faire court, mais on s'est éclaté au Casino de Palavas, je... Bon !

Donc, ce vendredi 13 arriva, minuit approchait. Nous couvions du regard Lilith déposant religieusement ses cartes, puis fermant les yeux. L'appareil ronronnait. Quelque chose s'est produit, la scène entière du salon s'est troublée, puis s'est stabilisée comme après une mise au point. J'avais l'impression de flotter. Vraiment étrange.

Sur l'écran du modem à RID, un désert s'étendait, un sol rouge stérile. Une créature exactement comme nous mais en vert-bilieux émergea lentement du sol sableux, se secoua, se dirigea vers nous.

La créature demanda d'une voix d'outre-tombe :

- Bon, les gars, et maintenant, j'en fais quoi ?

Dans le salon, la voix vibrante de Lilith en transes prononça les mêmes mots.

- Où es-tu ? demanda Bénédicte.

- Mars, quatrième planète après le soleil.

- Un Martien ! Un vrai ! Tu peux le faire bouger ?

Sous nos yeux avides, le Martien commence à exécuter une danse maladroite. Le sable vole sous ses pieds, sa tignasse rousse en crête punk vibre, ses yeux roulent dans ses orbites... Dans son dos, Terreur et Panique - les satellites de Mars : Phobos et Deimos, ça veut dire terr... Ah, vous le savez, mais votre grand-père, là, ses yeux, c'est normal ? Il a l'air bizarre. Oui... - Donc, Phobos et Deimos hantaient un crépuscule irréel...

Il nous a fait visiter les lieux. Pas de mômes, quelle chance ils ont : ils sont éternels les Martiens. Enfin, ils étaient, parce que il y a 15 jours, le petit... Arrêter les digressions ? Éternels, les Martiens, et en nombre limité : 123 pile. Rien qui ressemble à première vue à une activité sexuelle, guerrière ou religieuse. Bossent pas. Pas de chefs. Des sortes de dilettantes, sans aucun souci.

Et puis ça a été partout pareil, on a visité des centaines d'endroits habités, il y a des êtres même dans le vide interstellaire,

même au cœur des étoiles, de toutes les formes...

On était fous, des gosses à Noël.

Hé, bien, tous ces extraterrestres, tous sans exception, à part paresser, méditer ou se promener paisiblement dans l'Espace, ils n'ont tous qu'une occupation qui les passionne : la Terre.

Quand on a compris cela avec les potes, ça nous a fait un choc. Evidemment, pour une fois, j'étais bien placé, c'est moi qui ai fait le lien.

- Et si la Terre était un jeu, si tous ces paresseux d'extraterrestres s'amusaient avec nous et ne faisaient plus rien, eux ?

- Immortels, ils ne s'aiment pas...

- ... ne se détestent pas...

- ... ne se battent pas...

- ...ne croient en aucun dieu !

- Nous, les terriens, on est là pour cela. Eux, ils sont juste heureux.

Là, quelque part, on a ressenti comme un besoin de revanche, même Bénédicte, que j'ai vu s'excuser quand un grotesque lui marchait sur les pieds.

La Grande Peste Noire au XIVème, le lapin posé par Karine en Première, Attila contre Sainte Geneviève, le parasite hédoniste Claudia Quayffaire, la plaie béante des Twin Towers, les guerres sans fin d'Orient... Tout ça, tout, c'était d leur faute!

On a ouvert des centres de jeux « Guerre des étoiles » tout autour de la Terre. Les gosses de tous âges s'en sont donnés à cœur joie. Facile, suffisait d'un voyant local et d'un modem... Tout le monde a cru que c'était un jeu normal comme Agathon sur Luna XII.

Quelle que soit leur espèce, toutes ces créatures extraterrestres sont très sensibles à la suggestion, la connexion en s'inspirant touche à une fonction hyperspécialisée qu'ils ont développée pour Le Jeu. Les manipuler est enfantin.

Personne sauf nous savait que c'était du vrai. On leur en a fait voir de toutes les couleurs.

Mais comment vous vous en êtes rendu compte ?...

Un silence pesant suit ma narration. Ils ont tous l'air atterré. Une petite voix est sortie du gros barbu à lunettes :

- Ils ont exterminé les Martiens. Qu'est-ce qu'on fait, Chef ?

- ...

Ils ont quand même fini par décrocher l'ancien qui râlait, agrippé férocement à ma gorge. Le SAMU l'a emmené. Tous les copains ont été ramassés et questionnés comme moi. Aucun texte existant ne prévoyant de sanction pour l'extinction d'extraterrestres, on a eu une médaille des Nations Unies pour « Libération de la Terre et établissement du libre arbitre pour les êtres vivants terrestres ». Les guerres se sont arrêtées. Les vers de terre et les lézards ont obtenu le droit de vote. Les Eglises ont toutes fermé. J'ai fait un discours à la tribune de l'ONU. Lilith a été ovationnée.

Maintenant que je suis chargé d'ans et d'honneurs, je pense parfois au dernier Martien, celui qu'il petit aura dégommé il y aura trente ans demain. Déjà trente ans.

Puteuborgne, quels crétins, ces Martiens, pourquoi ils ont pas protégé le système avec un anti-virus ?

Comme il disait ces mots, le hardware... pardon... la Terre implosa.

Bien fait, pensa paresseusement le fantôme vert flottant près du soleil en contemplant le feu d'artifice, je le savais, ces truffes n'ont pas pensé à régler les bogruls.

IMAGINEZ.NET

Plus dure sera la chute



Imaginez.net (www.imaginez.net) est le premier collectif de réflexion et de recherche sur le jeu de rôle en tant que phénomène sociologique, culturel et éducatif. Il publie et incube des jeux originaux et est partenaire de la Fédération française de jeu de rôle (www.ffjdr.org).

Et d'abord, c'est quoi un jeu de rôle ?

Le jeu de rôle est un loisir collectif qui consiste à élaborer collectivement le récit de la vie de personnages fictifs. Après accord sur le cadre de référence (civilisation historique, univers fictionnel préexistant, environnement développé de façon spécifique...), chaque joueur conçoit un personnage vivant dans ce cadre, sauf le joueur qui assume la position de meneur de jeu. Il est garant du respect de ce cadre et de la dynamique collective de la partie en animant l'ensemble des êtres et événements rencontrés par les personnages et en arbitrant les conséquences de leurs décisions.

Le jeu consiste à réagir à l'énoncé d'une situation initiale proposée par le meneur en décrivant verbalement la réaction du personnage que l'on a choisi. La situation évolue ainsi et appelle de nouvelles réactions. La situation initiale et ses évolutions probables sont regroupées au préalable par le meneur au sein d'un scénario dont le respect n'est en rien garanti.

Le jeu, **uniquement verbal**, repose sur la visualisation mentale des événements et ne recourt jamais à leur mise en oeuvre réelle. Si chaque partie s'interrompt après un temps fixé par les disponibilités des participants, la richesse des situations est telle qu'il est possible de continuer indéfiniment à animer les mêmes personnages au cours de parties successives.

Un **système de résolution** donne une base conventionnelle de description des capacités des êtres vivants, objets et événements pour favoriser une appréciation objective des conséquences des décisions des joueurs. Il ne constitue pas pour autant des règles du jeu dont le respect conditionne le succès. En effet, puisque **seuls comptent la pertinence des actions décrites et l'intérêt des situations**, ce loisir, à la différence de toute autre forme de jeu, ne prévoit **aucun objectif à atteindre ni aucune compétition** entre participants.

Il repose sur **l'imagination, la capacité à faire des choix responsables et la présence d'esprit** et permet de vivre des situations ou d'adopter des comportements éloignés ou non du quotidien, mais avec la sécurité d'une simulation, ce qui en fait, si on le souhaite, un outil puissant de développement personnel.

Un système de jeu : le Jeu Pour Tous du collectif Imaginez.net

Le personnage

Les personnages sont définis prioritairement par leur **type**. Le type se décompose en deux parties :

- Une partie « professionnelle » qui définit le principal domaine de compétence du personnage.

Exemples : médecin, avocat, religieux, journaliste, étudiant, sportif professionnel, comédien...

- Une partie « individuelle » qui affine cet archétype par des éléments de loisirs ou de psychologie.

Exemples : alcoolique, intègre, père de famille, superstitieux, fou de voitures, macho, qui aime les animaux, musicien...

Tout personnage est défini par **6 caractéristiques** chiffrées qui déterminent ses capacités dans les différents domaines possibles. Elles sont **notées de 1 à 5**, la moyenne étant à 3.

Le total des caractéristiques d'un personnage débutant est de 18.

Chaque caractéristique est assortie d'un bref **commentaire** qui explique le score. Cet artifice est utilisé pour rendre compte du personnage en termes plus narratifs que numériques, de façon à tangibiliser le score chiffré et à induire une interprétation du personnage. Il sert également à aider le meneur dans les arbitrages à propos des capacités des personnages. Pour autant, ce commentaire n'est en aucun cas restrictif quant aux actions que le personnage peut entreprendre dans le jeu : il est là en tant qu'illustration.

La **Force** est la capacité du personnage à soulever des poids importants, lancer à grande distance, sauter haut et loin, frapper fort, crier fort, presser, tirer, retenir des masses, courir, nager ou grimper vite...

Exemples de commentaires : sportif, musculeux, faiblard, nul en gym, roi du rugby...

La **Santé** est la capacité du personnage à résister à la douleur, ne pas tomber malade, encaisser les coups, se priver de sommeil ou de nourriture, guérir de ses blessures, rester conscient, résister au froid ou à la chaleur, retenir son souffle, maintenir longtemps un effort...

Exemples de commentaires : souffreteux, tient bien l'alcool, santé de fer, frileux, bonne apnée...

L'**Intelligence** est la capacité du personnage à comprendre les rapports de cause à effet, se souvenir avec précision, s'exprimer de façon structurée, avoir une vaste culture générale...

Exemples de commentaires : intello, bonne mémoire, incapable de se concentrer, illettré, orateur...

Le **Mental** est la capacité du personnage à garder son calme, imposer sa volonté, ne pas se décourager, résister au lavage de cerveau, à l'hypnose...

Exemples de commentaires : nerfs d'acier, influençable, têtu comme une mule, nerveux, imaginatif...

La **Perception** est la capacité du personnage à voir/entendre/sentir des détails lointains ou discrets, percevoir des contacts ou des goûts subtils, être sensible à la gestuelle ou à la voix des autres...

Exemples de commentaires : binoclard, ouïe fine, artiste, daltonien, gourmet...

L'**Agilité** est la capacité du personnage à être souple, réagir vite, coordonner ses mouvements, faire des acrobaties, éviter les coups...

Exemples de commentaires : bon danseur, empoté, roi du kung-fu, vif comme l'éclair, sujet au vertige...

La résolution des activités

Toute activité entreprise par un personnage donne lieu au **lancer d'un dé**. De son côté, le meneur détermine la caractéristique dont dépend l'activité. Si le dé est inférieur ou égal à la caractéristique mise en jeu, l'activité est un succès ; s'il est strictement supérieur, elle est un échec. De ce fait, un 6 est toujours un échec (aucune caractéristique ne peut dépasser 5) et un 1 est toujours une réussite (aucune caractéristique ne peut être inférieure à 1).

En principe, toute activité de la vie courante, même un peu délicate (conduite acrobatique, bagarre dans un bar, orientation dans la nature...) peut être entreprise par n'importe qui. Des activités qui nécessitent un savoir-faire plus expert (pilotage d'avion, compétition d'arts martiaux, survie dans le désert avec des moyens de fortune...) ne peuvent être entreprises que par un personnage dont l'un des éléments du type ou le commentaire de la caractéristique concernée laissent entendre qu'il en est familier. C'est le meneur qui décide au coup par coup, sur des critères de vraisemblance et d'intensité dramatique, si un personnage peut tenter une activité.

Bien sûr le meneur n'est pas obligé d'exiger un jet de dés pour toutes les actions. Son bon sens le guidera pour ce qui est des actions triviales (dont la réussite est automatique) ou foncièrement impossibles.

Fluctuations des caractéristiques

Tout ce qui arrive au personnage est susceptible d'affecter ses caractéristiques en plus ou en moins, de façon en principe temporaire. Le temps permet de récupérer les points perdus et efface les points excédentaires, à un rythme choisi par le meneur, comme toujours dans une optique tant de réalisme que de tension dramatique.

Les sources d'augmentation ou de réduction des caractéristiques sont infinies. C'est au meneur de décider, en fonction de l'influence que subit le personnage, quelle est la caractéristique touchée et l'ampleur de l'augmentation ou de la réduction. Ainsi, à titre d'exemples :

- un stimulant peut augmenter la Force d'un point, tandis qu'une maladie, la privation de nourriture ou une hémorragie peuvent l'abaisser d'un ou deux points. La qualité des soins reçus conditionne le rythme de récupération qui se chiffre en jours. A zéro, le personnage est alité, à peine conscient de son environnement. Il a des difficultés à s'exprimer et doit être nourri et lavé ;

- les coups, blessures, brûlures, chutes et le manque d'oxygène diminuent la Santé d'un (coup de poing), deux (couteau) ou trois (arme à feu) points (pour les explosifs, la mort est instantanée sauf raison narrative). La qualité des soins reçus conditionne le rythme de récupération qui se chiffre en jours ou en semaines. Des conditions d'alimentation et d'hygiène catastrophiques et prolongées ou la consommation intensive de drogue peuvent réduire définitivement la Santé de 1 ou 2 points. A zéro, le personnage est inconscient, en état de choc et mourra en quelques heures s'il n'est pas soigné ;

- le fait de pouvoir accéder à une bibliothèque extrêmement fournie (Internet ?) peut augmenter l'Intelligence d'un point pour une activité de recherche. Le manque de sommeil ou l'alcool peuvent la diminuer d'un point ou deux ; la récupération se fait en quelques heures, même sans soins particuliers. Un choc violent à la tête entraîne une réduction de 1 à 3 points selon l'impact, et ces pertes peuvent être définitives. A zéro, le personnage est en coma dépassé ou réduit à l'état de lé-gume ;

- des techniques de méditation ou le recours à certains psychotropes (qui ont une influence néfaste sur l'Agilité, peut-être l'Intelligence et la Perception et à terme la Santé et la Force) peuvent ajouter un point de Mental. Des traumatismes psychologiques, la confrontation avec le surnaturel ou la pratique de la magie peuvent réduire le Mental de 1 à 3 points qui se récupèrent en quelques heures ou peuvent nécessiter des soins psychiatriques de plusieurs années. A zéro, le personnage est psychotique et doit être enfermé pour son propre bien ;

- des instruments d'optique ou d'acoustique peuvent augmenter la Perception d'un ou deux points. Une lueur éblouissante, un bruit assourdissant, une odeur agressive (ammoniac...) peuvent entraîner une réduction de 1 à 3 points qui peuvent se récupérer en quelques minutes même sans soins ou être perdus définitivement ; éventuellement, le score initial peut être récupéré en totalité mais un sens être définitivement diminué ou perdu (mais les autres sens se développent pour compenser, d'où le score intact). A zéro, le personnage ne perçoit plus son environnement ;

- un encombrement excessif, l'influence de l'alcool ou de drogues peuvent réduire l'Agilité d'1 à 2 points. La récupération est instantanée ou se fait en quelques heures, même sans soins. Des lésions graves aux membres (accident de voiture, chute...) peuvent entraîner une réduction de 1 à 3 points qui prend des mois à se résorber et peut être pour partie définitive. A zéro, le personnage est paralysé et généralement inconscient ou du moins incohérent.

Un scénario tout prêt : Cauchemar en Mer...

Scénario « One Shot » pour 2 à 8 joueurs et un meneur de jeu (de 8 à... ans) ; durée : 20-60 minutes.

Environnement

Les personnages sont les membres d'équipage de *l'Excellent*, un petit navire cargo transportant des cigares dominicains au large de la Floride. Il fait jour, mais le ciel est couvert de lourds nuages noirs. Le vent s'est levé, annonçant un orage pour bientôt, lorsqu'ils ont entendu à la radio des appels de détresse. Ils provenaient du *Coast Queen*, un tanker qui réclamait de l'aide. N'écoulant que leur devoir, ils sont allés à la rencontre de ce vaisseau à la dérive !

Le *Coast Queen* est un navire de 200m de long, colossal devant les 40m de *l'Excellent*. Ses moteurs sont à l'arrêt. Une lueur apparaît dans la cabine de pilotage, mais aucun homme d'équipage n'est visible, alors qu'ils devraient pourtant être au moins une vingtaine pour un pareil navire.

Les personnages sont montés à bord, laissant le contremaître John Merryl aux commandes de *l'Excellent*. Pendant ce temps, l'orage approche...

Le *Coast Queen* est un gros navire cargo transportant divers produits : balles de cotons, fruits et légumes. Ses soutes sont un vrai labyrinthe. Les éclairages sont faibles et incertains. Mais à part l'absence de l'équipage, tout paraît en ordre, comme si tous avaient disparu il y a quelques instants.

Le *Coast Queen* semble aux personnages un véritable vaisseau fantôme. Et pourtant, c'est *l'Excellent* qui a disparu il y deux ans dans le Triangle des Bermudes ! Les personnages sont en fait morts, mais ils ne s'en rendent pas compte. Il continue à naviguer dans la zone comme si de rien n'était. Lorsqu'un bateau est en perdition, ils l'accostent croyant bien faire, mais leur présence surnaturelle entraîne l'équipage du navire vers la folie...

Figurants

Les ombres... : Le *Coast Queen* est habité par des ombres. Elles apparaissent ainsi aux personnages : des zones plus sombres que l'environnement, sans matière ni contours précis. Leurs voix sont indistinctes et déformées, comme si elles venaient de très loin. Un jet de Perception est nécessaire pour les localiser à l'oreille. De plus, lorsqu'une ombre saisit un objet, celui-ci reste visible, comme flottant dans le vide. Les ombres sont sans substance et les personnages passent à travers. Toutefois, il est possible de les affecter par l'intermédiaire d'un objet du navire. Au fur et à mesure que l'orage s'intensifie et que les mondes des vivants et des morts s'interpénètrent, les ombres se font de plus en plus réelles, tangibles et précises.

Bien sûr, c'est de cette manière que les personnages apparaissent aussi aux « vivants » de l'équipage. Cela va très vite les faire paniquer : pour eux comme pour les personnages, des portes s'ouvrent et se ferment toutes seules, les objets volent dans les airs. Les marins ont en général une réaction de fuite, mais certains réagissent agressivement. Lorsque les personnages prennent corps au plus fort de l'orage, la panique des marins est telle qu'ils seront systématiquement violents.

Roberto Miguel Sancho : C'est un passager clandestin cubain du navire qui a été découvert par l'équipage. Mais en résistant, il est tombé dans la cale et est mort. Son âme erre encore à bord du bateau et, par conséquent, c'est la seule personne apparemment normale que les personnages y trouvent. Sa première réaction vis-à-vis des personnages est l'attaque, car il est complètement paniqué ! Il est cependant possible de le raisonner. Il est terrorisé et déblatère en espagnol sur les « mauvais hommes » de l'équipage. Roberto est parfait pour aiguïser la paranoïa des personnages...

Action !

Le meneur de jeu est chargé d'augmenter peu à peu la tension en insistant sur l'atmosphère inquiétante du bateau « vide ». L'orage se fait de plus en plus violent autour d'eux (encore que la mer est étrangement peu agitée). Ne pas oublier, dans la salle des cartes par exemple, de leur faire prendre conscience qu'ils sont en plein triangle du diable. Les interactions entre les personnages et les marins doivent être de plus en plus fortes, puis violentes.

Pour commencer, Les personnages vont découvrir les étranges phénomènes liés à la présence des « autres » :

- des pièces du navire semblent avoir été quittées il y a quelques instants ;
- des bruits ou des voix se font entendre dans les coursives pourtant vides ;
- des objets se déplacent seuls, au début hors de vue des personnages, puis ils les voient flotter dans les airs ;
- les « ombres » commencent à réagir aux agissements des personnages.

Quand le rythme fléchit, les premiers éclairs illuminent le ciel. A la lumière des éclairs, les ombres prennent de la consistance. Les traits deviennent discernables. Les personnages et les marins peuvent interagir directement. Les marins sont suffisamment paniqués pour réagir avec violence face à ces intrus d'autant plus que pour eux, les personnages ont l'apparence de cadavres de noyés à moitié décomposés !

Il peut alors s'ensuivre un combat hystérique à travers le navire. Les personnages ont un avantage pour eux : ils sont en fait immortels et se relèvent de toute blessure qu'on leur aurait fait, comme si ce n'était « qu'une égratignure ». De nombreux membres de l'équipage se jetteront à l'eau pour fuir l'horreur.

La chute (à déclencher pour conclure la partie)

Un des personnages découvre dans une cabine, enveloppé dans un drap blanc ensanglanté, le corps de Roberto ! Il est fortement possible qu'ils prennent alors conscience de la situation.

Peu après, l'orage se dissipe brusquement, les premiers rayons du soleil frappent le navire. Les personnages découvrent que leur propre corps perd sa consistance et sa netteté. Ils s'évanouissent alors dans l'air et oublient tout...

Dans la scène suivante, ils sont à bord de *l'Excellent* et entendent à la radio l'appel de détresse du yacht *Christina*, alors qu'un orage se prépare. N'écoutez que leur sens du devoir...

Un scénario tout prêt : tu vas mourir, G.I. !

Scénario « one shot » pour 2 à 8 joueurs et un meneur de jeu (de 12 à... ans) ; durée : 20-60 minutes.

Environnement : « Oh Happy Days... »

Les jours sont heureux dans une petite bourgade des Etats-Unis. Un *juke-box* en bakélite crache le dernier tube à la mode : « Great Balls of fire ». Les personnages vivent comme des adolescents insouciant, à la fin des années 50. Ils sont jeunes. Les seules questions importantes qu'ils se posent sont de savoir si Jerry Lee Lewis va parvenir à détrôner Elvis dans les *charts*, si Lucy, la *pom-pom girl*, va enfin sortir avec l'un d'entre eux, si Virginia va aller cafter auprès de Papa qu'ils sont allés au match de base-ball cet après-midi au lieu d'aller à leur dernier jour d'école ou encore si l'un d'entre eux va survivre à ce petit mal de crâne qui persiste depuis ce matin. Evidemment, ces futilités sont évoquées en passant la soirée chez Luigi's, le restaurant à burgers du lymphatique Mario Lucatelli, avant d'aller voir un film d'horreur au *drive-in* : la dernière production de la Hammer.

Le restaurant se remplit des autres élèves de la classe à mesure que le soir tombe. Il y a le gros Barney et ses amis aux pulls rouges de l'école, siglés d'un Tau, qui s'amuse à faire des blagues potaches, « Spud », la brute sans cervelle et capitaine de l'équipe de football, forcément adulé par les filles les plus jolies (dont Lucy), Hank, le mauvais garçon et le gars le plus cool du village, qui vient de garer sa moto, une fois de plus tombée en rade... Or tout le monde sait que Hank et Spud ont un différend. Ce soir, ça va chauffer ! On peut imaginer toutes les scènes classiques des *college movies* américains : on danse au son de « Peggy Sue » de Buddy Holly (pour séduire les filles), on boit (du soda), on mange (des hamburgers), on rigole. L'excitation est à son comble. Une petite bagarre avec Hank peut même éclater sur le choix du prochain disque à passer.

L'un des personnages finira par s'imposer, peut-être dans un *food-fight* général, face à Hank qui quittera la salle, furieux. Le vainqueur vérifiera que le *juke-box* fonctionne bien et découvrira avec surprise que celui-ci est... débranché, mais qu'il joue encore ! Avant que les personnages ne réalisent pleinement que quelque chose cloche, le *juke-box* se met à cracher « I put a spell on you » de Screamin' Jay Hawkins. Soudain, les personnages sont pris d'une affreuse fièvre, de douleurs, de vertiges, de terribles crampes et même de nausées. Ils se dirigeront avec plus ou moins de précipitation (Lucy les regarde) vers les toilettes. Coup de chance : il n'y a personne. Alors que les personnages tenteront de se soigner les uns les autres, une coupure de courant aura lieu. Des cris. Des hurlements terribles. Puis plus rien.

Ce que les personnages ne savent pas encore, c'est qu'ils ne sont pas réellement dans les 50's, mais en pleine guerre du Vietnam, en avril 1975. Ils ne sont pas dans un petit village américain non plus, mais au coeur d'une bataille, dans l'enfer de la région de Da Nang. Ils font partie d'une troupe de forces spéciales US, sur une opération non officielle, qui a été décimée, et seul le recours à des substances dites « dopantes » (il s'agit évidemment de produits expérimentaux testés par les plus hautes autorités militaires sur leur escouade) leur a permis de fuir le carnage à bord d'une *Jeep* malgré leurs blessures et à se cacher dans un petit camp retranché qu'ils prennent pour le restaurant. Celui-ci a déjà subi une attaque, d'où les nombreux corps qui parsèment le lieu et qu'ils pensent être leurs interlocuteurs. Ils sont recherchés par les Vietnamiens. Mais sous l'effet des psychotropes, perdus en plein milieu de la jungle, comme pour se rassurer, ils revivent une partie de leur adolescence ! Peu à peu, ce que des adolescents assimileront à des crises de démence sera une prise de conscience de la réalité : les personnages sont des bérets verts blessés sur le point de se faire achever par l'ennemi !

Figurants : « Quand il n'y a plus assez de place en enfer... »

Les Viets/ les zombies : les adolescents américains adorent les films d'horreur... En revenant dans la salle à manger de Mario, ils découvriront un véritable charnier dans la pénombre. Il fera extrêmement chaud et moite. Le *juke-box* continuera toujours à cracher des tubes des 50s. Les corps sont démembrés. Il y a du sang partout. Il manque quelques personnes. Méfiants, les personnages entendront des bruits au dehors, peut-être des grognements. Soudain, l'un des cadavres, celui de Barney, déjà décomposé, se relèvera et s'attaquera aux personnages les plus proches. Il s'agit en réalité d'un des soldats ennemis qui est parvenu à retrouver la trace des personnages. D'autres morts-vivants décharnés aux pulls rouges vont suivre. Les personnages devront s'organiser pour résister aux assauts de ces monstres. Etant en réalité mourants pour la plupart, chacun de leurs gestes leur semblera douloureux (ils mettront cela sur le compte des nausées). Cependant, ils

auront l'impression de mal maîtriser leurs corps : un peu plus lourds ou un peu plus forts (ils ont en fait quelque 20 ans de plus !).

Lucy/ Sgt. Dwight Gilman : hormis les personnages, il s'agit de l'unique survivant de l'assaut. Il a également survécu grâce au « Projet Bergen », nom de code du médicament dopant pris par les personnages. Également retranché dans le camp à l'infirmerie (les cuisines pour les personnages), ce soldat valeureux a perdu la tête et se prend pour Tarzan le Roi de la Jungle, ce qui est loin de la pom-pom girl que voient en lui les personnages qu'il prend de son côté pour ses alliés : les animaux de la jungle. Bien entendu, il ne manquera pas de pousser son célèbre cri quand il pensera se faire attaquer par un membre de la tribu de Ceux dont les Tam-Tams Crépitent, ce qui est plutôt gênant quand on essaie de se faire discret...

Action ! Hamburger Hill

Le meneur de jeu peut augmenter graduellement le degré d'horreur du scénario en jouant sur les confusions, faisant entrer petit à petit des morceaux de réalité dans la folie hallucinatoire des personnages. Au fur et à mesure que le temps passe, les personnages vont découvrir des indices :

- certains corps auront des plaques d'identité ou des objets militaires sur eux (pistolets, casques...);
- en ouvrant un placard de la cuisine, ils découvriront des troussees de premiers secours ;
- les mouches qui volent sont en réalité des nuées de moustiques ;
- les guirlandes de la salle à manger sont d'épaisses lianes ;
- les toilettes des filles regorgent de caisses de munitions inutilisées ;
- soudain un singe (un vrai) complètement affolé traverse le restaurant ;
- dans le coffre de leur voiture qui ne démarre pas (une jeep à moitié emboutie dans un arbre), la seule du parking, se trouvent des seringues contenant le produit « Bergen ». S'en administrer une dose renforce les hallucinations.

Quand le rythme fléchit, des souvenirs reviennent aux personnages en flashes. Des bruits d'hélicoptères, du gaz, des images d'explosions, de terre soulevée. Peut-être l'un d'entre eux pourra-t-il voir le Sergent sous sa vraie apparence. Bien entendu, à ce moment-là, le Sergent sera en pleine vague de paranoïa aiguë (il vient de prendre une dose supplémentaire de Bergen) et se mettra à attaquer le personnage en question qu'il accusera être possédé par le mauvais esprit du sorcier de Ceux dont les Tam-Tams Crépitent, là encore au risque d'attirer des ennemis ! Mais, dans la douleur et la violence, ils parviendront à repousser l'ultime assaut ennemi : malgré le nombre, le combat sera désespéré, héroïque et les morts-vivants seront finalement repoussés !

La chute (à déclencher pour conclure la partie) : M.I.A.

Une nouvelle musique passe dans le juke-box : « Paint it Black » des Rolling Stones. L'un des personnages s'étonne : les Stones dans les années 50 ?! Il regardera le juke-box et verra à sa place une radio militaire captant une fréquence américaine. Des bruits de bombardement se font entendre au loin. En utilisant la radio, les personnages entendront une interruption des programmes : « *Da Nang est prise ! Je répète : la route de Saïgon est tombée ! Mayday ! Mayday !* ». Ce à quoi une voix grésillante réagit : « *Plus rien n'arrêtera plus les troupes de l'Armée populaire vietnamienne. On laisse les troupes sur place.* » Ce à quoi une autre voix nasillarde répond « *Et les gars de la 173ème airborne ?* » La première voix parasitée répond « *Nous abandonnons le Projet Bergen. C'est un échec. Bombardez à l'agent orange et au napalm tout le secteur de la 173ème, je ne veux aucune trace du Projet, aucun survivant.* » Alors que les personnages regardent avec incrédulité leurs blessures, les cadavres des ennemis, leurs bandages et leurs uniformes verts sur lequel est cousu l'écusson de la 173rd Airborne Brigade, ils commencent déjà à entendre vrombir les réacteurs des avions qui se rapprochent de leur zone de combat pour y larguer leur bombes... et à sentir un souffle chaud. « *Ah, l'odeur du Napalm au petit matin...* ».

